

Machiavel

L'Art de la guerre

Traduction par Toussaint Guiraudet
Présentation par Harvey C. Mansfield Jr.



Machiavel

L'Art de la guerre

Traduction par Toussaint Guiraudet
Présentation par Harvey C. Mansfield Jr.



GF

MACHIAVEL

L'ART
DE LA
GUERRE

Traduction par
Toussaint GUIRAUDET

Introduction, notes
et bibliographie par
Harvey C. MANSFIELD, Jr.
(traduction par Monique Labrune)

GF Flammarion

Machiavel

L'art de la guerre

GF Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© 1991, FLAMMARION, Paris, pour cette édition.

Dépôt légal : avril 2015

ISBN Epub : 9782081361126

ISBN PDF Web : 9782081361133

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081358782

Ouvrage numérisé et converti par Meta-systems (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

L'Art de la guerre, publié en 1521, occupe une place singulière dans l'œuvre de Machiavel. Présenté sous la forme d'un dialogue, l'ouvrage surprend par son esprit peu machiavélique. Les considérations tactiques y côtoient les propos consacrés aux nécessités matérielles de la guerre (recrutement, armement...), orchestrant avec subtilité une réflexion sur le pouvoir.

Quelles limites la politique impose-t-elle à l'art de la guerre ? Comment définir l'autorité ? Ce sont là quelques-unes des questions soulevées par Machiavel qui puise ici ses modèles chez les Anciens. En grand stratège, il omet parfois de répondre. Mais la guerre est une affaire si sérieuse qu'il faut peut-être savoir la manier avec ironie.

L'art de la guerre

INTRODUCTION

L'Art de la guerre de Machiavel ne paraît pas aussi machiavélien que ses autres grands ouvrages en prose. *Le Prince*, *Les Discours sur la première décade de Tite-Live* et les *Histoires florentines*, publiés pour la première fois en 1532 après la mort de l'auteur en 1527, sont émaillés de propos méchants. Mordants ou aimables, tous sont mémorables. Ainsi, à titre d'exemples : « Les hommes oublient plus vite la mort de leur père que la perte de leur patrimoine » (*P.*, 17) ; « Quand l'acte accuse, le résultat excuse » (*D.*, I, 9) ; « Les serviteurs fidèles sont toujours des serviteurs et les hommes bons sont toujours pauvres » (*HF.*, III, 13)¹. Mais on chercherait en vain des propos de cette trempe dans *L'Art de la guerre* publié en 1521.

On trouve, bien sûr, dans le livre VI, une liste de trente-trois stratagèmes auxquels un général est susceptible de recourir (VI, 220-227). Elle est complétée, dans le livre VII, par une liste de pièges qu'une ville assiégée peut attendre de la part des assiégeants (VII, 240-249). Mais ces passages « machiavéliques » de *L'Art de la guerre* sont relativement modérés et ne distillent pas le venin dont Machiavel est capable quand il le veut. Par ailleurs, le contexte guerrier excuse leur caractère répréhensible et, ainsi, le limite. A l'évidence, les circonstances propres à la guerre contraignent les hommes bons à commettre des actes mauvais dont ils ne concevraient pas l'idée en temps de paix. Machiavel ne cherche pas à étendre les pratiques utiles mais blâmables du champ de bataille à la politique des temps de paix comme il le fait dans ses autres œuvres. Loin d'être présentées comme des armes destinées à quiconque est aux aguets, ces pratiques semblent demeurer des nécessités déplorables à l'usage de ceux qui doivent combattre.

Pourtant, la modestie du point de vue adopté dans *L'Art de la guerre* au sujet de l'art militaire est très surprenante. Machiavel, dans *Le Prince*, affirme que l'art de la guerre est « le seul art qui importe à celui qui commande » :

« Un prince ne devrait avoir autre objet ni autre pensée, ni prendre aucune chose pour son art hormis la guerre et les institutions et science de la guerre ; car c'est le seul art qui convienne à celui qui commande » (*P.*, 14).

Et, poursuit-il, un prince qui possède cet art sans posséder d'Etat parviendra la plupart du temps à conquérir un Etat ; tandis que le prince qui possède un Etat sans posséder cet art perdra son Etat. Car pour un Prince, « être armé » ne signifie pas porter une arme ou posséder une armée, mais connaître l'art de la guerre. Et Machiavel de citer Francesco Sforza qui, parce qu'il était « armé », d'« homme privé » qu'il était devint duc de Milan. Les besoins de ce dernier se limitèrent, semble-t-il, à l'apprentissage du métier militaire. Sa connaissance de la guerre lui permit de réussir en politique. En effet, cette connaissance n'est pas seulement l'art suprême ; elle est aussi l'art qui comprend tous les autres ; rien d'autre n'est requis, si ce n'est peut-être la bonne fortune. Toutes ces remarques semblent donc identifier la guerre à la politique.

Cependant, si nous nous tournons vers *L'Art de la guerre* pour y chercher l'explication de cette étonnante remarque du *Prince*, notre attente est déçue. Machiavel n'y fournit aucune définition de l'art de la guerre. De plus, les interlocuteurs de cette forme dialoguée paraissent s'installer confortablement dans la distinction conventionnelle entre temps de guerre et temps de paix, ce qui semblerait contredire le plaidoyer impérialiste déployé dans *Le Prince* en faveur de l'art de la guerre. Comme nous le verrons, la conversation ne mène qu'occasionnellement la logique de guerre assez loin pour que les frontières habituelles où l'art de la guerre se cantonne se trouvent remises en cause.

Dans la Préface de *L'Art de la guerre*, Machiavel annonce qu'il écrit pour combattre une opinion très répandue dans les temps modernes selon laquelle la vie civile diffère de la vie militaire. Mais le sens de cette opinion est d'inciter la vie militaire à se rapprocher de la vie civile en remplaçant les mercenaires professionnels par des armées de citoyens. Elle ne signifie nullement que la vie civile devrait se rapprocher de la vie militaire et les politiques penser leurs compétences dans les termes de l'art de la guerre². Machiavel, il est vrai, loue Cosimo Rucellai, l'un des interlocuteurs, d'enseigner « beaucoup de choses utiles » à la vie civile comme à la vie militaire (I, 60). Mais l'impression dominante que le lecteur retire de l'ouvrage est que l'autorité militaire devrait être subordonnée à l'autorité civile. Après avoir implicitement posé dans la Préface que vie militaire et vie civile ne diffèrent pas autant qu'il le semble, Machiavel compare la fonction militaire au toit d'un palais somptueux et lui assigne le rôle défensif. Dans le tableau ainsi dressé des moyens de protection du pouvoir, la possibilité – ou plutôt la nécessité – de sa conquête, si présente dans

Le Prince et les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, est escamotée en silence. Elle n'apparaît pratiquement pas dans *L'Art de la guerre*³.

Machiavel ne nous gratifie pas non plus d'un vivant récit de la carrière de Francesco Sforza, lui qui dans *Le Prince*⁴, est tenu pour un modèle de réussite professionnelle dans l'art de la guerre. Cet exposé se trouve dans le livre V des *Histoires florentines*. A sa place, *L'Art de la guerre* nous offre la sagesse de l'interlocuteur principal, Fabrizio Colonna, un condottiere à peine libéré d'une mission pour Ferdinand d'Aragon (« le roi catholique », I, 61). Fabrizio ne semble pas partager le sentiment qui dut être celui de Francesco Sforza quand il s'interrogeait sur les moyens de tromper les citoyens milanais qui l'avaient recruté et de devenir leur prince (I, 67).

Fabrizio semble blâmer cette conduite. Lui-même éprouve des scrupules à pratiquer l'art de la guerre en professionnel. Mais, passant outre, il s'insurge contre l'utilisation de mercenaires et recommande constamment les méthodes militaires de « mes Romains », les Romains de la République. Son nom rappelle celui de Fabricius, général romain républicain connu pour sa droiture morale et cité comme exemple au début de *L'Art de la guerre* (I, 61). Machiavel mentionne aussi « Fabrizio » à deux occasions dans les *Discours* : il donna un « rare et vertueux exemple de lui-même » (*D.*, II, 1) quand il révéla à un général ennemi qu'une menace d'empoisonnement émanant d'un de ses familiers pesait sur lui (*D.*, III, 20). Machiavel note que par cet acte de « libéralité », Fabricius fut en mesure de chasser Pyrrhus d'Italie alors que les armées romaines s'en étaient montré incapables. Mais dans *L'Art de la guerre* un incident similaire apparaît discrètement ; il occupe la trente-troisième place dans la liste des stratagèmes déjà évoquée (VII, 228). Machiavel ne saisit pas l'occasion pour donner une leçon sur la nature et les usages de la vertu morale comme il le fait dans les *Discours*. Dans ce texte, en effet, il indique que la vertu doit être jugée de l'extérieur en fonction de ce qu'elle peut accomplir, et non dans ses termes propres comme un bien en elle-même⁵. Nulle leçon machiavélique de ce genre n'apparaît ici. En somme, il me semble prudent de dire que Machiavel ne passerait pas pour l'inventeur du machiavélisme ni nous devons nous contenter d'en juger par *L'Art de la guerre*.

Comment expliquer les divergences entre la modestie de cet ouvrage et la mise en valeur des intrigues dans les autres ? Nous ne savons pas exactement quand Machiavel a écrit ses livres. Mais il semble que dans la période qui s'étend de 1513 à 1525 il composa *Le Prince* et les *Discours sur la première décade de Tite-Live* avant *L'Art de la guerre*, les *Histoires florentines* étant plus tardives. Ce schéma, s'il est correct, ne nous permet pas de conclure que Machiavel a changé

d'avis. En tout état de cause, cette hypothèse n'est soutenue par aucune preuve extérieure au texte. Comme je l'ai dit précédemment, *L'Art de la guerre* est le seul ouvrage en prose d'importance que Machiavel ait publié de son vivant. A l'évidence, on pourrait soutenir que Machiavel devait se montrer plus prudent dans ses attaques vis-à-vis de la morale et de la religion de son pays natal tant qu'il était susceptible d'en souffrir les conséquences. Mais il avait trouvé un moyen simple de contourner la difficulté en publiant les trois autres œuvres après sa mort. Pourquoi alors Machiavel écrivit-il *L'Art de la guerre* de telle sorte qu'il fût publiable de son vivant ? Ou, pour donner plus d'ampleur à la question, comment cette œuvre apparemment limitée s'inscrit-elle dans l'entreprise (*impresa*) ambitieuse, annoncée dans *Le Prince* et les *Discours*, d'introduire un nouvel ordre politique, moral et religieux pour le bien de l'humanité ? Telle est la question qui doit orienter l'étude de *L'Art de la guerre*.

La critique de l'humanisme.

L'Art de la guerre de Machiavel est un dialogue dont le décor est un jardin, connu sous le nom de Orti Oricellari, qui appartenait à son ami Cosimo Rucellai⁶. Cosimo et ses amis Zanobi Buondelmonti, Battista della Palla et Luigi Alamanni font leur apparition dans le dialogue comme interlocuteurs. Ils interrogent avec respect le visiteur Fabrizio Colonna qui, à leurs yeux, fait autorité en matière d'art de la guerre. Bien que Machiavel fût partie de ce groupe d'amis (il dédia les *Discours sur la première décade de Tite-Live* à Zanobi Buondelmonti et à Cosimo), il ne prend pas part au dialogue ; il demeure silencieux et se contente de le raconter. Il se signale au premier abord comme l'auteur de la Préface, « Nicolas Machiavel, citoyen et secrétaire de Florence » ; il introduit aussi le premier livre en utilisant plusieurs fois les formules « je crois », « je sais », « je confesse ». Mais par la suite, ayant exposé son projet dans la Préface adressée à Lorenzo Strozzi, et dressé le décor au début du livre I, il se retire. Abandonnant le rôle de narrateur, il n'apparaît pas lui-même dans la conversation. Le dialogue rapporté se transforme en dialogue direct. Il s'en excuse en avançant la lourdeur due à la répétition de formules telles que « dit-il » ou autres formules équivalentes. Les personnages livrent alors leurs propres discours comme dans une pièce de théâtre.

Ainsi Machiavel, prudemment, se présente et se retire. C'est pourquoi il faut lui attribuer toute la teneur du dialogue et non l'identifier avec un personnage précis. Il faut en particulier se garder de la confondre avec Fabrizio, l'autorité

militaire que l'on prend habituellement pour son porte-parole⁷. Dans la Préface, Machiavel s'excuse des erreurs que son ouvrage pourrait comporter ; elles peuvent être corrigées sans porter dommage à quiconque, tandis que celles commises par les acteurs sur le terrain, sitôt découvertes, ruinent les empires. Machiavel, il est vrai, au lieu de faire état de ses vues directement, les met dans la bouche d'un homme d'action, militaire de profession. Il donne ainsi plus de poids à ses opinions mais dégage sa responsabilité des erreurs qui pourraient être commises. Machiavel évoque en son propre nom les « sinistres opinions » qui alimentent la haine des militaires et conduisent à éviter leur fréquentation. Mais, dans le dialogue, Fabrizio n'identifie pas les auteurs de ces opinions et ne cherche pas à les combattre ou à leur en substituer d'autres. Lui-même, comme nous l'avons vu, est une figure ambiguë. Peut-être est-il chargé de représenter les humanistes et quelques-unes de leurs idées : la Renaissance de la pensée des Anciens qui ne s'est pas traduite en actes, l'éloge du républicanisme qui se compromet avec le pouvoir des princes et de l'Eglise, et la réticence à admettre qu'un retour aux Anciens nécessiterait un ordre nouveau révolutionnaire pour les Modernes. Fabrizio n'est pas Machiavel mais plutôt le tiède allié de Machiavel.

Dans l'introduction du livre I, Machiavel décrit, sans le nommer, le jardin de la famille des Rucellai. Il ne souligne pas non plus combien les conversations semblables à celle qu'il rapporte y étaient fréquentes. Selon les témoignages de l'époque, l'Orti Oricellari était un centre de discussion philosophique et politique non seulement au moment de la rédaction de *L'Art de la guerre*, dans les années 1520, mais au moins depuis le début du siècle⁸. Ainsi le décor évoque-t-il la réflexion humaniste. Mais le sujet est la guerre et Fabrizio est un homme de guerre. Les personnages sont présentés sortant d'un repas somptueux ; la journée est chaude et ils se dirigent vers « la partie la plus secrète et la plus ombragée » du jardin de Cosimo. Repus, ils sont disposés à écouter l'expert Fabrizio. Comme nous le verrons, les interlocuteurs sont précis et expriment souvent leur scepticisme face à l'estime sans bornes de Fabrizio pour les méthodes des Romains. Cependant, ils ne contestent pas ses vues et ne tentent pas de lui en opposer d'autres⁹. La discussion se déroule à l'ombre d'arbres âgés plantés, selon Cosimo, par son grand-père. Fabrizio réplique qu'il vaut mieux chercher à imiter les Anciens dans « leur mâle vigueur et leur austérité que dans leur luxe et leur mollesse ; dans ce qu'ils pratiquaient aux ardeurs du soleil que dans ce qu'ils faisaient à l'ombre » (I, 62). « Mes Romains » leur rappelle-t-il, devinrent corrompus à force d'étudier les choses délicates et douces. Ainsi Fabrizio, tel un Caton, dirige ses reproches vers les jardins humanistes, ce qui rappelle le début des *Discours* où Machiavel se plaint de voir les Anciens imités en toute chose

sauf en matière de politique. Cependant, le point de vue de Machiavel semble quelque peu différent de celui de Fabrizio. Machiavel ne rejette pas entièrement l'ombre. Il tire partie du loisir de gentilshommes cultivés et délicats pour plaider en faveur du métier de la guerre qui, lui, ne tolère ni loisir ni délicatesse. Il revendique la protection des arbres « anciens » – les Anciens – pour défendre une politique dure que les anciens philosophes auraient condamnée ou, se fût-elle avérée nécessaire, dissimulée.

A la différence de Platon pour qui, dans la *République*, le soleil représente l'intelligible, Machiavel conduit Fabrizio à comparer la jouissance du soleil à la vie du soldat sur le terrain et non aux aspirations du philosophe. C'est là une version « dure » de l'humanisme qui s'oppose à la version « douce » de l'humanisme rhétorique et philosophique néoplatonicien. Celui-ci fut introduit à Florence par les prédécesseurs immédiats de Machiavel, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, et pratiqué par de nombreuses figures de moindre importance au nombre desquelles, comme le précise Fabrizio, figure l'oncle de Cosimo, Bernardo, un habitué de l'Orti Oricellari. Machiavel invoque l'estime générale dont jouissent les Anciens, et semble chercher à déplacer l'objet de cette estime de la littérature grecque vers les hauts faits des Romains. Qu'une sincère admiration pour les auteurs de l'Antiquité accompagne ce changement n'est pas exclu. Mais l'entreprise est surtout destinée à satisfaire aux nécessités contemporaines, et menée d'une manière que les Anciens n'auraient pas approuvée. Les arbres de l'Orti Oricellari sont à l'image des Anciens qui font de l'ombre aux Modernes (I, 62)¹⁰. L'ombre est à la fois une aide et un obstacle : une aide parce qu'elle offre une alternative de poids à la croyance moderne ; un obstacle parce qu'elle amollit les Modernes. Ainsi le décor du dialogue de Machiavel sert-il de contrepoint à son thème. Discussion développée à l'ombre, le dialogue veut encourager la pratique des marches et des combats en plein soleil¹¹.

Cependant, en réponse à Cosimo qui excuse les conversations pratiquées dans le jardin ombragé de son oncle, Fabrizio affirme ne pas recommander des manières aussi rudes que celles des Spartiates. Les siennes sont plus humaines (*piu umani*). Quelles sont donc les manières anciennes que Fabrizio voudrait voir introduites ? « Honorer et récompenser les vertus ; ne point mépriser la pauvreté ; tenir en estime les usages et les ordres de la discipline militaire ; engager les citoyens à se chérir mutuellement, à fuir les factions, à préférer l'avantage commun à leur bien particulier ; et pratiquer enfin d'autres vertus semblables, qui sont très compatibles avec ces temps-ci » (I, 64).

La réponse de Fabrizio résonne comme un programme d'« humanisme civique » ainsi qualifié par certains historiens récents pour le distinguer de l'humanisme littéraire. Cet humanisme, toujours décrit de manière quelque peu imprécise, marie vertu morale et patriotisme sans que les exigences de l'une et de l'autre soient source de conflits¹². La vertu morale dans sa dimension civique implique le sacrifice de soi pour la république ou le bien commun. En ce sens, elle va contre l'analyse d'Aristote qui insiste sur le plaisir qui accompagne la vertu tout autant que sur l'orgueil légitime que suscite la perfection morale de l'individu¹³. Dans l'humanisme civique tel qu'il nous est présenté, le patriotisme ne requiert pas plus l'injustice que tout autre vice. Ainsi, pour ne pas faillir à l'optimisme de ce point de vue, le patriotisme ne serait jamais étroit, cruel ou fanatique. Mais ce mélange de civisme et de vertu est trop beau pour avoir sa place dans une analyse réfléchie ; et ne disons rien de celles d'Aristote et de Machiavel.

Au dire de Hans Baron, pionnier en la matière, l'humanisme civique a sa source dans l'œuvre de Leonardo Bruni (1374-1444), le secrétaire florentin qui écrivit une histoire de Florence et traduisit Aristote¹⁴. Un siècle exactement avant *L'Art de la guerre* de Machiavel, Bruni écrivit aussi un traité sur les militaires intitulé *De Militia*¹⁵. Mais cet ouvrage se distingue clairement de celui de Machiavel par la forte teinte aristocratique de son républicanisme¹⁶. Citant l'exemple romain, il loue et justifie la prééminence de l'ordre équestre dans l'armée ; point de vue exactement contraire à celui de Machiavel qui, lui, fait une critique acerbe de la cavalerie et rehausse le statut de l'infanterie. Bruni ne se limite pas aux régimes existant à Rome et à Florence. Réfléchissant sur l'honneur des militaires, il s'intéresse à leur rôle dans le régime idéal tel qu'il fut conçu par Platon et Hippodamos (fondateur de la science politique selon Aristote¹⁷). Ce régime présente les mêmes caractères que ceux de la république imaginaire dont Machiavel rejette le modèle dans le célèbre chapitre 15 du *Prince*. Le jugement de Bruni sur les nobles et le régime idéal s'accorde avec la forme rhétorique et le ton d'exhortation caractéristiques de son texte comme l'a récemment montré C. C. Bayley¹⁸. L'ouvrage est consacré à un sujet austère : la nécessité de la guerre. Mais il conçoit celle-ci comme une occasion de faire démonstration d'honneur et non de conquérir (*acquistare*) le pouvoir. Plutôt que de traiter la vertu comme un instrument de la guerre, Bruni fait de la guerre une arène de vertu. L'esprit qui préside à son ouvrage est aussi éloigné de Machiavel que le sont Platon, Aristote et Cicéron¹⁹. Et, bien qu'il fasse preuve d'un ferme civisme, il est aussi sûrement moral, littéraire et rhétorique que l'est la tradition non politique de l'humanisme. Son souci majeur, pourrait-on dire, est la dignité et

l'élévation de l'homme. Le propos de Machiavel, comme nous l'apprend la préface de *L'Art de la guerre*, est la défense de l'homme et des cités des hommes. Pour Machiavel, la question est alors de savoir si la défense de l'homme n'exige pas la subordination, voire l'abandon de la dignité humaine.

Dans le *De Militia* de Bruni, l'art de la guerre n'est pas mentionné. L'« art » n'est évoqué qu'à une seule occasion pour être distingué des vertus et de la force d'un soldat²⁰. Mais Machiavel traite de l'art de la guerre en l'isolant de ce qui concerne les militaires en général. Considérée comme un art, la guerre n'est pas nécessairement civique ou morale. Le militaire professionnel qui possède cet art n'a pas, en tant que tel, les motivations civiques du citoyen et il est habile à vaincre l'ennemi par des moyens immoraux. L'art de la guerre semble difficile à réconcilier avec l'humanisme, qu'il soit civique ou d'un autre genre.

Clausewitz et Socrate sur l'art de la guerre.

L'Art de la guerre de Machiavel a suscité de nombreux commentaires chez les militaires. Ceux-ci prennent l'ouvrage au sérieux, ce qui n'est malheureusement pas le cas des commentateurs qui s'attachent aux autres écrits²¹. Que les spécialistes militaires apprécient ou non la perspicacité de Machiavel, ils considèrent l'ouvrage comme un essai sur l'art et la nature de la guerre telle qu'elle fut jadis ou de tous temps pratiquée. Même si ces commentateurs ignorent uniformément la présentation dialogique du livre et ses résonances plus profondes, leur franchise est salutaire. Elle témoigne de l'intégrité de l'art de la guerre où la discussion conclut dans la mesure où la victoire est claire. On ne peut en dire autant de la supériorité, sujette à discussion, d'un régime politique sur un autre. Cependant, l'idée même d'un art de la guerre mérite plus d'attention que ne lui en accordent les commentateurs militaires.

Dans un ouvrage de jeunesse, Clausewitz fait l'éloge du « très profond jugement de Machiavel en matière militaire²² ». Il apprécie Machiavel pour sa justesse de vue sur la psychologie qui préside à l'esprit de la guerre. Plus tard, dans *De la guerre*, Clausewitz fait part de sa méfiance à l'égard de tout art ou science de la guerre dans la mesure où ils traitent les sujets humains comme des machines²³. Clausewitz paraît peu convaincu de la possibilité d'ajuster un authentique art de la guerre qui tienne compte de cette difficulté, ce dont Machiavel se montre tout aussi conscient. Perspicace, Clausewitz remarque dans une lettre que *L'Art de la guerre* de Machiavel pêche par l'absence de ce « jugement libre et indépendant présent dans les autres œuvres²⁴ ». Mais comme

nous l'avons noté, la raison en est peut-être que Machiavel ne donne pas à l'« art de la guerre » un sens aussi large dans le dialogue et dans *Le Prince* ou les *Discours*²⁵. Car l'extension de l'art de la guerre à tous les aspects de la politique confère à la doctrine de Machiavel une nouvelle psychologie qui le libère des entraves de la tradition et de la morale. Avant d'examiner comment le problème se pose dans le livre I du dialogue, nous devons nous attarder sur ses origines dans la tradition socratique.

On considère généralement, à la suite de Burd²⁶, que les principales sources de *L'Art de la guerre* sont Frontinus, Vegetius et Polybe. Ceux-ci fournissent à Machiavel l'information nécessaire sur l'ordre de bataille de la légion romaine et de la phalange macédonienne, le recrutement des soldats, les marches et les campements des armées, la discipline et les armes. Tous ces éléments sont d'anciens « ordres » (*ordini*) qu'il souhaite proposer à l'imitation des Modernes. Mais la notion même d'art guerrier vient avant les ordres des Anciens. Elle ne constitue pas sans raison le premier sujet abordé dans le dialogue. L'« art de la guerre » est d'origine grecque et, plus précisément, socratique. Le même Socrate qui fit si grand cas de la vertu, et en particulier de la justice, fut aussi le premier à supposer que la guerre peut être un art. Mais Socrate ne fait pas de la guerre un art au sens courant du terme.

L'hypothèse présente à la fois un avantage et un défaut que l'on peut illustrer par deux passages extraits des quelque vingt références à l'art ou à la science de la guerre que l'on trouve chez Platon et Xénophon. Dans la *République* de Platon, on apprend que l'art de la guerre devrait être exercé par des praticiens habiles entièrement dévoués à cette tâche. Comme les autres arts, celui-ci occupe un champ délimité de compétence qui peut être définie et enseignée ; on peut y juger de l'excellence de chacun. Il n'est rien de propre à cet art qui empêche une femme de l'acquérir. L'art de la guerre se maintient dans les limites de sa propre rationalité en refusant de laisser place aux questions qui lui sont extérieures concernant l'identité de ceux qui l'exercent et la nature des fins qu'il poursuit²⁷. Mais, en regard de ce tableau d'un art défini, Xénophon rapporte une histoire qui étend les limites de l'art de la guerre désormais irréductible à une simple compétence militaire. Socrate presse l'un de ses jeunes compagnons d'apprendre l'art de la guerre s'il souhaite devenir général. Au retour de ses leçons, l'élève avoue n'avoir appris que la tactique. Socrate lui rappelle alors que la bonne tactique requiert des hommes une bonne disposition, et donc la connaissance de leur caractère – en réalité, toute la connaissance nécessaire pour distinguer les hommes bons des hommes mauvais²⁸.

Sous l'apparente innocence de ses questions, Socrate transforme l'art de la guerre en connaissance de la vie bonne, objet de la philosophie. Ce qui n'était qu'une préoccupation de l'artisan au sujet des limites de son art devient amour du philosophe pour la connaissance en général. Comme nous le verrons, le Fabrizio de Machiavel, après avoir discuté de la nature de l'art de la guerre, en vient à la question du recrutement de l'armée et doit alors faire face à la même difficulté. L'homme qui se montre bon à la guerre est-il aussi l'homme bon ? Si tel n'est pas le cas, comment garantir que l'art de la guerre sera utilisé en vue d'une bonne fin ? La victoire qui corrompt le vainqueur est-elle véritablement une victoire ? Le point de vue strictement militaire se dissout dans le doute et l'incertitude du philosophe.

Xénophon suggère une réponse à la question à l'occasion d'un épisode comique de la *Cyropédie*, ouvrage recommandé par Machiavel dans le chapitre du *Prince* (14) où il affirme que l'art de la guerre constitue le tout de la connaissance nécessaire au prince. Après sa dernière conquête, celle de Babylone, Cyrus s'adresse aux chefs de l'élite de la garde perse chargés de la défense de l'empire. Il insiste pour qu'ils se réservent, sans la partager avec les peuples conquis, la connaissance de « la science et de la conduite de la guerre » qui doit étayer leur supériorité²⁹. Dans sa version socratique, la mise en garde de Cyrus pose que les hommes obéissent de bon gré à leurs supérieurs quand ils les tiennent pour les meilleurs en raison de leur connaissance³⁰. Ainsi le droit naturel des meilleurs garantit ou devrait garantir contre un usage abusif de l'art de la guerre. Le droit naturel valide ce dernier et, ce faisant, le maintient dans ses limites. Sa claire définition et sa tendance à englober tous les autres arts se trouvent ainsi réconciliées. Que ce droit naturel existe est, bien entendu, une question qui demeure ouverte. De fait, Fabrizio présuppose l'existence d'un tel droit naturel. Il cite un proverbe qui reflète son excessive confiance : « la guerre fait des voleurs, la paix les fait pendre » (I, 68).

Machiavel, quant à lui, n'attaque jamais expressément la notion de droit naturel. Dans ses ouvrages comme dans sa correspondance, il dit tout ce qu'il peut ou souhaite dire sans jamais mentionner le « droit naturel » ou la « loi naturelle ». Ce silence est éloquent ; on ne peut, en effet, supposer que Machiavel ignorait le point de vue de la tradition socratique sur le fondement de la morale et de la politique. Dans ses propos machiavéliques féroces (dont nous avons donné quelques échantillons), il nous a laissé de nombreux signes attestant de son rejet délibéré de la tradition. Et ne parlons pas de la façon plus discrète dont il prend ses distances avec les auteurs anciens qu'il cite très fréquemment ou auxquels il se réfère³¹. Ceux qui voient dans Machiavel un représentant de

l'humanisme civique devraient s'interroger sérieusement sur l'absence du droit naturel dans sa pensée. Ils ne semblent pas avoir évalué l'inhumanité de l'esprit civique si celui-ci juge que nulle justice n'est à l'œuvre dans la nature.

Après Machiavel, le droit naturel réapparut sous une nouvelle forme qui privilégie le droit de l'égalité sur le droit des meilleurs. Cette nouvelle doctrine fut appliquée à la guerre et aux relations internationales par les juristes du XVII^e siècle Hugo Grotius et Samuel Pufendorf qui fondèrent la loi internationale sur l'égalité des nations. De nos jours encore elle définit la légitimité dans la conduite des affaires internationales. L'égalité légale des nations dérive d'une doctrine de la souveraineté qui, au verdict contestable sur l'identité du meilleur législateur, préfère une procédure de décision précise capable de décider qui est souverain. Ainsi l'art de la guerre, quand il est utilisé au nom de la défense de la souveraineté, est à la fois justifié et limité. C'est là, pourrait-on supposer, une avancée importante par rapport à la conception des auteurs anciens qui échouaient à marquer les limites précises de l'exercice de cet art. Mais la doctrine moderne du droit naturel s'affirme au prix d'un certain aveuglement. Cette doctrine en créant une séparation legaliste entre le militaire et le politique ne reconnaît pas leur unité, au demeurant si bien vue par Socrate et Machiavel. C'est pourquoi la doctrine moderne, se refusant à justifier quelque motif d'agression que ce soit, sous-estime le problème moral de la guerre plutôt que de le résoudre. Les nations, qui ne savent pas qu'elles-mêmes peuvent être tentées par l'agression, seront toujours surprises par l'agression venant des autres ; elle éprouveront des difficultés à l'identifier et à lui résister. De plus, poser que les militaires de profession doivent être subordonnés à l'autorité politique, c'est surestimer les possibilités de contrôler la guerre. On reproche à Machiavel, avec quelques raisons, d'avoir été un militaire réactionnaire qui non seulement se refusa à reconnaître la valeur de l'artillerie, de la cavalerie et des forteresses, mais qui, au surplus, fut incapable de déceler dans son époque les prémisses du professionnalisme militaire des temps modernes. En revanche, comme l'a noté Piero Pieri, il entrevit la possibilité d'une guerre totale³².

Machiavel prépare le développement du droit naturel moderne, apparemment si contraire à ses intentions, en sapant les fondements du droit naturel classique et en le réfutant. Pour lui, la supériorité naturelle des meilleurs est une position intenable, à tout le moins dans l'ensemble des situations politiques où « meilleur » désignerait le gouvernement de ceux qui sont moralement les meilleurs ou des gentilshommes qu'il méprise tant³³. Mais il va de soi que, à l'encontre de l'égalité à l'œuvre dans la loi internationale moderne, Machiavel maintient la supériorité naturelle du meilleur prince ou du meilleur général c'est-

à-dire de l'agresseur le plus habile. C'est pourquoi, dans ses autres écrits, il se montre hostile aux militaires de profession qui ne se battent pas pour leur propre compte. Ce sont des mercenaires. Son hostilité se meut en chaleureuse approbation si le général mercenaire entreprend de devenir prince et utilise l'art de la guerre pour sa propre promotion comme le fit Francesco Sforza. Cette démarche transforme les armées mercenaires, que Machiavel méprise, en « armées propres à chacun », véritable devise de l'auteur. Par la suite, grâce essentiellement au génie de Thomas Hobbes, cette devise se confondit avec le principe de conservation de soi. Le prince conquérant de Machiavel se transforma en gouvernement par consentement et ses aspirations à conquérir le monde (*D.*, I, 20) furent limitées par la création de la loi internationale évoquée précédemment. Ainsi le très machiavélien esprit d'égoïsme fut réorienté vers une conclusion non machiavélienne imposant des limites morales à l'art de la guerre.

Néanmoins, dans *L'Art de la guerre*, le Fabrizio gentilhomme et mercenaire de Machiavel représente l'innocence propre aux théories des droits naturels classiques dans leur tendance à réfléchir le caractère obtus des êtres moraux. Fabrizio loue les Romains de s'être servis de leurs propres armes (I, 79-81) mais ne songe pas un seul instant à agir lui-même ainsi, lui qui, au contraire, se bat pour le « roi catholique ». La « vérité effective » du gentilhomme professionnel (ou du droit naturel classique en général) est de se battre pour le roi catholique. Plein de dégoût moral pour l'agression qu'il pourrait mener en son nom propre, il participe, tout à son devoir, aux agressions des autres ; Machiavel cherche la cohérence de Fabrizio non point dans la façon dont il désapprouve l'agression, mais dans la manière dont il s'y prête. Machiavel a besoin de se servir de l'autorité de Fabrizio ; il ne faut pas le négliger si l'on veut comprendre qu'il s'oppose à se dernier. Machiavel cherche à se servir de la Renaissance du classicisme à son époque contre la tradition du droit naturel. Par le dialogue, il se donne les moyens d'atteindre deux buts : dans un premier temps, imposer l'autorité de Fabrizio, dans un second temps, saper progressivement cette autorité en faisant intervenir les questions des personnages dont Machiavel n'endosse pas la responsabilité. Le mouvement du dialogue de Machiavel mine la présomption de Fabrizio sur l'existence du droit naturel dans la mesure où Fabrizio, tirant les conséquences de ses positions sans jamais pleinement les évaluer, se voit contraint d'abandonner les restrictions morales de l'art de la guerre qu'il a lui-même posées. Il faut suivre ce mouvement avec une scrupuleuse attention pour observer Machiavel à l'œuvre. Si l'on veut comprendre *L'Art de la guerre*, il ne suffit donc pas de citer des jugements de Fabrizio sortis de leur contexte comme s'ils reflétaient l'opinion de Machiavel.

L'accusation de Cosimo.

Les critiques de *L'Art de la Guerre* ont remarqué et déploré que Fabrizio se fraie un chemin à travers le dialogue sans jamais avoir à affronter de franche opposition de la part des autres participants. Ces mêmes critiques crient à l'injustice estimant que le dialogue est un genre démocratique où l'échange se fait sur un pied d'égalité. Mais Fabrizio est un expert confirmé dans l'art de la guerre ; il est raisonnable qu'une jeune assistance l'écoute. Comme on l'a dit, Machiavel sort d'un dîner somptueux et il serait malséant de discuter ses positions et de gêner ainsi sa digestion. Cependant un lecteur vigilant n'est pas tenu d'acquiescer à toutes ses propositions. Machiavel ne rend pas compte d'un dialogue à armes égales qui laisserait au lecteur le soin de choisir. Au contraire, une thèse domine (imiter les Anciens dans l'art de la guerre), contrebalancée par une autre, plus nuancée (faire mieux que les Anciens).

Néanmoins, Cosimo Rucellai qui discute avec Fabrizio dans les deux premiers livres, promet de l'interroger « sans respect » (*sanza rispetto*, I, 62). Au moment où Machiavel rapporte le dialogue, Cosimo est mort. Aussi la date dramatique de *L'Art de la guerre* que Sergio Bertelli³⁴ place en septembre 1516 (Fabrizio, après le traité de Noyon, était alors désœuvré) diffère-t-elle de la date de narration qui se situe peu après la mort de Cosimo en 1519. Machiavel commence le livre I par un éloge ému de Cosimo, certain de ne pouvoir être suspect d'« adulation » : comme si personne n'avait jamais adulé un jeune homme mort³⁵... La conversation s'engage, et Cosimo se lance dans une défense apologétique de son grand-père. Il veut ainsi répondre à Fabrizio qui reproche à son aïeul d'avoir imité les Anciens dans les choses délicates. Il demande à Fabrizio quels usages propres aux Anciens il préconiserait, et avance pour sa part les thèmes de l'humanisme civique que nous avons évoqués. Puis, il interroge Fabrizio sur son art.

Comment se fait-il, demande Cosimo, que condamnant ceux qui n'imitent pas les Anciens dans leurs actions et, en particulier, dans la guerre où tu es expert, tu ne sembles toi-même te servir d'aucun ancien usage (*termine*)³⁶ ? Cosimo semble vouloir dire que Fabrizio est un capitaine mercenaire qui, à ce titre, va contre les pratiques des Anciens (mais pas des Carthaginois que Fabrizio mentionne peu après). « Ton art » désigne un savoir-faire auquel Fabrizio est censé se consacrer, un art au sens socratique du terme et que nous appellerions une profession³⁷. Fabrizio répond à l'« accusation » de Cosimo en arguant du fait qu'il n'a pas encore eu l'occasion de faire connaître les « dispositions qu'il a préparées » en vue de ramener les armées à leur antique institution. Peut-être ce

dialogue constitue-t-il précisément cette occasion. Mais il a pour initiateur Cosimo et pour rapporteur Machiavel. Fabrizio ajoute faiblement qu'un jeune auditoire est plus susceptible de le croire que de vieilles barbes communément ennemies de la guerre et qui ne voient pas que ce sont de « mauvaises manières » qui ont conduit à la négliger à l'époque moderne. Il ne dit rien des sinistres opinions mentionnées par Machiavel dans la Préface comme des obstacles à la réforme militaire. On le voit, l'art de la guerre est limité par une double nécessité : attendre le moment opportun pour y recourir et respecter la nature humaine. Il ne peut être reconnu et utilisé dans les seules limites de ses propres compétences.

Puis l'accusation de Cosimo se transforme soudainement en une accusation que Fabrizio s'adresse à lui-même tandis qu'il s'essaie à formuler une excuse plus élaborée. « Mon art », dit-il, quelle que soit l'époque – ancienne ou moderne – ne permet pas à celui qui en use de vivre honnêtement, à moins qu'il ne s'agisse d'une république ou d'un royaume (I, 66). Un homme bon (*uomo buono*) ne le pratiquerait jamais à titre particulier (*per sua particolare arte*) parce qu'il exige de lui qu'il se montre rapace, malhonnête et violent ; autant de qualités qui, nécessairement, ne le rendent pas bon. Mais il ne peut agir autrement car l'art de la guerre ne fait pas vivre celui qui le pratique en temps de paix. Ce dernier doit donc soit faire de gros profits tant que dure la guerre, soit s'efforcer de transformer la paix en guerre. Ainsi l'art de la guerre est en fait l'art d'être engagé, l'art d'« être soldat » (*arte del soldo*). Un dévouement strictement professionnel n'est pas possible dans la guerre parce qu'elle fait du professionnel un homme méchant qui n'est plus dévoué à son client mais seulement à sa propre subsistance et à son ambition. S'il utilise cet art au service « d'une république ou d'un royaume bien constitués » (I, 68 ; cf. I, 62), l'art est purifié de sa teinte morale. Mais un Etat bien ordonné ne permet précisément pas aux professionnels d'appliquer l'art de la guerre pour eux-mêmes. Il exige d'eux qu'ils fassent retour à « leur art [pacifique] » pour subvenir à leurs besoins. On doit distinguer Pompée et César, habiles (*valenti*) dans l'art de la guerre, des capitaines de la jeune République romaine tels que Scipion ou Marcellus qui étaient à la fois habiles et bons.

Voilà donc pour les Anciens qu'admire Fabrizio ! Ils se répartissent finalement entre ceux qui devraient et ceux qui ne devraient pas être imités. Fabrizio est obscurément conscient de l'extension potentielle de l'art de la guerre socratique. Mais il n'a pas de remède à proposer. Homme moral, il veut que l'art de la guerre le soit aussi ; et il semble penser que son désir seul le rendra tel. Voulant se défendre auprès de Cosimo de ne pas lui-même imiter les Anciens, il finit par accuser tous ceux qui s'adonnent à l'art de la guerre, dont il fait partie. Le

professionnel est compris comme un mercenaire. Mais, par la suite, le comportement licencieux des mercenaires modernes est mis au compte de l'absence d'Etat bien constitué. Fabrizio finit par se contredire. Ayant commencé par revendiquer l'art de la guerre comme « son art », il le nie ensuite (I, 66, 74) quand il affirme que « son art » est de gouverner et de défendre ses sujets. L'art de la guerre paraît borné et gouverné par l'art politique. L'humanisme civique que Fabrizio voulait introduire par « justes degrés » (*debiti mezzi*, I, 64) semble désormais une condition nécessaire à l'adoption de l'art de la guerre. A quoi rime donc un discours sur l'art de la guerre qui fait de celui-ci un art séparé du politique ? Une fois encore, en cherchant à rendre l'art de la guerre compatible avec l'honnêteté, Fabrizio semble représenter l'humanisme tiède de son temps et, plus profondément, refléter les problèmes et les paradoxes de la vertu ancienne. Nous devons nous garder de supposer que Machiavel partage la confusion de Fabrizio. Mais nous devons aussi nous interroger sur la façon dont Machiavel se serait tiré de cette position difficile.

La présomption de Fabrizio.

Embarrassé, Fabrizio cherche refuge dans un éloge de la valeur des fantassins qui, dit-il, sont le nerf des armées (I, 71). Les fantassins ont le mérite de retourner chez eux en temps de paix pour exercer leur art sans tyranniser les autres citoyens. Leur mérite est de *ne pas* être des militaires de profession. Mais une armée de fantassins qui n'est pas une armée professionnelle peut-elle gagner des batailles³⁸ ? Dans la suite du dialogue, Fabrizio tente vaillamment de soutenir, tout en esquivant nombre d'objections, que les fantassins sont supérieurs aussi bien militairement que moralement à une armée de cavaliers professionnels ; tel était, ajoute-t-il, le point de vue des Anciens. Son problème se trouve ainsi clairement résolu : en imitant les Anciens, il est possible de gagner des batailles sans encourir par la suite le moindre risque de la part de ceux qui furent nécessaires à la victoire. Les fantassins constituent la réponse au problème. S'il recourt à l'infanterie, l'art de la guerre amènera la victoire et la bonté morale nécessaire à sa propre limitation.

Telle est la présomption de Fabrizio qu'éclaire la question de Cosimo sur l'art de la guerre au début du livre I. C'est sur cette base qu'il prend un nouveau départ (I, 75) et poursuit le dialogue en traitant de sujets plus strictement militaires. Mais les difficultés morales et politiques inhérentes à la présomption

de Fabrizio continuent à surgir, souvent, il est vrai, sous la forme de problèmes militaires.

J'ai voulu donner au lecteur un aperçu de la lecture scrupuleuse qu'imposerait une étude approfondie de la façon dont Machiavel présente son point de vue. La forme littéraire adoptée n'est pas, loin s'en faut, une simple formalité, et les interlocuteurs (en particulier Cosimo) ne sont pas seulement les auditeurs inoffensifs du discours de Fabrizio. Sans s'opposer à lui, et même en abondant dans son sens, ils font apparaître la faiblesse de ses arguments.

Sur sa nouvelle lancée, Fabrizio se tourne vers la question du recrutement (*deletto*) des soldats. En se montrant discipliné (*industria*), dit-il, on peut faire de bons soldats n'importe où. Il ne précise pas que ce choix dépend pour partie ou en totalité de l'art de la guerre. Mais pour recruter ses soldats, le capitaine doit avoir l'autorité d'un prince ; les soldats viennent à lui comme s'ils adoptaient un moyen terme (*via di mezzo*, I, 80) entre l'assentiment volontaire et la contrainte forcée³⁹. Mais, à supposer qu'un capitaine ne possède pas d'Etat et ne se trouve donc pas en position de recruter une armée, que se passe-t-il ? La question de Cosimo éclaire la façon dont Fabrizio présume qu'un capitaine a la possibilité de choisir qui lui plaît ; ou, plus généralement, Cosimo montre que l'art de la guerre dépend de l'autorité politique. Il n'est fait qu'une brève allusion à la solution de Machiavel qui, dans *Le Prince*, exige que le capitaine devienne un nouveau prince⁴⁰. Car Fabrizio n'est pas homme à apprécier les libertés morales que doit prendre un nouveau prince s'il veut réussir. Parlant des qualités qu'il exige du soldat, il assimile en passant la bonté morale (*bontà*) à la vertu (*virtù*, I, 84). Mais Cosimo (I, 86-89) le conduit à admettre la nécessité d'une armée nombreuse ; ses chefs passeraient alternativement d'un commandement à l'autre – une institution plus démocratique qu'aristocratique – et seraient ainsi loyaux envers le prince ou, au moins, sans danger pour lui. Le choix de Fabrizio est guidé par la nécessité, mais il ne semble pas le reconnaître. Il se montre trop confiant dans le pouvoir qu'a la loi de maintenir un peuple uni (I, 89).

C'est Cosimo et non Fabrizio qui met en avant la nécessité de ne prendre appui que sur ses propres armes, grand thème du *Prince* et des *Discours sur la première décade de Tite-Live* qui ne reçoit ici qu'une interprétation étroite, limitée au domaine strictement militaire. Cosimo demande à Fabrizio s'il est partisan d'une milice semblable à celle de « notre pays », référence sans doute à la proposition soumise en 1506 à Florence d'instituer une milice et dont Machiavel était lui-même l'auteur⁴¹. Fabrizio abonde dans ce sens et, poussé une fois encore par Cosimo, s'attelle à défendre le recours « à ses propres armes » qu'il n'entend pas, nous l'avons dit, dans un sens égoïste. L'esprit combatif des

milices l'emporte sur celui des armées de professionnels expérimentés comme le montre la supériorité de l'infanterie sur la cavalerie. Mais l'art de la guerre peut-il faire naître ou entretenir cet esprit ? Ou bien celui-ci constitue-t-il une passion indépendante de l'art au point même de tenir cet art sous sa dépendance ? Fabrizio hésite entre deux positions : soutenir que cet esprit (*animo*, I, 80) peut naître de bons « ordres », et reconnaître qu'on doit le (*spirito*, I, 87) rechercher chez ceux que l'on choisit pour fantassins. On retrouve ainsi la question de la prééminence et de l'extension de l'art de la guerre : l'art dépend-il de la disponibilité d'un matériel humain précis (des hommes à l'esprit combatif) ou peut-il créer ce matériel ?

Cette question nous ramène au caractère moralement douteux de l'art de la guerre. Fabrizio a soutenu que les Modernes, en dépit de leur faiblesse militaire, pratiquent paradoxalement l'art de la guerre avec un complet dévouement. Faisant ainsi la guerre en temps de paix contre des amis comme contre des ennemis, ils doivent donc transformer l'art de la guerre en art d'être recruté, soit en art de rester soldat au sens littéral. Leur art les contraint non point, comme les artisans socratiques, à servir leur client, mais plutôt à n'être loyaux qu'envers eux-mêmes ; d'où la nécessaire immoralité de leur art. Au contraire, les Anciens, selon Fabrizio, n'étaient que de tièdes militaires de profession qui, une fois la guerre terminée, revenaient chez eux pour y pratiquer des arts propres aux temps de paix. Ils agissaient ainsi parce qu'ils étaient bons, semble-t-il, bien que Fabrizio ne précise pas pourquoi l'on pouvait compter sur leur bonté. Peut-être s'appuyait-elle sur un esprit combatif dévoué à la cause commune, une loyauté à l'égard d'autrui qui mène à se servir de l'art de la guerre mais aussi à en limiter l'usage.

Si tel était le cas, l'art de la guerre se cantonnerait dans des limites morales sans s'exposer aux excès des mercenaires. Mais il serait aussi impuissant à créer cet esprit de combat généreux qui semble ne pas dépendre de lui ; la faiblesse des armées dans les temps modernes persisterait ou appellerait un autre remède que l'art de la guerre. Dans les *Discours*, Machiavel dit que « ceux qui combattent pour leur propre gloire sont de bons et fidèles soldats » (*D.*, I, 45), une manière de nier que l'esprit combatif soit toute générosité tout en suggérant qu'une saine politique pourrait le faire naître. Dans la Préface de l'ouvrage, Machiavel disait traiter de l'art de la guerre afin de montrer qu'une certaine forme de vertu passée n'est pas impossible en son temps. Il est remarquable qu'il utilise le terme *arte* très fréquemment dans le livre I (quarante-quatre fois⁴²), puis ne l'emploie plus du tout dans les livres II et III.

Dans le livre I, Machiavel tient la promesse d'un art complet qui associerait le dévouement professionnel et l'ambition personnelle liée à l'esprit amateur de

l'infanterie qui, lui, ne va pas sans bonté. Un tel art, par exemple, ne se contenterait pas d'attendre que se présentent pour l'armée des volontaires pleins d'ardeur ; il chercherait activement à les recruter en trouvant un motif qui les convertisse au métier militaire. L'art de la guerre ainsi compris viendrait à bout des difficultés qui firent hésiter Clausewitz quand il s'interrogeait sur l'opportunité du terme. Ces difficultés sont soulevées dans les livres II à VII de *L'Art de la guerre* comme on peut en juger par les interprétations succinctes qui suivent.

L'ordre et la vertu.

Une fois que les troupes ont été recrutées selon la méthode préconisée dans le livre I, elles doivent être armées. Fabrizio recommande immédiatement les armes des Romains, ces armes avec lesquelles « ils conquièrent le monde entier » (II, 94). Mais, pressé par Cosimo, Fabrizio doit revenir sur la supériorité qu'il accorde sans relâche aux Anciens. Les fantassins modernes ont des piques pour se défendre contre la cavalerie. Ainsi après avoir contre vents et marées vanté l'excellence des Romains, Fabrizio accepte une position de compromis qui s'en remet à un armement mi-romain, mi-allemand. Il doit admettre que la cavalerie moderne équipée d'éperons et de selles perfectionnées est supérieure à la cavalerie des Anciens. Fabrizio le concède : même dans l'Antiquité la cavalerie des Parthes vint à bout des Romains ; mais il ajoute, irrité, qu'il parle de la guerre telle qu'on la fait en Europe et non point en Asie (résolution qu'il abandonne vite). La « vertu naturelle » de l'infanterie n'est efficace que lorsque le champ de bataille est si étroit qu'il ne permet pas les manœuvres de cavalerie. La réussite des Romains, dépendante de la possibilité de trouver un site resserré propice à la bataille, était donc liée à des circonstances particulières. Si les armes modernes sont effectivement supérieures à celles des Anciens, comment expliquer alors la faiblesse des armées modernes ?

Fabrizio se tourne avec un évident soulagement vers le second thème du livre II, la nécessité des exercices militaires. Il nous rappelle alors que l'art de la guerre ne ressemble pas aux autres dont la connaissance suffit à garantir la maîtrise. La guerre exige de l'exercice et de l'habitude tout autant que du calcul rationnel. « La discipline étouffe la crainte, et le désordre rend la fougue inutile » (II, 110). C'est pourquoi une armée pleine d'ardeur est une armée bien disciplinée et non point une armée simplement composée d'hommes pleins d'ardeur, affirme Fabrizio tandis qu'il forme les bataillons de son armée. Quand Cosimo lui demande pourquoi l'entraînement des armées de nos jours est si plein de

couardise, de désordre et de négligence, il répond avec la confiance d'un général livrant « volontiers » ses pensées sur la politique (II, 128-130). La clé du problème ne semble pas résider dans une mauvaise compréhension de l'art de la guerre.

L'Europe, dit Fabrizio, a dans son histoire beaucoup de militaires renommés tandis que l'Afrique n'en possède que quelques-uns et l'Asie moins encore. (Fabrizio cite quelques noms mais son parti pris pour les Romains le conduit à omettre l'Africain Hannibal). Il faut en chercher la raison dans la préférence de l'Europe pour les républiques au détriment des royautes. Les premières honorent le plus souvent la vertu ; les secondes la craignent. Fabrizio, comme Machiavel dans d'autres textes, ne parle pas de « vertu républicaine » mais de républiques honorant la vertu de leurs chefs ou de leurs princes. Fabrizio abandonne l'éloge qui, plus tôt dans le dialogue (I, 66), réunissaient républiques et royautes. L'une et l'autre formes de gouvernement, disait-il, quand elles sont bien dirigées, peuvent maintenir les militaires professionnels sous leur contrôle. Mais, poursuit-il, l'Empire romain détruisit la vertu de beaucoup de républiques et de princes de l'Antiquité ; alors, il se corrompt lui-même et la vertu fut partout étouffée. Depuis la vertu n'a pas repris vie en Europe, parce que revenir à des « ordres » tombés en désuétude prend du temps. La religion chrétienne n'est pas non plus étrangère à cette disparition. En effet, elle ne présente pas comme une absolue nécessité de résister à l'ennemi, ce qui était impératif quand il « n'y avait point de misères que ne supportassent les vaincus » (II, 130-131). A notre époque, les perdants ne craignent pas de perdre grand-chose, si bien que les hommes ne veulent plus se battre.

Le discours de Fabrizio mentionne la vertu quatorze fois, mais jamais l'art. L'art de la guerre semble ici abandonner son efficacité à la vertu et à la peur. La relation qu'elles entretiennent n'est pas explicitée par Fabrizio. De plus, elles sont, à leur tour, maintenues dans certaines limites par la religion chrétienne qui fait interdiction aux hommes de se battre jusqu'à la mort. Selon Fabrizio, le christianisme est hostile aux républiques, qui sont des arènes de vertu. La prospérité des monarchies en France et en Espagne est un signe de la faiblesse moderne et non la manifestation des débuts de l'Etat moderne puissant. Dans l'Antiquité, la « ruine ultime » ne résidait pas dans la disparition de la forme républicaine de gouvernement mais dans la perte pour chacun de ses biens en ce monde. Croire que ces choses importent finalement peu constitue sans doute l'une de ces « sinistres opinions » dénoncées par Machiavel dans la préface parce qu'elles suscitent la haine des militaires. Mais Fabrizio ne dit pas ce qu'il conviendrait de faire pour combattre une opinion qui représente certainement un obstacle à l'imitation des Anciens dans l'art de la guerre. Il juge le christianisme

dans le cadre étroit de considérations militaires qui ne donnent qu'une pâle idée des critiques plus approfondies de Machiavel en d'autres circonstances.

Le hasard.

Dans le livre III, Fabrizio propose à son nouvel interlocuteur Luigi Alamanni (le plus jeune de l'assistance) une bataille imaginaire mouvementée. « Notre armée » – celle de Fabrizio et de Luigi – remporte une victoire facile sur le papier qui rappelle les triomphes tout tracés de Socrate dans les dialogues de Platon. Dans une bataille de ce type, l'ennemi n'a aucune chance. De fait, le thème du livre III semble être le hasard⁴³. Fabrizio commence par poser que le plus grand défaut d'organisation des armées modernes est qu'elles ne forment qu'un seul corps. Les armées romaines, quant à elles, maintenaient trois lignes de bataille (appelées *hastati*, *principes* et *triarii*) de telle sorte que la première, quand elle était repoussée, pouvait se replier sur la seconde, et si nécessaire, la première et la seconde sur la troisième⁴⁴. Fabrizio note que cette formation est proprement romaine ; la phalange grecque ne permettait pas aux rangs de rentrer les uns dans les autres. Imiter les Anciens en matière de guerre impose donc une fois encore un choix difficile : quels Anciens imiter ?

Après avoir écouté l'exposé enthousiaste de cette victoire de papier, Luigi saisit son courage pour interroger Fabrizio : pourquoi a-t-il si peu eu recours à l'artillerie, ne faisant tirer qu'en une seule occasion ? N'est-il pas insensé de maintenir les formations groupées des Anciens face à la violence de l'artillerie moderne ? (III, 148) Fabrizio admet que la question requiert une réponse élaborée ; et il en fournit une, longue, peu convaincante, pleine de revirements manifestes et de concessions dommageables. En réalité, la bataille imaginaire de Fabrizio était dénuée de plan d'attaque, sa tactique n'étant déterminée que par la nécessité de charger l'ennemi avant qu'il ne fasse donner l'artillerie une deuxième fois (la première salve était, en effet, passée au-dessus de leurs têtes !). Tant bien que mal, Fabrizio conclut que l'artillerie moderne n'est pas un obstacle à l'utilisation des formations des Anciens. Luigi est ainsi réduit au silence, mais il n'est manifestement pas impressionné par la défense de Fabrizio : il lui demande, en effet, si le choix de la formation romaine convient à toutes les situations. Fabrizio ne le pense pas, mais il prend soin de préciser qu'en connaissant ce type de formation on s'autorise le recours à d'autres, car « il n'y a pas de science qui n'ait ses principes généraux » (III, 156). La bataille imaginaire joue donc dans la

science de la guerre de Fabrizio un rôle analogue à celui du régime idéal dans la science politique classique.

Derrière l'art de la guerre se cache pour Fabrizio une science qui, la plupart du temps, prend ses désirs pour des réalités et se montre incapable de parer à l'éventualité d'une innovation technologique comme l'artillerie. Plutôt que d'imaginer une science derrière l'art de la guerre, Fabrizio devrait peut-être réfléchir à la façon de rendre ce dernier opératoire. Dans son sens classique, un art ne se définit pas en fonction de ses applications, possibles ou impossibles. Par exemple, l'art du cordonnier demeure ce qu'il est que le client ait ou non les moyens d'acheter des chaussures. Peut-on concevoir un art de la guerre qui parviendrait à étendre son territoire et à prospérer en faisant prendre conscience à ses clients potentiels de sa nécessité ? Ainsi conçu, cet art ne dépendrait plus du hasard, ce hasard qui préside à son exercice.

L'autorité.

Le nouvel interlocuteur du livre IV, Zanobi Buondelmonti préférerait continuer à écouter les discours de Fabrizio. Mais celui-ci lui demande s'il a quelque observation à faire sur le sujet traité. Peu à peu se greffe sur le débat la question de l'autorité du capitaine qui apparemment n'est pas garantie par la connaissance qu'il possède comme c'est le cas dans les autres arts. Un artisan compétent n'a pas à imposer son autorité ; un capitaine doit le faire. Zanobi désire être informé sur deux choses : l'existence d'une manière d'ordonner l'armée autre que celle des Romains (il n'est apparemment pas satisfait de la réponse de Fabrizio à Luigi dans le livre III) et les précautions (*rispetti*) qu'un capitaine doit prendre avant d'engager le combat. Fabrizio répond aux deux questions ensemble parce que l'« autre manière » qu'il envisage est précisément l'autorité du capitaine.

Revenant sur le premier point, Fabrizio accorde plus d'importance à la configuration du terrain par rapport à l'ordonnement de l'armée qu'il a bien voulu le dire auparavant (IV, 164-165 ; cf. II, 105). La nature du lieu peut parfois déterminer l'ordonnement qui convient. Il énumère quelques circonstances accidentelles qui peuvent survenir pendant une bataille et explique comment leur faire face. Nous apprenons, par exemple, que les Romains ne recouraient pas toujours à leur formation à trois rangs. Ainsi, quand Scipion dut affronter les éléphants d'Hannibal, il fit en sorte que la première ligne se replie sur les ailes et non sur la seconde ligne⁴⁵. En écho à ces accidents où l'ingéniosité du général

est requise, *arte* revêt alors à nouveau le sens de ruse ; un général, dit Fabrizio, devrait imiter par son art ce que fit une fois Fabius par hasard (IV, 169, 172, 177). Le rôle du hasard dans l'application d'un art (cf. livre III) donne à l'art une signification supplémentaire, moralement douteuse. Il devient alors nécessaire de mettre à nouveau l'accent sur la vertu du capitaine. Pour Machiavel, l'une des tâches principales de la vertu est de surmonter les inhibitions suscitées par la morale.

Fabrizio se tourne alors vers la question des précautions à prendre après et avant les batailles. Au nombre de ces dernières figurent la prudence et la réflexion nécessaires à un capitaine. A qui, par exemple, le capitaine doit-il se fier en priorité ? Son infanterie ou sa cavalerie – c'est-à-dire l'ardeur de ses troupes ou sa propre autorité ? (IV, 175) Il est aisé de persuader une poignée d'hommes sur lesquels vous pouvez user d'autorité et de force. Mais il est difficile de chasser une « funeste opinion » quand elle est partagée par une multitude d'individus (IV, 178). C'est pourquoi d'excellents capitaines tels qu'Alexandre le Grand furent contraints d'être des orateurs. Fabrizio dresse une liste de treize fonctions propres à ces discours. Dans le livre IV plus qu'ailleurs, Machiavel semble s'immiscer dans le personnage de Fabrizio ou faire de lui son autorité. Car, pour pouvoir appliquer sa doctrine, son art de la guerre, Machiavel doit tout autant s'adresser à la multitude que persuader quelques-uns ; pour la première tâche il a besoin de l'autorité d'un porte-parole comme Fabrizio, pour la seconde sa propre autorité peut suffire.

En quoi l'autorité d'un capitaine réside-t-elle ? Revenant à une question abordée dans le livre II, Fabrizio remarque que, dans l'Antiquité, la religion et les serments disposaient les soldats à la guerre. Mais cette fois il omet de relever la différence entre le paganisme et le christianisme. De façon surprenante, parmi les manipulations de la religion couronnées de succès, il inclut la façon dont Charles VII se servit de Jeanne d'Arc, comme s'il oubliait que le christianisme, à ses yeux, détourne du désir de vaincre. Peut-être veut-il suggérer que le christianisme lui-même, pourvu qu'il soit bien interprété – on dirait plus justement pris en main – ne constitue pas un obstacle à l'imitation des Anciens. Cependant, il persiste dans son analyse des effets bénéfiques de la nécessité : elle chasse tout espoir de salut chez les soldats si ce n'est celui acquis par la victoire. L'obstination des soldats est d'autant plus remarquable qu'elle s'appuie sur l'amour de la patrie – qui est naturel – et sur l'amour porté au capitaine – qui dérive par-dessus tout de sa vertu. La vertu du capitaine semble au-delà de l'institution militaire et paraît fonder son autorité. La vertu et la nature, quant à elles, jointes à la nécessité, sont plus puissantes que la religion. Machiavel ne parle pas de « vertu républicaine » mais réduit une fois encore la loyauté

républicaine ou le républicanisme au patriotisme et réserve la vertu à quelques-uns.

Le besoin d'asseoir l'autorité prouve qu'à la compétence dans l'art de la guerre doit s'ajouter la vertu des capitaines. Machiavel lui-même ne possède pas cette vertu. Son art fonctionne grâce à la vertu de ceux qu'il délègue subrepticement. Fabrizio en est un exemple, créé par Machiavel. Dans le dialogue, Fabrizio qui n'officie plus pour le Roi catholique, devient le capitaine de Machiavel. Il illustre la façon dont un tel capitaine peut conduire une opinion éclairée vers un état d'esprit plus sain et plus attentif aux réalités terrestres. Mais, répétons-le, Fabrizio et Machiavel ne doivent pas être confondus. Fabrizio ne serait pas le capitaine de Machiavel s'il partageait ses opinions. Comme nous l'avons vu, les interlocuteurs dont les subtiles questions ébranlent la confiance de Fabrizio fournissent des indices plus fiables sur la position de Machiavel que ne le fait Fabrizio dans ses discours longs, quelque peu arrogants et parfois inconsistants.

Les soldats du capitaine.

Dans le livre V, Fabrizio fait marcher son armée contre un mystérieux ennemi invisible dont elle redoute l'attaque. Comme il l'avait fait pour l'ordre de bataille, Fabrizio adopte une position défensive ; il ne partage pas la visée de conquête tant valorisée dans les autres ouvrages de Machiavel. Pour vaincre la peur, l'armée doit être disciplinée et constamment ordonnée ; de nos jours, dit Fabrizio, une telle armée serait invincible (V, 190). Lorsqu'il évoquait les exercices de son armée, Fabrizio affirmait qu'un général serait honoré de posséder une armée bien ordonnée même s'il venait à perdre la bataille (II, 105) ; mais, à ce point de l'analyse, la nécessité de maîtriser les accidents est passée au premier plan. Le capitaine peut difficilement maîtriser la crainte de ses soldats en faisant valoir la beauté de la formation qu'ils composent et en l'offrant en compensation de la défaite.

A propos de la crainte et de l'autorité, Fabrizio ou, à travers lui Machiavel, veut attirer notre attention sur les conditions de vie d'une armée moderne. Fabrizio critique les armées qui, contrairement aux armées anciennes, emmènent du pain et du vin dans leurs provisions. Cette allusion inattendue au christianisme est une invitation à donner aux armées spirituelles qui servent l'Eglise un rôle analogue à celui des armées temporelles ; elle nous permet aussi de comprendre l'autre critique que Fabrizio adresse aux armées modernes. L'allusion cette fois-ci est moins évidente : Fabrizio affirme que, dans les armées modernes, le butin est laissé à la discrétion des soldats alors que les Anciens le

destinait en totalité au public. Faisant à nouveau jouer l'analogie entre armées spirituelles et temporelles, Fabrizio se réfère au salut individuel du chrétien. Ce qu'il dit du butin développe la remarque déjà faite au sujet du christianisme : pour le christianisme il n'est pas nécessaire de vaincre, ou de mourir. Un chrétien peut mourir et pourtant vaincre dans l'autre monde.

Le livre V traite du capitaine et de ses soldats, « mes propres soldats » ainsi que les appelle Fabrizio (V, 189). Ce sont ses soldats parce qu'il les a exercés à la discipline sous son autorité. Ils ne les tient donc pas pour de simples instruments au service de son art. Zanobi remarque qu'une armée en mouvement peut difficilement éviter les accidents dangereux où « l'habileté (*industria*) du capitaine et le courage des soldats » (V, 192) sont requis. L'autorité du capitaine fait de sa vertu la leur. Fabrizio acquiesce sans réserve à ces propos. Il veut de surcroît donner une « parfaite connaissance » (*perfetta scienza*) de cet exercice qui consiste à déjouer les embuscades (et non point, remarquons-le, à les dresser). La science, disait-il auparavant, vaut par ses généralités (III, 156). Ici, au contraire, il dit posséder une science parfaite qui inclut toutes les particularités de la guerre. Il s'oriente, volontairement ou non, vers un art de la guerre complet semblable à celui esquissé dans *Le Prince*, sans pourtant encore y atteindre.

La politique du capitaine.

Les deux derniers livres traitent de la politique, mais seulement indirectement et comme à contrecœur : le campement fait l'objet du livre VI, le siège des villes du livre VII. Le campement militaire nous rappelle qu'une armée n'est pas toujours en train de combattre ou de progresser ; elle aspire aussi au repos (VI, 201). Le changement de sujet (*ragionamento*) coïncide avec un changement d'interlocuteurs : Battista della Palla remplace Zanobi face à Fabrizio. Ce dernier, dans un discours aux résonances philosophiques, note que les nécessités de la discussion ont mené à inverser l'ordre de l'action qui conduit du campement à la bataille en passant par la marche. S'il avait voulu étendre les compétences de l'art de la guerre, il aurait pu y inclure la décision de mettre une armée en campagne, qui relève du politique. Mais il hésite à revenir en arrière vers cette première cause, jusqu'à ce qu'il y soit contraint par la nécessité militaire⁴⁶. Il emprunte à Polybe une comparaison⁴⁷, et dit préférer la forme bien ordonnée du campement romain à l'improvisation des Grecs en fonction des caractéristiques

naturelles du terrain ; les Grecs cherchaient à tirer partie de la nature ; les Romains s'appuyaient sur l'art.

Néanmoins, à l'occasion d'une réponse faite à Battista, il devient clair que l'art ne suffit pas. A un campement discipliné, il faut aussi des gardes ; de sévères châtiments permettent par ailleurs de faire respecter l'ordre⁴⁸. Les Anciens, pour appliquer ces châtiments, invoquaient la crainte des dieux, note Fabrizio d'un ton approbateur. Puis, il reconnaît volontiers que la nature du terrain importe (VI, 217). Enfin, résumant sa pensée il aborde de lui-même une nouvelle question : une armée en campement n'a pas seulement besoin de repos ; elle doit aussi savoir comment finir la guerre puisque l'ennemi est encore là.

La bataille n'est donc pas la fin de l'art de la guerre comme le soutenait Fabrizio au livre I (I, 66 ; cf. VI, 202, 220). La décision d'engager la guerre la précède et, que l'on soit vainqueur ou vaincu, l'ennemi demeure après la guerre. Fabrizio entreprend de dresser une liste de trente-trois stratagèmes propres à tromper l'ennemi. Elle vaut pour un aveu de ce que, du point de vue militaire, la bataille n'est pas le seul but visé. Deux des stratagèmes (n° 13 et 17) relèvent d'un art compris comme ruse : l'art de diviser l'ennemi et l'art d'éliminer les séditions. Par ailleurs, l'unité d'une armée dépend de la réputation de son capitaine (n° 19) qui doit tout à sa vertu et rien à sa naissance ou à son autorité. Dans un ultime conseil, Fabrizio soutient qu'un capitaine gagne la confiance d'un peuple en donnant des exemples de chasteté et de justice. Le message est clairement politique.

Fabrizio fait presque de son capitaine un prince machiavélien, mais il n'y parvient pas tout à fait. A la fin du livre, il révèle la contradiction qui l'empêche de s'engager dans la même voie que *Le Prince*. Les Romains, dit-il, comprenant que les terrains difficiles et le mauvais temps étaient des obstacles à l'ordre et à la discipline d'une armée, évitaient toujours de combattre en hiver et en montagne ou de se trouver dans une situation qui pût les empêcher de déployer leur art et leur vertu (VI, 230). Ainsi, pour ne pas dépendre de l'ingratitude de la nature, les Romains cités en exemple par Fabrizio se faisaient esclaves de ses bienfaits. Dans ses autres ouvrages, Machiavel propose un remède à cette difficulté en développant une conception de la nécessité à laquelle il n'est qu'à peine fait allusion ici. Anticiper la nécessité permet de choisir dans de meilleures conditions ce qu'on serait ultérieurement contraint de faire au dépourvu.

Le livre VII s'ouvre sur la question de la défense et de l'attaque des villes et s'achève sur une exhortation à établir de nouveaux « ordres » politiques. Fabrizio est conscient des obstacles politiques qui rendent difficiles un retour à l'antique art de la guerre. Mais sa résignation même trahit la lueur d'espoir de Machiavel. En matière de défense des villes fortifiées, Fabrizio est contraint de reconnaître

que la « fureur de l'artillerie » (VII, 233, 235) est devenue la préoccupation première. Sans l'admettre explicitement, il ne nie pas la supériorité des Modernes dans la conquête et la ruine de cités entières. On ne devrait pas construire des bastions loin des murs, explique Fabrizio, car l'artillerie parviendra toujours à les détruire et les défenseurs chercheront refuge à l'intérieur des murs. Si la défense veut être efficace, les défenseurs ne doivent jamais penser qu'ils peuvent reculer. Fabrizio en donne un « exemple récent » quand il décrit la « vertu » et « l'entreprise magnanime » de Caterina Sforza qui défendit sans succès sa forteresse contre Cesare Borgia (VII, 234). Nul autre qu'elle ne reçoit dans *L'Art de la guerre* un éloge plus appuyé.

Rien n'encourage autant un ennemi que de savoir que la cité qu'il attaque n'est pas habituée à voir l'ennemi ; inversement, pour défendre une cité, il faut établir des hommes résistants là où l'ennemi attaque ceux qu'effraient non l'opinion mais les armes. Faut-il donc penser que des hommes pieux ne sont pas d'ardents défenseurs ? Dans cet ouvrage comme ailleurs, Machiavel défend la religion quand elle sert les desseins du politique. Mais cette défense implique la possibilité d'une politique plus vigoureuse qui pourrait se passer du secours de la religion. A ce point de son analyse, Fabrizio insère vingt-deux pièges à l'usage de ceux qui assiègent les villes comme des assiégés (VII, 240, 248). Suivent vingt-sept règles générales de la guerre « très familières » (VII, 249-251) et qui le sont d'autant plus pour les compagnons lettrés de Fabrizio qu'elles sont pour l'essentiel empruntées à Vegetius assorties de quelques modifications mineures utiles à Machiavel ⁴⁹.

C'est la fin de « mon propos » (*mio ragionamento*) dit Fabrizio sans prêter suffisamment attention au scepticisme discret de ses interlocuteurs. « Mon intention », dit-il, n'était pas de montrer exactement comment fonctionnaient les armées dans l'Antiquité (une remarque que n'ont pas relevée les érudits qui s'en tiennent à la littéralité du texte dans leur recherche des sources de *L'Art de la guerre*), mais comment instituer de nos jours une armée meilleure (VII, 252). Il ne fait pas mention de l'art de la guerre. Il désigne peu après la profession d'un capitaine comme son *mestiere*, non pas comme son *arte* (VII, 253). Puis il revient à la question de Cosimo sur les limites de son imitation des Anciens (I, 65). Mais, cette fois-ci, il omet de mentionner l'art de la guerre. Son désir de voir revivre les usages des Anciens a été frustré. Une renaissance de ces usages dans l'armée serait plus aisée que dans tout autre domaine pour un prince qui possède un Etat aux dimensions suffisantes. Ainsi, la mise en application de l'art de Fabrizio est définie par la politique et la politique demeure hors de son contrôle. C'est là sa défense.

A moins qu'il ne soit possible à un général, même si l'entreprise est très difficile, de former et de discipliner sa propre armée. Fabrizio cite les noms de quelques généraux de l'Antiquité qui parvinrent à constituer leurs propres armées avant la bataille, et retient celui de « Philippe de Macédoine, père d'Alexandre », exemple à donner aux princes et aux républiques. Il n'ira pas plus loin dans la description de Philippe en nouveau prince que Machiavel mène à terme ailleurs⁵⁰. Il déplore que la nature ne lui ait pas permis d'envisager de nos jours la possibilité d'un autre Philippe ou l'ait contraint à en abandonner la perspective. Mais il blâme également sa mauvaise fortune qui ne lui a pas donné une part suffisante de pouvoir pour réussir dans une telle entreprise. Pour justifier son incapacité à atteindre la « perfection des Anciens », il recourt à treize questions rhétoriques qui dénoncent la corruption des Modernes dans les affaires militaires. Treize est le nombre de Machiavel. La septième question est la suivante : pourquoi des soldats qui ne me reconnaissent pas devraient-ils m'obéir ? Posons-nous donc la question : comment pouvons-nous reconnaître Machiavel dans Fabrizio ?

Fabrizio affirme que César et Alexandre se battirent à la tête de leurs troupes ; s'ils perdaient leurs Etats, ils voulaient aussi perdre la vie. Machiavel, lui, est et n'est pas à la tête de ses troupes. Il a l'audace de poser de nouvelles questions et de proposer de nouveaux remèdes, mais il a aussi la prudence de déléguer des capitaines qui livrent combat à sa place. Ces capitaines doivent gagner ou perdre par eux-mêmes ; ils ne seront donc pas de simples doubles de Machiavel. Beaucoup d'entre eux souffriront de la morale fastidieuse de Fabrizio. Le dialogue que celui-ci croyait pourtant contrôler, lui ouvre peu à peu les yeux. Mais, à la fin, il persiste à dire que la bonté et la vertu sont pour lui la même chose, que l'ambition de César et d'Alexandre doit être condamnée et qu'il ne sait pas comment surmonter la fortune. Fabrizio peut maîtriser la part de hasard qu'incluent le succès ou l'échec militaires en se faisant professeur – soit en transformant l'accident qui préside à la rencontre initiale en un dialogue qui véhicule un enseignement complexe.

A un premier niveau – celui de Fabrizio – *L'Art de la guerre* est un document sur la Renaissance ; à un autre niveau, il pénètre au cœur des contradictions de la Renaissance et suggère le nouveau remède que Machiavel rend plus explicite ailleurs. La situation de Machiavel peut être comparée à la formation souple des légions romaines qu'il loue tant. Il est lui-même aux avant-postes de la première ligne des *hastati*, au contact de l'ennemi. Mais quand l'ennemi attaque, il se retire vers les *principes*, ces autorités politiques plus ou moins amicales qui se battent pour lui tout en se battant pour elles-mêmes. Et quand à leur tour elles

rencontrent des difficultés, souffrent d'inhibitions et sont en proie aux contradictions, il est présent parmi les *triarii*, prêt à apporter son aide.

L'Art de la guerre occupe une place singulière dans l'œuvre de Machiavel parce que l'auteur n'y fait pas démonstration de sa verve coutumière. Son ennemi est le même que dans ses écrits plus audacieux : la philosophie politique et morale classique et son dérivé populaire, le christianisme (car Nietzsche ne fut pas le premier à penser que le christianisme est du platonisme à l'usage du peuple). Mais dans *L'Art de la guerre*, Machiavel ne combat pas en première ligne ; il n'attire pas l'attention sur sa personne par son esprit sardonique et ses maximes à effets. Il charge un prince de faire campagne en son nom, un capitaine de la Renaissance, qui n'est pas le Cesare Borgia auteur des cruelles leçons du *Prince* – plutôt un condottiere gentilhomme qui doit faire appel à des gens de lettres moraux et les corriger. Cet ouvrage est trop ironique pour constituer une étude sérieuse au sens où l'on entend couramment ce dernier terme. Mais il fonde et promeut l'étude sérieuse de la guerre à l'époque moderne.

Harvey C. MANSFIELD, Jr.
(traduit de l'américain par Monique Labrune)

L'art de la guerre

PRÉFACE DE NICOLAS MACHIAVEL,
citoyen et secrétaire de Florence,
à *L'Art de la guerre*

*A Lorenzo Strozzi*⁵¹, gentilhomme florentin.

On a soutenu, Lorenzo, et l'on soutient encore tous les jours qu'il n'y a rien qui ait moins de rapport, rien qui diffère autant l'un de l'autre que la vie civile de la vie militaire. Aussi, quelqu'un embrasse-t-il le parti des armes, il quitte aussitôt avec l'habit, les mœurs, les habitudes, la voix même et le maintien de la ville. Cet extérieur, en effet, ne peut convenir à quiconque veut être rapide et prêt à commettre toute espèce de violence ; on ne saurait garder des usages, des formes que l'on juge être efféminées, peu favorables à ses nouvelles occupations ; et peut-il être convenable de conserver l'extérieur et le langage ordinaire à celui qui, avec des blasphèmes et de la barbe, veut faire peur aux autres hommes ! Ce qui a lieu de nos jours rend cette opinion très vraie et cette conduite très conséquente.

Mais si l'on considère le système politique des Anciens, l'on verra qu'il n'y avait point de conditions plus unies que ces deux-là, plus conformes et plus rapprochées par un mutuel sentiment de bienveillance. Et, en effet, tous les établissements créés pour l'avantage commun de la société, toutes les institutions

formées pour inspirer la crainte de Dieu et des lois seraient vaines si une force publique n'était destinée à les faire respecter ; et lorsque celle-ci est bien organisée, elle supplée aux vices mêmes de la constitution. Sans ce secours, l'État le mieux constitué finit par se dissoudre : semblable à ces palais magnifiques qui, brillants dans l'intérieur d'or et de pierreries, manquent d'un toit qui les défende des injures du temps.

Chez les Anciens, dans les républiques comme dans les monarchies, s'il y avait quelque classe de citoyens à qui on cherchât à inspirer de préférence la fidélité aux lois, l'amour de la paix et le respect des dieux, c'était surtout aux citoyens soldats. De qui, en effet, la patrie doit-elle attendre plus de fidélité que de celui qui a promis de mourir pour elle ? Qui doit plus chérir la paix que celui qui peut le plus souffrir de la guerre ? Qui doit enfin plus respecter Dieu que celui qui, en s'exposant chaque jour à une foule de dangers, a le plus besoin des secours du ciel ? Ces vérités avaient été bien senties de leurs législateurs et de leurs généraux ; aussi, chacun se plaisait à célébrer et s'efforçait de suivre les mœurs austères et pures des camps. Mais la discipline militaire s'étant tout à fait corrompue et entièrement écartée des règles anciennes, il en est résulté ces funestes opinions qui répandent partout la haine pour les militaires et l'aversion pour leur commerce.

Quant à moi, après avoir réfléchi sur ce que j'ai vu et lu, il me semble qu'il ne serait pas impossible de rappeler l'état militaire à sa première institution, et de lui rendre quelque chose de son ancienne vertu. J'ai donc résolu, afin de ne pas passer dans l'inaction ce temps de mon loisir, d'écrire pour les partisans de l'Antiquité, ce que je puis savoir de *L'Art de la guerre*. Je n'ignore pas qu'il est téméraire d'écrire sur un métier que l'on n'a jamais exercé ; je ne crois pas cependant que l'on puisse me faire de grands reproches d'oser occuper, sur le papier seulement, un poste de général, dont beaucoup d'autres se sont chargés en réalité avec une bien plus forte présomption encore. Les erreurs où je puis tomber en écrivant peuvent être rectifiées, et n'auront nui à personne ; mais les fautes de ceux-là ne sont aperçues que par la ruine des empires.

C'est à vous, Lorenzo, à apprécier mon travail ; vous jugerez s'il mérite la louange ou le blâme. Je vous l'offre comme un trop faible gage de la reconnaissance que je vous dois pour tous vos bienfaits. Il est d'usage de dédier ces sortes d'ouvrages aux hommes distingués par leur naissance, leurs richesses, leurs talents et leur générosité. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qui puissent vous être comparés pour la naissance ou la fortune, bien peu pour les talents et aucun pour les qualités libérales.

Livre premier

Persuadé qu'il est permis de louer un homme qui n'est plus, puisque la mort écarte de nous tout motif, tout soupçon même de flatterie, je ne craindrai pas de payer ici un juste tribut d'éloges à mon ami *Cosimo Rucellai*¹, dont je ne puis me rappeler le nom sans verser des larmes. Il possédait toutes les qualités qu'un ami désire dans son ami et que la patrie réclame dans ses enfants. Il n'est aucun bien, je crois, si précieux qu'il fût, sans en excepter la vie même, qu'il n'eût volontiers sacrifié pour ses amis ; et il n'est point d'entreprise si hardie dont il eût pu s'effrayer s'il y eût vu attaché quelque avantage pour sa patrie. Je déclare que, parmi tous les hommes que j'ai connus et fréquentés, je n'en ai pas rencontré de plus susceptible de s'enflammer au récit des grandes et belles actions. Le seul regret qu'au lit de mort il exprimait à ses amis, c'était de mourir au milieu de ses foyers, jeune et dépourvu de gloire, sans qu'aucun important service eût pu signaler sa carrière. Il sentait qu'il n'y avait rien à dire de lui, sinon qu'il avait été fidèle à l'amitié. Mais à défaut de ses actions, je puis, avec quelques-uns de ceux qui l'ont également connu, rendre un juste témoignage à ses brillantes qualités. Ce n'est pas que la fortune lui ait été tellement contraire, qu'il n'ait pu nous transmettre quelques souvenirs de la délicatesse de son esprit : il a laissé plusieurs écrits et, entre autres, un recueil de vers érotiques, auxquels il s'exerça dans sa jeunesse, sans avoir aucun objet réel d'amour, mais seulement pour occuper son temps jusqu'à ce que la fortune eût pu tourner son esprit vers de plus hautes pensées. On peut voir par ces écrits avec quel succès il savait exprimer ses pensées et quel nom illustre il se serait acquis dans la poésie s'il en eût fait l'unique objet de ses études.

La mort m'ayant donc enlevé cet ami si cher, je ne puis autant qu'il est en moi, remédier à sa perte qu'en m'occupant de sa mémoire, et en me rappelant ces différents traits qui marquent ou la pénétration de son esprit ou la sagesse de sa raison ; et, à cet égard, je ne puis citer rien de plus récent que l'entretien qu'il eut

dans ses jardins avec *Fabrizio Colonna*² où celui-ci parla avec tant d'étendue sur l'art de la guerre, et où *Cosimo* se fit remarquer par des questions si heureuses et si sensées. J'étais présent à cette conversation, ainsi que quelques-uns de nos amis ; et je me suis déterminé à l'écrire pour que ceux des amis de *Cosimo*, qui en ont été comme moi les témoins, se rappellent de nouveau et son talent et ses vertus. Ses autres amis regretteront de n'avoir pu s'y trouver, et pourront retirer quelque utilité des sages leçons qu'y donna non seulement sur l'art militaire, mais même sur la vie civile, un des hommes les plus éclairés de ce siècle.

Fabrizio Colonna, à son retour de la Lombardie, où il avait longtemps combattu avec gloire pour le roi d'Espagne, passa par Florence, s'y arrêta quelques jours pour visiter le grand-duc³, et revoir quelques gentilshommes avec lesquels il avait été lié autrefois. *Cosimo* résolut de l'inviter dans ses jardins, non pas tant pour faire éclater sa magnificence que pour être à portée de discourir longtemps avec lui. Il crut ne pas devoir laisser échapper l'occasion de recueillir, sur les importantes questions qui faisaient l'objet de ses pensées habituelles, les divers renseignements qu'il devait naturellement attendre d'un tel homme. *Fabrizio* accepta cette invitation. Plusieurs des amis de *Cosimo* s'y trouvaient également réunis, entre autres *Zanobi Buondelmonti*, *Battista Della Palla* et *Luigi Alamanni*, tous jeunes gens fort aimés de *Cosimo*, passionnés des mêmes objets d'études que lui. Je ne retracerai pas ici ni leur mérite ni leurs rares qualités ; ils nous en donnent tous les jours les preuves les plus brillantes. *Fabrizio* fut reçu avec toutes les distinctions convenables au lieu, aux personnes et aux circonstances.

Lorsque le repas fut achevé, qu'on eut levé les tables et que les convives eurent joui de tous les plaisirs de la fête, sorte de distraction à laquelle les grands hommes occupés de plus hautes pensées n'accordent d'ordinaire que peu de temps, *Cosimo*, toujours attentif au principal objet qu'il s'était proposé, prit occasion de l'excès de la chaleur (on était alors aux plus longs jours de l'été) pour conduire la compagnie dans la partie la plus retirée et sous les ombrages les plus épais de ses jardins. Arrivés là, les uns s'assirent sur l'herbe, les autres sur des sièges placés sous des arbres touffus. *Fabrizio* trouva cet endroit enchanté ; il considéra particulièrement quelques-uns de ces arbres qu'il avait peine à reconnaître ; *Cosimo* s'en aperçut : « Une partie de ces arbres vous est peut-être inconnue, lui dit-il ; il ne faut pas s'en étonner, car la plupart étaient plus recherchés des Anciens qu'ils ne le sont parmi nous. » Il lui en dit les noms, et lui raconta comme son grand-père *Bernardo*⁴ s'était singulièrement occupé de cette culture. « J'avais déjà pensé à ce que vous dites, répliqua *Fabrizio* ; ce goût de votre grand-père et ce lieu me rappellent quelques princes du royaume de

Naples qui ont les mêmes goûts et se plaisent à ce genre de culture. » Alors il s'arrêta quelques instants comme indécis s'il devait poursuivre : « Si je ne craignais de blesser, ajouta-t-il enfin, je vous dirais mon opinion à cet égard... que craindre après tout ; je parle à des amis ; et ce que je vais dire est uniquement par forme de conversation et non pour offenser qui que ce soit. Oh ! combien il vaudrait mieux, ce me semble, imiter les Anciens dans leur mâle vigueur et leur austérité que dans leur luxe et leur mollesse ; dans ce qu'ils pratiquaient aux ardeurs du soleil que dans ce qu'ils faisaient à l'ombre ! C'est à l'Antiquité, dans sa source pure et avant qu'elle fût corrompue, qu'il faut aller puiser pour en prendre les mœurs. Ce fut lorsque de semblables goûts s'emparèrent des Romains que ma patrie fut perdue. » *Cosimo* lui répondit. (Mais pour éviter l'ennui de répéter si souvent : celui-ci dit, celui-là répliqua, je dirai seulement, sans rien ajouter, les noms des interlocuteurs.)

COSIMO. Vous avez ouvert un entretien tel que je le désirais. Je vous conjure de me parler avec une entière liberté, car c'est ainsi que je me permettrai de vous interroger ; et si, dans mes questions ou mes réponses, j'excuse ou je condamne quelqu'un, ce sera sans aucune intention de ma part ou d'excuser ou d'accuser, mais seulement pour apprendre de vous la vérité.

FABRIZIO. Je serai charmé de vous dire tout ce que je saurai sur les diverses questions que vous pourrez me faire. Vous jugerez si je vous dis vrai ou non. Au reste, j'entendrai vos questions avec grand plaisir : elles me seront aussi utiles que pourront vous l'être mes réponses. L'homme qui sait interroger nous découvre des points de vue et nous offre une foule d'idées qui, sans cela, ne seraient jamais présentées à notre esprit.

COS. Je reviens à ce que vous me disiez d'abord, que mon grand-père et vos princes napolitains eussent mieux fait d'imiter les Anciens dans leur mâle vigueur que dans leur mollesse. Ici, je veux excuser mon grand-père ; quant aux autres, je vous en laisse le soin. Je ne crois pas qu'il y ait eu de son temps un homme qui détestait plus que lui la mollesse, et qui aimât davantage cette austérité dont vous venez de faire l'éloge ; mais il sentait qu'il ne pouvait exercer lui-même cette vertu, ni la faire pratiquer à ses enfants, dans un siècle tellement corrompu que celui qui s'aviserait de s'écarter des usages accoutumés serait ridiculisé de chacun. Qu'un homme, à l'exemple de Diogène⁵, au milieu de l'été, à la plus grande ardeur du soleil, se roule nu sur le sable, ou sur la neige pendant les glaces de l'hiver, il sera traité de fou : qu'un autre élève ses enfants à la campagne, comme des Spartiates, qu'il les fasse dormir en plein air, marcher la tête et les pieds nus, et baigner dans l'eau froide en hiver, pour les endurcir à la douleur, pour affaiblir en eux l'amour de la vie et leur inspirer le mépris de la mort, non seulement il sera ridiculisé, mais il sera regardé moins comme un

homme que comme une bête féroce. Si quelqu'un aujourd'hui ne vivait que de légumes, comme Fabricius⁶, et méprisait les richesses, il ne serait loué que du petit nombre, et imité de personne. Aussi mon grand-père, effrayé de l'ascendant des mœurs actuelles, n'osa pas embrasser les mœurs antiques et se contenta d'imiter les Anciens dans ce qui ne pouvait exciter un bien grand scandale.

FABR. Vous avez, à cet égard, parfaitement excusé votre grand-père, et vous avez raison sans doute ; mais ce que je proposais de rappeler parmi nous, c'était moins ces mœurs dures et austères que des usages plus faciles, plus conformes à notre manière d'être actuelle, et que chaque citoyen revêtu de quelque autorité pourrait sans peine introduire dans sa patrie. Je citerai encore les Romains ; il en faut toujours revenir à eux. Si l'on examine avec attention leurs institutions et leurs mœurs, on y remarquera beaucoup de choses qu'on pourrait faire revivre aisément dans une société qui ne serait pas tout à fait corrompue.

COS. Puis-je vous demander en quoi il serait bon de les imiter ?

FABR. Il faudrait, comme eux, honorer et récompenser la vertu ; ne point mépriser la pauvreté ; estimer les instructions et la discipline militaires ; engager les citoyens à se chérir mutuellement, à fuir les factions, à préférer l'avantage commun à leur bien particulier ; et pratiquer enfin d'autres vertus semblables, qui sont très compatibles avec ces temps-ci. Il ne serait pas difficile d'inspirer ces sentiments si, après y avoir fortement pensé, l'on s'attachait aux véritables moyens d'exécution. Ils sont si frappants de vérité qu'ils seraient à la portée des esprits les plus communs. Celui qui obtiendrait un pareil succès aurait planté des arbres à l'ombre desquels il passerait des plus heureux jours encore que sous ceux-ci.

COS. Je ne veux rien répliquer à ce que vous avez dit ; c'est à ceux qui sont en état d'avoir une opinion à cet égard à prononcer. Mais, pour mieux éclaircir mes doutes, je m'adresserai à vous-même qui accusez si vivement ceux de vos contemporains qui, dans les circonstances importantes de la vie, négligent d'imiter les Anciens, et je vous demanderai pourquoi, si vous croyez que cette négligence nous fasse dévier de la véritable route, vous n'avez point cherché à appliquer quelques usages de ces mêmes Anciens à l'art de la guerre qui est votre métier et qui vous a acquis une si grande réputation.

FABR. Nous voilà arrivés où je vous attendais. Ce que j'ai dit jusqu'ici n'était fait que pour m'attirer cette question ; c'est tout ce que je désirais. J'aurais une excuse pour vous échapper ; mais, puisque le temps le permet, je veux pour votre satisfaction et la mienne propre traiter plus à fond ce sujet. Les hommes qui méditent quelque entreprise doivent d'abord s'y disposer par tous leurs moyens pour être en état d'agir à la première occasion. Et comme ces dispositions faites avec prudence doivent être ignorées, ils ne peuvent être accusés de négligence si

l'occasion ne se présente pas à eux. Si elle arrive enfin, et qu'ils restent dans l'inaction, on juge, ou que leurs dispositions ne sont pas suffisantes, ou qu'ils n'en ont fait aucune ; et comme, à mon égard, l'occasion ne s'est jamais offerte de faire connaître les dispositions que j'ai préparées pour ramener les armées à leur antique institution, personne ne peut m'accuser de n'avoir rien fait. Il me semble que cette excuse suffirait pour répondre à votre reproche.

COS. Oui, si j'étais sûr que l'occasion ne s'est jamais présentée.

FABR. Comme, en effet, vous pouvez douter qu'elle se soit offerte à moi ou non, je veux vous entretenir au long, puisque vous avez la bonté de m'entendre, des dispositions préparatoires qu'il faut prendre ; de l'espèce d'occasion qui doit se présenter ; des obstacles qui s'opposent au succès de ces dispositions et qui empêchent l'occasion de naître. Je veux vous expliquer enfin, quoique cela paraisse contradictoire, comment cette entreprise est à la fois très difficile et très aisée.

COS. Vous ne pouvez rien faire de plus agréable à mes amis et à moi ; et si vous ne vous fatiguez pas à parler, nous ne nous lasserons assurément pas de vous entendre. Mais, comme j'espère que cet entretien sera long, je vous demande la permission de m'aider de leur secours ; nous vous supplions d'avance de permettre que nous vous importunions de nos questions ; et si quelquefois nous osons vous interrompre...

FABR. Je serai charmé, Cosimo, des questions que vous me ferez, vous et vos jeunes amis ; votre jeunesse doit vous donner le goût de l'art militaire et plus de condescendance pour mes opinions. Les vieillards à la tête blanchie et au sang glacé, ou n'aiment point à entendre parler guerre, ou sont incorrigibles dans leurs préjugés. Ils s'imaginent que c'est la corruption des temps, et non les mauvaises institutions, qui nous réduisent à l'état où nous sommes. Ainsi, interrogez-moi sans crainte ; je vous le demande, pour avoir d'abord le temps de respirer un peu, et parce que j'aimerais à ne laisser aucun doute dans votre esprit.

Je reviens à ce que vous disiez, qu'à la guerre, *qui est mon métier*, je n'avais adopté aucun usage des Anciens. A cela je réponds que la guerre faite comme métier ne peut être honnêtement exercée par les particuliers, dans aucun temps ; la guerre doit être seulement le métier des gouvernements, républiques ou royaumes. Jamais un État bien constitué ne permit à ses citoyens ou à ses sujets de l'exercer pour eux-mêmes, et jamais enfin un homme de bien ne l'embrassa comme sa profession particulière. Puis-je, en effet, regarder comme un homme de bien celui qui se destine à une profession qui l'entraîne, s'il veut qu'elle lui soit constamment utile, à la violence, à la rapine, à la perfidie et à la foule d'autres vices qui en font nécessairement un malhonnête homme ! Or, dans ce métier, personne, grand ou petit, ne peut s'échapper à ce danger, puisqu'il ne les

nourrit dans la paix, ni les uns ni les autres. Pour vivre, ils sont alors forcés d'agir comme s'il n'y avait point de paix, à moins qu'ils ne se soient engraisés pendant la guerre de manière à ne pas redouter la paix. Certes, ces deux moyens d'exister ne conviennent guère à un homme de bien. De là naissent les vols, les assassinats, les violences de toute espèce, que de semblables soldats se permettent sur leurs amis comme sur leurs ennemis. Leurs chefs ayant besoin d'éloigner la paix imaginent mille ruses pour faire durer la guerre, et si la première arrive enfin, forcés de renoncer à leur solde et à la licence de leurs habitudes, ils lèvent une bande d'aventuriers et saccagent sans pitié des provinces entières.

Ne vous rappelez-vous pas cette terrible époque pour l'Italie où, la fin de la guerre ayant laissé une foule de soldats sans paie, ils se formèrent en compagnie et allaient, imposant les châteaux et ravageant le pays, sans que rien pût les arrêter ? Avez-vous oublié qu'après la première guerre punique, les soldats carthaginois s'étant réunis sous les ordres de Mathon et de Spendion, deux chefs créés tumultuairement par eux, ils firent à Carthage une guerre beaucoup plus dangereuse que celle qu'elle venait de soutenir contre les Romains⁷ ? Et du temps de nos pères, Francesco Sforza⁸, pour conserver pendant la paix une honorable existence, non seulement battit les Milanais qui le tenaient à leur solde, mais il leur enleva encore leur liberté et s'établit leur souverain.

Telle a été la conduite de tous les autres soldats d'Italie qui ont fait de la guerre leur unique métier ; et si tous ne sont pas devenus des ducs de Milan, ils n'en sont que plus repréhensibles, puisqu'ils ont commis les mêmes crimes, sans avoir en vue d'aussi grands avantages. Sforza⁹, le père de Francesco, força la reine Jeanne de se jeter dans les bras du roi d'Aragon, en l'abandonnant tout à coup et la laissant sans défense au milieu de ses ennemis. Il n'avait d'autre motif que d'assouvir son ambition, de lever chez elle de fortes contributions, ou même de lui enlever ses États. Braccio¹⁰ chercha par les mêmes moyens à s'emparer du royaume de Naples ; il eût réussi s'il n'eût été vaincu et tué à Aquila. Tous ces désordres sont venus seulement de ce que tous ces hommes avaient fait de la guerre leur unique métier. N'avez-vous pas chez vous un proverbe qui vient à l'appui de mon opinion ? *La guerre fait les voleurs, et la paix les fait pendre.* Lorsqu'en effet un individu qui vivait uniquement de la guerre a perdu ce moyen de subsister, s'il n'a pas assez de vertu pour savoir se courber, en homme d'honneur, sous le joug de la nécessité, il est forcé par le besoin à courir les grands chemins, et la justice à le faire pendre.

Cos. Vous me faites presque mépriser ce métier des armes que je regardais comme le plus beau et le plus honorable qu'on peut exercer. Aussi je serai

mécontent de vous si vous ne le relevez un peu dans mon esprit ; sans cela, je ne saurais plus comment justifier la gloire de César, de Pompée, de Scipion, de Marcellus, et de tant d'autres généraux romains que la renommée a placés, pour ainsi dire, au rang des dieux.

FABR. Permettez-moi d'achever le développement de mes deux propositions : l'une, qu'un honnête homme ne peut embrasser, pour sa profession, le métier des armes ; l'autre, qu'une république ou des royaumes sagement constitués ne l'ont jamais permis à leurs citoyens ou à leurs sujets. Je n'ai plus rien à dire sur la première de ces propositions ; il me reste à vous entretenir de la seconde.

Mais avant, je vais répondre à votre observation. Certes, ce n'est pas comme hommes de bien, mais comme des guerriers habiles et intrépides que Pompée, César, et presque tous les généraux qui sont apparus après la dernière guerre punique, ont acquis une si grande renommée ; mais ceux qui les ont précédés ont mérité la gloire par leur vertu, comme par leur habileté. D'où vient cette différence ? C'est que ceux-ci ne faisaient pas de la guerre leur unique métier ; et que ceux-là, au contraire, s'y étaient exclusivement livrés. Tant que la république se maintint pure, jamais un citoyen puissant n'entreprit de se servir de la profession des armes pour maintenir pendant la paix son autorité, renverser toutes les lois, dépouiller les provinces, tyranniser sa patrie et tout soumettre à sa volonté. Jamais un citoyen des dernières classes du peuple n'osa violer son serment militaire, attacher sa fortune à celle des particuliers, braver l'autorité du Sénat, et concourir à des attentats contre la liberté, afin de pouvoir vivre en tout temps de son métier des armes. Les généraux, dans ces premiers temps, satisfaits des honneurs du triomphe, retournaient avec plaisir à la vie privée. Les simples soldats déposaient leurs armes avec plus de plaisir encore qu'ils ne les avaient prises et reprenaient leurs occupations accoutumées, sans avoir jamais conçu le projet de vivre du produit des armes et des dépouilles de la guerre.

On peut en citer un grand et mémorable exemple dans Atilius Regulus, qui, général des armées romaines en Afrique, ayant presque entièrement vaincu les Carthaginois, demanda au Sénat la permission de revenir cultiver ses terres que ses fermiers avaient ruinées. Il est bien évident par là que, s'il eût fait de la guerre son métier, s'il eût pensé à se la rendre utile à lui-même, il n'eût jamais demandé, ayant sous sa main tant de riches provinces, à revenir cultiver son champ ; car il aurait pu gagner chaque jour beaucoup plus que ne valait le fonds même de tout son héritage.

Mais ces hommes vertueux, qui ne faisaient pas de la guerre leur unique profession, n'en voulaient retirer que des fatigues, des périls et de la gloire ; et, une fois chargés de ce précieux butin, ils ne voulaient que retourner dans leurs foyers pour y vivre de leur profession accoutumée. La conduite des simples

soldats paraît avoir été la même. Ils quittaient, reprenaient cet exercice sans peine. N'étaient-ils point sous les armes ? ils s'enrôlaient volontiers. Étaient-ils engagés ? ils ne demandaient pas mieux que d'avoir leur congé.

Je pourrais appuyer cette vérité de mille exemples ; mais je ne citerai qu'un fait : c'est qu'un des plus grands privilèges que le peuple romain accordait à un citoyen était de n'être pas forcé de servir contre sa volonté. Aussi, pendant les beaux jours de Rome, qui durèrent jusqu'aux Gracques, jamais il n'y eut un soldat qui fit de la guerre son métier ; et cependant on ne compta dans leurs armées qu'un très petit nombre de mauvais sujets, qui tous étaient sévèrement punis. Un État bien constitué doit donc ordonner aux citoyens l'art de la guerre comme un exercice, un objet d'étude pendant la paix ; et, pendant la guerre, comme un objet de nécessité et une occasion d'acquérir de la gloire, mais c'est au gouvernement seul, ainsi que le pratiqua celui de Rome, à l'exercer comme métier. Tout particulier qui a un autre but dans l'exercice de la guerre est un mauvais citoyen ; tout État qui se gouverne par d'autres principes est un État mal constitué.

COS. Je suis pleinement satisfait de tout ce que vous venez de dire, et j'aime fort votre conclusion ; mais je crois qu'elle n'est vraie que pour les républiques. Il me semble qu'il serait difficile de l'appliquer aux monarchies. Je suis porté à croire qu'un roi doit aimer à s'entourer d'hommes uniquement occupés de la guerre.

FABR. Non, sans doute. Une monarchie bien constituée doit au contraire éviter de toutes ses forces un pareil ordre de choses qui ne sert qu'à corrompre son roi et à ne créer que des agents de la tyrannie. Et ne me parlez pas des monarchies actuelles, car je vous répondrai qu'il n'y en a pas une de bien constituée. Une monarchie bien constituée ne donne pas à son roi une autorité sans bornes, sinon dans les armées. Là seulement, on a besoin de prendre son parti sur-le-champ, et il ne faut pour cela qu'une seule volonté. Mais, dans tout le reste, un roi ne doit rien faire sans un conseil ; et ce conseil doit craindre qu'il n'y ait auprès du monarque une classe d'hommes qui, pendant la paix, désire constamment la guerre parce que sans la guerre elle ne peut vivre.

Mais je veux un peu m'étendre à cet égard et raisonner, non pas d'après une monarchie parfaite, mais seulement d'après une de celles qui existent aujourd'hui ; et je soutiens que dans ce cas-là même, un roi doit redouter ceux qui n'ont d'autre métier que celui des armes. Il est hors de doute que la force d'une armée est dans l'infanterie ; et si un roi n'ordonne pas son armée de manière qu'en temps de paix l'infanterie ne désire pas de retourner dans ses foyers pour exercer ses professions respectives, ce roi est perdu. L'infanterie la plus dangereuse est celle qui n'a d'autre métier que la guerre ; car un roi qui s'en

est une fois servi est forcé ou de faire toujours la guerre, ou de la payer toujours, ou de courir le risque de se voir dépouillé de ses États. Faire toujours la guerre est impossible ; la payer toujours ne l'est pas moins ; il ne reste que le danger de perdre ses États. Aussi mes Romains, tant qu'ils conservèrent leur sagesse et leur vertu, ne permirent jamais, comme je l'ai déjà dit, que les citoyens fissent de la guerre leur unique métier. Ce n'est pas qu'ils ne pussent les payer en tout temps, car ils firent toujours la guerre ; c'est qu'ils redoutaient les dangers qui naissent de la continuelle profession des armes.

Quoique les circonstances ne changeassent pas, les hommes changeaient sans cesse ; ils avaient tellement réglé le temps du service militaire qu'en quinze ans leurs légions étaient tout à fait renouvelées. Ils ne voulaient que des hommes à la fleur de l'âge, depuis dix-huit jusqu'à trente-cinq ; à cette époque de la vie où les jambes, les bras et les yeux jouissent d'une égale vigueur ; et ils n'attendaient pas que le soldat perdît de ses forces et accrût d'insubordination, comme cela se pratiqua dans les temps corrompus de la république.

Auguste, et ensuite Tibère, plus jaloux de leur propre autorité que de ce qui pouvait être utile à la république, commencèrent les premiers à désarmer le peuple romain pour pouvoir plus aisément l'asservir, et à maintenir constamment les mêmes armées sur les frontières de l'Empire. Ne jugeant pas que ce moyen fût suffisant pour subjuguier le peuple et le Sénat, ils créèrent une armée prétorienne toujours campée sous les murs de Rome, et qui la dominait comme une forte citadelle. La facilité qu'ils accordèrent aux citoyens envoyés aux armées de faire du métier des armes leur unique profession produisit l'insolence de la soldatesque, qui devint la terreur du Sénat, et qui fit tant de mal aux empereurs mêmes. Les légions en égorgèrent plusieurs, donnèrent l'Empire au gré de leurs caprices ; et l'on vit souvent à la fois plusieurs empereurs créés par les différentes armées. Et quel fut le résultat de tous ces désordres ? D'abord, le déchirement de l'Empire, et enfin sa ruine.

Les rois, jaloux de leur sécurité, doivent donc composer leur infanterie d'hommes qui, au moment de la guerre, se consacrent volontiers, par amour pour eux, au service des armées, mais qui à la paix s'en retournent plus volontiers encore dans leurs foyers. Il faut, pour cet effet, qu'ils emploient des hommes qui puissent vivre d'un autre métier que de celui des armes. Un roi doit vouloir qu'à la fin de la guerre ses grands vassaux retournent gouverner leurs sujets, ses gentilshommes cultiver leurs terres, son infanterie exercer ses diverses professions, et que chacun d'eux enfin laisse volontiers la guerre pour avoir la paix et ne cherche pas à troubler la paix pour avoir la guerre.

Cos. Votre raisonnement me paraît fort bien établi ; cependant, comme il tend à renverser à cet égard toutes mes opinions passées, je vous avoue qu'il me reste

encore quelques doutes. Je vois en effet un grand nombre de seigneurs, de gentilshommes et autres gens de votre qualité vivre, dans la paix, de leurs talents militaires et recevoir un traitement des princes et des républiques. Je vois aussi une très grande partie des soldats rester employés à la défense des villes et des forteresses ; il me semble donc que chacun trouve pendant la paix quelques moyens de subsister.

FABR. J'ai peine à croire que vous puissiez avoir une telle opinion ; car, en supposant qu'il n'y ait aucune observation à faire sur cet usage, le petit nombre de soldats employés dans les lieux dont vous venez de parler suffirait pour vous réfuter. Quelle proportion y a-t-il en effet entre l'infanterie que demande l'état de guerre, et celle nécessaire pendant la paix ? D'abord, les garnisons ordinaires des villes et des forteresses sont doublées pendant la guerre ; et il faut y joindre les soldats que l'on tient en campagne ; toutes ces troupes forment un nombre très considérable, dont on est obligé de se débarrasser pendant la paix. Quant au petit nombre de troupes qui restent chargées de garder les États, votre république et le pape Jules¹¹ ont assez fait connaître ce qu'il y a à craindre d'hommes qui n'ont d'autre métier que la guerre. Leur insolence vous a forcé de les éloigner et de leur préférer les Suisses qui, nés sous le régime des lois, et choisis selon les vrais principes, par l'État lui-même, doivent inspirer plus de confiance. Ne dites donc plus que, dans la paix, tout militaire trouve les moyens de subsister.

Quant à la question de maintenir les gens d'armes pendant la paix avec leur solde, elle est plus difficile à résoudre. Mais, après y avoir bien réfléchi, on verra que cette habitude est funeste et contraire aux principes. Ce sont en effet des hommes qui font métier de la guerre, et qui produiraient dans un État les plus grands désordres, s'ils étaient en nombre suffisant ; mais trop peu nombreux pour former une armée, ils ne commettent pas tout le mal qu'on en devrait attendre. Ce n'est pas qu'ils ne soient quelquefois d'un très grand danger, comme le prouve ce que j'ai raconté de Francesco et de Sforza, son père, et de Braccio de Pérouse. Je soutiens donc que cet usage de solder des gens d'armes est répréhensible, funeste et sujet aux plus grands abus.

COS. Voudriez-vous vous en passer ? Ou, si vous les employiez de quelle manière croiriez-vous devoir les tenir ?

FABR. Comme des troupes d'ordonnance ; non pas à la manière du roi de France¹², qui est aussi dangereuse que la nôtre, et qui sert autant à nourrir leur insolence, mais à la manière des Anciens, qui composaient leur cavalerie de leurs propres sujets qu'ils renvoyaient en temps de paix pour exercer leurs professions accoutumées. Mais, avant la fin de cet entretien, je m'expliquerai plus au long à cet égard. Je répète donc que si aujourd'hui cette partie des troupes

vit du métier des armes, ce n'est que par la corruption de nos institutions militaires. Quant aux traitements que l'on nous conserve à nous autres généraux, je soutiens encore que c'est une mesure très pernicieuse. Une sage république n'en doit accorder à qui que ce soit, et n'avoir dans la guerre d'autres généraux que ses propres citoyens ; et elle doit, à la paix, les forcer de reprendre leur profession ordinaire.

Un roi prudent ne doit également accorder aucun traitement à ses généraux, à moins qu'il ne soit la récompense d'une grande action, ou le prix des services que ceux-ci lui rendent pendant la paix. Et, puisque vous m'avez cité en exemple, je me permettrai de parler de moi. Jamais la guerre n'a été mon métier ; mon métier à moi est de gouverner mes sujets et de les défendre ; pour cela, je dois aimer la paix et savoir faire la guerre ; les récompenses et l'estime de mon roi ne sont pas tant le prix de mes talents militaires que des conseils qu'il veut bien recevoir de moi pendant la paix. Tout roi sage et qui veut gouverner avec prudence ne doit vouloir auprès de lui que des hommes de cette espèce. Il est aussi dangereux pour lui que ceux qui l'entourent soient trop amis de la paix que trop amis de la guerre.

Je n'ai plus rien à ajouter à mes premières propositions ; si ce que j'ai dit ne vous suffit pas, ce n'est pas moi qui pourrai vous convaincre. Mais vous voyez déjà quelles difficultés se présentent pour ramener la discipline des Anciens dans nos armées ; combien de précautions à cet effet doit prendre un homme sage, et la nature des circonstances dont il peut espérer son succès. Vous saisirez plus aisément toutes ces vérités si vous pouvez entendre sans ennui la comparaison que je vais faire des institutions anciennes avec celles de nos jours.

COS. Vos sages entretiens n'ont fait qu'accroître le désir que nous avons d'abord de vous entendre. Nous vous prions vivement, après vous avoir remercié de tout ce que nous venons d'apprendre, d'achever ce qu'il vous reste à dire.

FABR. Puisque cela vous est agréable, je commencerai par traiter cette question en la prenant jusque dans son principe ; ces longs développements ne serviront qu'à l'éclairer davantage. Le but de tout gouvernement qui veut faire la guerre est de pouvoir tenir la campagne contre toute espèce d'ennemis et de vaincre le jour du combat. Il faut donc mettre sur pied une armée. Pour cela, il faut trouver des hommes, les distribuer, les exercer par petites ou fortes divisions, les camper et leur apprendre à résister à l'ennemi, ou en route, ou sur le champ de bataille. C'est dans ces diverses parties que consiste tout le talent de la guerre de campagne, la plus nécessaire et la plus honorable. Qui sait livrer une bataille se fait pardonner toutes les fautes qu'il peut avoir déjà commises dans sa conduite militaire ; mais celui à qui ce don a été refusé, quelque recommandable qu'il puisse être dans les autres parties, ne terminera jamais une guerre avec honneur.

Une victoire détruit l'effet des plus mauvaises opérations, et une défaite fait avorter les plans les plus sagement concertés.

La première chose nécessaire à la guerre étant de trouver des hommes, il faut d'abord s'occuper de ce que nous appelons le *recrutement*, et que j'appellerai *élite*, pour me servir d'un terme plus honorable, et consacré par les Anciens¹³. Ceux qui ont écrit sur la guerre veulent qu'on choisisse les soldats dans les pays tempérés, seul moyen, disent-ils, d'avoir des hommes sages et intrépides, parce que, dans les pays chauds, les hommes ont de la prudence sans courage et, dans les pays froids, du courage sans prudence. Ce conseil serait bon pour un prince qui serait maître du monde entier, et pourrait ainsi tirer ses soldats d'où il voudrait ; mais comme je veux établir ici des règles qui soient utiles à tous les gouvernements, je me borne à dire que tout État doit tirer ses troupes de son propre pays ; qu'il soit froid, chaud ou tempéré, peu importe. Les Anciens nous fournissent une foule d'exemples qui attestent qu'avec une bonne discipline on fait de bons soldats dans tout pays ; elle supplée les défauts de la nature et elle est plus forte que ses lois. Prendre ses soldats hors de son pays ne peut pas s'appeler *élite* ; ce mot suppose que l'on peut choisir dans une province les hommes les plus propres au service, ceux qui veulent marcher, comme ceux qui ne le veulent pas. Vous ne pouvez donc faire cette *élite* que dans les lieux qui vous sont soumis ; dans les pays qui ne sont point à vous, vous ne pouvez forcer personne ; il faut vous contenter des volontaires.

COS. Mais, parmi ces hommes de bonne volonté, vous pouvez prendre les uns et laisser les autres. Ce mode de recrutement pourrait encore s'appeler *élite*.

FABR. Vous avez raison dans un sens ; mais si vous faites attention à tous les vices d'un pareil mode, vous verrez que réellement il n'y a point d'*élite*. D'abord, les étrangers qui s'enrôlent volontairement sous vos drapeaux, loin d'être les meilleurs, sont, au contraire, les plus mauvais sujets du pays. S'il y a quelque part des hommes déshonorés, fainéants, sans religion et sans frein, rebelles à l'autorité paternelle, perdus de débauche, livrés à la fureur du jeu et à tous les vices, ce sont ceux-là qui veulent prendre le métier des armes ; et rien de plus contraire à de véritables et sages institutions militaires que de pareilles mœurs. Quand de tels hommes se présentent à vous en plus grand nombre que vous n'en avez besoin, vous pouvez choisir, en effet ; mais le fond étant mauvais, votre *élite* ne peut être bonne. Et si, au contraire, comme il arrive souvent, ils ne remplissent pas le nombre dont vous avez besoin, vous êtes obligé de les prendre tous ; et alors ce n'est plus faire une *élite*, mais recruter des soldats. C'est de pareils hommes que se composent aujourd'hui les armées en Italie et partout ailleurs, excepté en Allemagne ; parce que dans les autres pays ce n'est pas l'autorité du souverain, mais la seule volonté de l'individu qui détermine les

enrôlements. Or je vous demande si c'est dans une armée formée par de tels moyens qu'on peut introduire la discipline des Anciens ?

COS. Quel parti faudrait-il donc prendre ?

FABR. Je vous l'ai dit ; les choisir, par l'autorité du souverain, parmi les sujets de l'État.

COS. Et vous croyez qu'il serait facile d'introduire parmi ces hommes l'ancienne discipline ?

FABR. Sans doute si, dans une monarchie, ils étaient commandés par leur souverain ou même par un simple seigneur ; ou dans une république, par un citoyen revêtu du titre de général ; autrement il est difficile de faire quelque chose de bien.

COS. Pourquoi ?

FABR.. Je vous le dirai à l'occasion : maintenant que cela vous suffise.

COS. Puisqu'il ne faut faire cette *élite* que dans son propre pays, croyez-vous qu'il soit préférable de tirer ses soldats de la ville ou de la campagne ?

FABR. Tous ceux qui ont écrit sur l'art militaire s'accordent à préférer les hommes des campagnes comme plus robustes, plus endurcis aux fatigues, plus habitués à vivre en plein air, à braver l'ardeur du soleil, à travailler le fer, à creuser un fossé et à porter des fardeaux ; plus éloignés enfin de toute espèce de vice. Voici quelle serait mon opinion à cet égard. Comme il y a des soldats à pied et à cheval, je voudrais qu'on choisît les premiers dans les campagnes et les autres dans les villes.

COS. A quel âge les prendriez-vous ?

FABR. Si j'avais à lever une armée entière, je les prendrais depuis dix-sept jusqu'à quarante ans ; et à dix-sept seulement, lorsqu'une fois formée, je n'aurais plus qu'à les renouveler.

COS. Je n'entends pas bien cette distinction ?

FABR. Je vais vous l'expliquer. Ayant à former une armée dans un pays où il n'en existerait pas, je serais obligé de prendre tous les hommes d'un âge militaire, c'est-à-dire en état de recevoir les instructions dont je parlerai bientôt. Mais, dans un pays où cette armée serait déjà formée, je pourrais ne prendre pour la renouveler que des hommes de dix-sept ans, puisque les autres seraient déjà choisis et enrôlés.

COS. Je vois que vous feriez une milice comme celle qui est établie dans notre pays ¹⁴ ?

FABR. Il est vrai. Mais je l'armerais, je l'exercerais, je lui donnerais des chefs ; enfin, je l'organiserais d'une manière qui n'existe peut-être pas chez vous.

COS. Vous approuvez donc notre milice ?

FABR. Pourquoi voulez-vous que je la blâme ?

COS. C'est que beaucoup d'hommes éclairés l'ont blâmée.

FABR. Dire qu'un homme qui est éclairé blâme votre milice, c'est dire une chose contradictoire. Un tel homme peut être réputé éclairé, mais c'est une injustice qu'on lui fait.

COS. Le peu de succès qu'elle a toujours eu nous a donné d'elle cette mauvaise opinion.

FABR. Prenez garde ; ce n'est peut-être pas sa faute, mais la vôtre ; et j'espère vous le prouver avant la fin de cet entretien.

COS. Vous me ferez grand plaisir ; mais, avant, je veux vous dire de quoi on l'accuse, afin que vous puissiez plus complètement la justifier. Ou elle ne peut rendre aucun service, dit-on, et alors se confier en elle c'est causer la ruine de l'État ; si au contraire elle est en état de bien servir, elle peut être, entre les mains d'un chef accrédité, un moyen de tyrannie. On cite les Romains qui ont perdu leur liberté par leurs propres armées. On cite Venise et le roi de France. La première, pour ne point obéir à un de ses citoyens, emploie des troupes étrangères ; et le roi de France a désarmé son peuple afin de commander sans résistance. Mais c'est son inutilité qu'on craint davantage ; et on en donne deux raisons : son inexpérience et la contrainte du service. Jamais, à un certain âge, on ne peut s'habituer aux exercices militaires, et la contrainte n'a jamais produit de bons soldats.

FABR. Tous ceux qui donnent de pareilles raisons n'ont, à mon avis, que des vues courtes ; il sera facile de le prouver. Votre milice sera, dit-on, inutile ; mais je soutiens qu'il n'y a pas d'armée sur laquelle on doive plus compter que sur celle du pays même, et qu'il n'y a d'autre moyen de l'organiser que celui que je propose. Comme ceci n'est pas disputé, il serait inutile de s'y arrêter plus longtemps ; tous les faits tirés de l'histoire des peuples anciens démontrent cette vérité. On parle d'inexpérience et de contrainte : sans doute l'inexpérience donne peu de courage, et la contrainte fait des mécontents. Mais je ferai voir que si vos soldats sont bien armés, bien exercés et bien distribués, ils acquerront peu à peu de l'expérience et du courage. Quant à la contrainte, il faut que ceux qui vont à l'armée par l'autorité du souverain ne marchent pas tout à fait par force ; ni par l'effet seul de leur propre volonté. L'entière liberté offrirait les inconvénients dont j'ai déjà parlé ; il n'y aurait plus d'*élite*, et il pourrait arriver que peu d'hommes se présentassent. Un excès de contrainte produirait d'aussi mauvais effets. Il faut donc prendre un moyen terme, également éloigné de l'excès de contrainte et de l'excès de liberté. Il faut que le respect que le souverain inspire détermine le soldat ; il faut qu'il redoute plus son ressentiment que les inconvénients de la vie militaire. Il y aura par là un tel mélange de contrainte et de volonté qu'on n'aura nullement à craindre les suites du mécontentement.

Je ne dis pas que cette armée ne puisse être vaincue ; les armées romaines, celle même d'Annibal, l'ont bien été ; et peut-on tellement organiser une armée qu'on puisse pour toujours la préserver d'une défaite ? Vos hommes éclairés ne doivent donc pas assurer que votre milice est inutile, parce qu'elle a été battue quelquefois ; mais pouvant vaincre, comme ils peuvent être vaincus, ils doivent chercher à remédier aux causes de leur défaite ; et ils verraient, après y avoir réfléchi, qu'il faut en accuser, non la milice par elle-même, mais l'imperfection de son organisation et, comme je l'ai dit, au lieu de blâmer la milice, ils devaient en corriger les défauts de la façon que je vous montrerai par la suite.

Quant à la crainte de voir une pareille institution fournir à un citoyen les moyens de renverser la liberté, je réponds que les armes fournies par les lois et la constitution aux citoyens ou aux sujets n'ont jamais causé de dangers, mais les ont prévenus souvent ; que les républiques se conservent plus longtemps armées que sans armes. Rome a vécu libre quatre cents ans, et elle était armée ; Sparte, huit cents ans. D'autres républiques, privées de ce secours, n'ont pu conserver leur liberté au-delà de quarante ans. Il faut des armes à une république ; quand elle n'en a point en propre, elle en loue d'étrangères, et ce sont celles-là qui sont les plus dangereuses pour le bien public, elles sont plus faciles à pervertir ; un citoyen puissant peut s'en emparer plus vite ; elles laissent à ses projets un champ plus libre, puisqu'il n'a à opprimer que des hommes désarmés. Deux ennemis d'ailleurs sont plus à craindre qu'un seul ; et toute république qui emploie des troupes du dehors craint à la fois et l'étranger qu'elle solde et ses propres citoyens. Si vous voulez juger de la réalité de ces craintes, rappelez-vous ce que je vous ai dit de Francesco Sforza. Celle, au contraire, qui n'emploie que ses propres armes n'a à craindre que ses citoyens. Sans alléguer d'autres raisons, il me suffira de dire que jamais personne n'a fondé de république ou de monarchie sans en confier la défense aux habitants du pays même.

Si les Vénitiens se fussent montrés sur ce point aussi sages que dans leurs autres institutions, ils auraient à leur tour conquis l'empire du monde ; ils sont d'autant plus répréhensibles que leurs premiers législateurs leur avaient mis les armes à la main. N'ayant d'abord aucune possession sur le continent, ils portèrent toutes leurs forces sur la mer où ils firent la guerre avec la plus grande vertu et accrurent avec leurs propres armes l'empire de leur patrie. Lorsque, obligés de défendre Vicence, ils furent dans le cas de combattre sur terre, au lieu de confier le commandement de leurs troupes à un de leurs concitoyens, ils prirent à leur solde le marquis de Mantoue¹⁵. Cette funeste résolution les arrêta au milieu de leur course et les empêcha de s'élever à ce haut degré de puissance auquel ils pouvaient aspirer. Peut-être qu'alors leur habileté sur mer leur parut un obstacle à leurs succès dans la guerre de terre : si tel fut le motif de leur conduite, il fut

l'effet d'une défiance peu sage. Un général de mer, habitué à combattre et les vents et les flots et les hommes, deviendra beaucoup plus aisément un bon général de terre, où les hommes seuls font résistance, qu'un général de terre ne deviendra un bon général de mer. Mes Romains apprirent à combattre et sur mer et sur terre, et, lorsque arriva la première guerre contre les Carthaginois dont la puissance maritime était si redoutable, ils ne soldèrent ni des Grecs, ni des Espagnols exercés à la mer, mais ils confièrent la défense de la république aux mêmes citoyens qu'ils envoyaient combattre sur terre, et ils vainquirent. Si le motif des Vénitiens fut d'empêcher un de leurs concitoyens d'attenter à leur liberté, cette crainte était tout aussi mal fondée. Car, sans répéter ce que j'ai déjà dit à cet égard, il est évident que puisque jamais un de leurs citoyens, placé à la tête de leurs forces maritimes, n'avait usurpé la tyrannie dans une ville placée au milieu de la mer, ce danger était bien moins à craindre de leurs généraux de terre. Ils auraient dû juger que ce ne sont pas les armes remises entre les mains des citoyens qui leur inspirent des projets de tyrannie, mais seulement les mauvaises institutions ; et, assez heureux pour jouir d'un bon gouvernement, ils ne devaient rien craindre de leurs armes. Ce fut donc une résolution funeste à leur gloire et à leur véritable bonheur. Quant à l'autre exemple que vous avez cité, il est certain que c'est une grande erreur du roi de France de ne pas former ses peuples à la guerre. Il n'est personne qui, tout préjugé mis à part, ne reconnaisse que c'est là un des vices de cette monarchie et l'une des principales causes de sa faiblesse.

Pour m'être livré à une trop longue discussion, je me suis peut-être écarté de mon sujet ; mais je voulais répondre à vos observations, et vous prouver qu'un État ne peut fonder sa sécurité que sur ses propres armées ; que ces armées ne peuvent être bien organisées que par le mode des milices ; qu'il n'y a enfin que ce moyen d'établir une armée dans un pays, et de la former à la discipline militaire. Si vous avez réfléchi avec attention sur les institutions des premiers rois de Rome, et surtout de Servius Tullius, vous verrez que l'institution des classes n'était qu'une milice qui offrait les moyens de mettre sur pied en un instant une armée pour la défense de l'État.

Mais pour revenir à notre *élite*, je répète qu'ayant à recruter une ancienne armée, je ne choiserais des soldats que de dix-sept ans ; mais qu'obligé d'en créer une nouvelle, je les prendrais à tout âge, depuis dix-sept ans jusqu'à quarante ans, afin de pouvoir m'en servir sur-le-champ.

COS. La différence de leurs anciens métiers influerait-elle sur le choix de vos recrues ?

FABR. Les auteurs dont je vous ai parlé admettent des distinctions. Ils ne veulent ni oiseleurs, ni pêcheurs, ni cuisiniers, ni ceux qui s'adonnent à des

métiers infâmes, ni en général aucun homme employé aux arts de luxe : ils demandent outre des laboureurs, des forgerons, des maréchaux, des charpentiers, des bouchers, des chasseurs et autres gens de professions semblables. Quant à moi, je ne serais guère porté à juger, d'après son métier, de l'utilité d'un homme ; je me bornerais à examiner les services qu'il peut rendre personnellement. C'est pour cette raison que les gens des campagnes, habitués à travailler la terre, sont les plus utiles de tous ; il n'y a pas un métier auquel on ait plus recours à l'armée. Il serait ensuite très utile d'avoir un grand nombre de forgerons, de charpentiers, de maréchaux et de tailleurs de pierre. On a besoin de leurs métiers dans une foule de circonstances, et il n'y a rien de plus avantageux que d'avoir des soldats dont on tire un double service.

COS. Comment distinguer les hommes qui sont propres ou non au service militaire ?

FABR. Je ne parle ici que de la manière de choisir une nouvelle milice pour en former ensuite une armée, mais je vous entretiendrai par la même occasion du mode d'*élite* pour le renouvellement d'une ancienne milice. On juge de la capacité d'un soldat, ou par expérience, s'il a déjà servi, ou par conjecture. On ne peut pas apprécier le mérite d'hommes nouveaux et qui n'ont jamais porté les armes ; et presque toutes les milices de nouvelle création sont dans ce cas. Au défaut de l'expérience, il faut recourir aux conjectures qui se forment d'après l'âge, la profession et le physique de l'individu. Nous avons parlé des deux premières qualités ; il nous reste à examiner la troisième. Certains militaires distingués, et entre autres Pyrrhus, veulent que le soldat soit d'une grande taille. L'agilité du corps suffit à d'autres : c'était l'opinion de César. On juge de cette agilité par la conformation et la bonne mine du soldat. Les yeux vifs et animés, le cou nerveux, la poitrine large, les muscles des bras bien marqués, les doigts longs, peu de ventre, les reins arrondis, les jambes et les pieds secs : telles sont les qualités que demandent encore ces auteurs. Elles sont propres à rendre le soldat agile et vigoureux, ce qui est le principal objet qu'on doit se proposer... Mais, par-dessus tout, on doit porter la plus grande attention aux mœurs du soldat. Il faut qu'il ait de l'honnêteté et de la vergogne ; sinon, il devient un instrument de désordres et un principe de corruption. Jamais, en effet, on ne peut attendre rien d'honnête, jamais il ne faut espérer de vertus d'un homme privé de toute éducation et abruti par le vice.

Pour mieux vous faire sentir l'importance de cette *élite*, je crois qu'il est nécessaire de vous expliquer d'abord de quelle manière les consuls romains, en entrant en charge, procédaient à la formation des légions romaines. Les guerres continuelles de Rome faisaient que ces légions étaient toujours composées d'anciens et de nouveaux soldats, ce qui laissait aux consuls les deux moyens

dont nous avons parlé : l'expérience dans le choix des anciens soldats, et les conjectures dans le choix des nouveaux. Et ici il faut remarquer que ces levées ont lieu, ou pour les employer à l'instant même, ou pour les exercer et les tenir prêtes à s'en servir dans l'occasion. Je n'ai parlé et je ne parlerai que de ces dernières ; tout mon but est de vous montrer comment on peut former une armée dans un lieu où il n'y a point de milice, et par conséquent point d'armée à mettre sur-le-champ en campagne. Car, dans les pays où l'on a coutume de former des armées sous l'autorité du souverain, les nouvelles levées peuvent être envoyées sur-le-champ à la guerre, comme on le pratiquait à Rome, comme on le pratique encore aujourd'hui dans la Suisse. S'il se trouve dans ces levées beaucoup de nouveaux soldats, il y en a également une foule d'autres, formés aux exercices militaires ; et, mêlés ensemble, ils forment une excellente troupe. Ce ne fut qu'au temps où les empereurs commencèrent à maintenir constamment les armées dans les camps qu'ils établirent, comme on le voit dans la vie de Maxime, des maîtres d'exercices, pour les jeunes soldats qu'on appelait *Tirones*. Tant que Rome fut libre, ce ne fut pas dans les camps, mais au sein de la ville que ces exercices avaient lieu. Les jeunes gens qui s'en étaient longtemps occupés, habitués déjà à toutes les démonstrations d'une guerre simulée, n'étaient point effrayés de la guerre véritable, quand il fallait abandonner leurs foyers. Ces exercices une fois abolis, les empereurs furent obligés de les remplacer par les moyens dont je vous ai déjà parlé. J'arrive enfin au mode des levées romaines.

Lorsque les consuls chargés de toutes les opérations militaires étaient entrés en fonctions, leur premier soin était de créer leurs armées. On leur donnait, à chacun, deux légions de citoyens romains qui en faisaient la véritable force. Pour former ces légions ils nommaient vingt-quatre tribuns militaires ; six pour chaque légion. Ceux-ci remplissaient à peu près les fonctions de nos chefs de bataillon. Ils faisaient rassembler ensuite tous les citoyens romains en état de porter les armes, et séparaient l'un de l'autre les tribuns de chaque légion. Ils tiraient ensuite au sort la tribu¹⁶ où ils devaient commencer l'*élite*. Dans cette tribu, ils choisissaient les quatre meilleurs soldats. De ces quatre soldats, un était choisi par les tribuns de la première légion ; des trois restants, un par les tribuns de la seconde ; des deux autres, un par les tribuns de la troisième ; et le dernier allait à la quatrième légion. Les consuls choisissaient ensuite quatre autres soldats. De ces quatre, un était choisi par les tribuns de la seconde légion ; des trois restants, un par les tribuns de la troisième ; des deux autres, un par les tribuns de la quatrième ; et le dernier allait à la première légion. Les consuls choisissaient encore quatre soldats. Le choix appartenait alors aux tribuns de la troisième légion, et cet ordre se suivait successivement jusqu'à ce que l'élection fût épuisée et les légions complètes. Ces levées, comme je l'ai déjà dit, pouvaient

être employées sur-le-champ, puisqu'elles étaient composées, en grande partie, d'hommes accoutumés à la guerre véritable, et que tous avaient été exercés à la guerre simulée. Cette *élite* pouvait donc se faire par expérience et par conjecture ; mais, lorsqu'on a à organiser une nouvelle milice pour l'employer seulement à l'avenir, on ne peut choisir que d'après des conjectures sur l'âge et le physique des individus.

COS. Je reconnais la vérité de toutes vos propositions ; mais, avant d'aller plus loin, je veux vous poser une question à laquelle vous m'avez fait penser lorsque vous avez dit que votre *élite*, ne pouvant tomber sur des hommes déjà exercés au service militaire, n'aurait lieu que par conjecture. Un des principaux reproches que j'aie entendu faire à notre milice, c'est son trop grand nombre. On prétend qu'il faudrait en former un corps moins nombreux, qui serait plus brave et mieux choisi. On fatiguerait moins les citoyens, et on pourrait leur donner une petite solde qui les satisferait et assurerait leur obéissance. Je voudrais connaître votre opinion à cet égard, et savoir si vous préférez le grand nombre au petit, et quel mode d'élection vous adopteriez dans l'un ou l'autre cas.

FABR. Le grand nombre est sans aucun doute plus sûr et plus utile que le petit ; et, pour mieux dire, il est impossible de former nulle part une bonne milice, si elle n'est pas très nombreuse. Il sera facile de détruire tout ce qu'on allègue contre cette opinion. Le petit nombre pris sur une grande multitude comme dans la Toscane, par exemple, ne fait pas du tout que vous ayez des soldats plus sûrs et mieux choisis. Si dans le choix vous voulez vous régler d'après l'expérience, il y en aura d'abord très peu qu'elle puisse vous faire juger. Très peu, en effet, auront été à la guerre, et, de ceux-là, très peu se seront comportés de manière à mériter d'être préférés à tous les autres. Il faut donc dans un tel pays abandonner l'expérience et se borner aux conjectures. Réduit à de semblables moyens, je voudrais bien savoir, lorsqu'il m'arrive vingt jeunes gens de bonne mine, sur quel fondement je puis prendre les uns, et laisser les autres. Puisque je ne puis savoir lequel vaut le mieux, on conviendra, j'espère, que je serai moins sujet à me tromper si je les garde tous pour les armer et les exercer, et me réserver ensuite à en faire un choix plus sûr, lorsque après les avoir longtemps pratiqués et exercés, je connaîtrai quels sont ceux qui ont le plus de vivacité et de courage. C'est donc une grande erreur d'en choisir d'abord un petit nombre pour en être plus sûr.

Quant au reproche de fatiguer le pays et les citoyens, je soutiens que la milice, quelque imparfaite que soit son organisation, ne fatigue en rien les citoyens, puisqu'elle ne les arrache pas à leurs travaux, ne les éloigne en rien de leurs affaires et ne les oblige qu'à se rassembler les jours de fête pour les exercices. Cette habitude ne peut être préjudiciable ni au pays ni aux habitants ; elle serait même utile aux jeunes gens. Au lieu de passer dans une oisiveté honteuse les

jours de fête au cabaret, ils se feraient un amusement de ces exercices militaires qui forment un beau spectacle toujours agréable à la jeunesse.

Il me reste à parler de la proposition de payer une milice peu nombreuse, et de s'assurer ainsi de sa bonne volonté et de sa prompte obéissance. Je prétends, à cet égard, que vous ne pouvez tellement réduire le nombre de votre milice que vous soyez en état de lui assurer constamment une solde qui la satisfasse. Si vous voulez former une milice de cinq mille hommes et lui accorder un traitement dont elle soit contente, vous ne pouvez lui accorder par mois moins de dix mille ducats. J'observe d'abord qu'un pareil nombre ne suffit pas pour former une armée, et qu'il n'y a pas d'État qui pût résister à une pareille dépense. D'un autre côté, cette solde ne pourrait satisfaire votre milice et l'obliger à se tenir prête en tout temps. Il n'en résulterait donc pour vous qu'un surcroît de dépenses, sans aucun surcroît de forces, et vous n'auriez acquis aucun moyen nouveau de vous défendre ou de former quelque entreprise considérable. Si vous augmentez la dépense ou la milice, vous augmentez la difficulté du paiement ; si vous diminuez l'une ou l'autre, vous ne faites qu'accroître les mécontents, ou votre impuissance. Vouloir donc établir une milice payée en tout temps, c'est faire une proposition inutile ou impossible. Sans doute, il faut payer votre milice, mais quand vous l'envoyez à la guerre. Enfin, en supposant qu'une pareille institution fût quelquefois gênante pendant la paix, pour les *conscrits*, ce que je ne prévois pas, l'État en serait amplement récompensé par tous les avantages qu'il en retirerait ; car sans cette milice il n'y a pour lui nulle sûreté.

Je conclus que vouloir cette troupe peu nombreuse pour pouvoir la payer, ou pour quelque autre des raisons dont vous m'avez déjà parlé, est une erreur très funeste ; et ce qui confirme encore mon opinion, c'est que chaque jour le nombre de votre milice diminuera par une foule d'empêchements qui surviendront à vos soldats : et vous la verrez se réduire presque à rien. Enfin, ayant une milice nombreuse, vous pouvez, au besoin, augmenter ou affaiblir votre armée active. Elle doit d'ailleurs vous servir et de ses forces réelles et de la réputation que lui donnent ses forces : or le nombre, assurément, contribue à cette réputation. J'ajoute, de plus, que l'objet de la milice étant de tenir les citoyens exercés, si vous n'en enrôlez qu'un petit nombre sur un pays étendu, ils seront si éloignés du lieu de l'exercice que vous ne pourrez les y réunir sans leur causer un véritable dommage ; si vous renoncez aux exercices, votre milice vous devient tout à fait inutile, comme je vous le prouverai.

Cos. Je suis très satisfait de la manière dont vous avez résolu ma question ; mais il me reste un autre doute que je vous prie d'éclaircir. Les détracteurs de la milice prétendent que cette foule d'hommes armés n'est pour un pays qu'une source de troubles et de désordres.

FABR. Je vous prouverai que cette opinion n'est encore qu'une erreur. Ces citoyens armés ne peuvent causer de désordres que de deux manières : ou en s'attaquant les uns les autres, ou en attaquant le reste des citoyens ; mais il est facile de parer à ce danger quand l'institution elle-même n'en serait pas le premier remède. Quant à la crainte de les voir s'attaquer les uns les autres, je soutiens que leur donner des armes et des chefs c'est éteindre les troubles, bien loin de les fomenter. En effet, si le pays où vous prétendez établir la milice est si peu aguerri que personne n'y porte des armes, et tellement uni qu'il n'y ait ni chef ni parti, cette institution l'aguerrira, le rendra plus redoutable à ses voisins sans y causer plus de désordres. Car de bonnes lois inspirent le respect de l'ordre aux hommes armés, comme à ceux qui ne le sont pas. Or, ce respect ne peut être altéré si vos chefs n'en sont la première cause ; et je dirai quels moyens il faut prendre pour éviter ce danger. Si le pays, au contraire, est aguerri et déchiré par les factions, cette institution seule peut y ramener la tranquillité. Les armes et les chefs n'y existaient que contre les citoyens ; celles-là étaient inutiles contre l'ennemi étranger ; ceux-ci ne servaient qu'à nourrir le désordre. Par notre institution, les armes deviennent utiles, et les chefs ramènent l'ordre. Si quelque citoyen recevait quelque offense, il avait recours à son chef de parti, qui, pour maintenir son crédit, l'exhortait, non à la paix, mais à la vengeance. Les chefs que nous créons suivent une conduite tout opposée. Nous étouffons toute semence de divisions et préparons des moyens de concorde. Ainsi les pays où les habitants étaient unis, mais sans vigueur, perdent leur mollesse et se maintiennent en paix. Les États, au contraire, où régnaient la confusion et le désordre voient leurs citoyens se réunir et faire tourner à l'avantage commun cette férocité de mœurs qui n'avait jusqu'alors enfanté que des troubles.

Vous avez parlé d'un autre danger : c'est que les citoyens armés ne cherchent à opprimer ceux qui ne le sont pas. Mais ce mal ne peut arriver que par la volonté des chefs qui les gouvernent. Pour le prévenir, il faut empêcher que ces chefs n'acquièrent sur leurs troupes une trop grande autorité. Cette autorité s'obtient ou naturellement, ou bien par accident. Quant au premier cas, il faut établir que jamais un citoyen ne commandera les *conscrits* de la province où il est né ; quant au second, il faut que votre institution soit tellement organisée, que tous les ans les chefs passent d'un commandement à l'autre. Une autorité prolongée sur les mêmes hommes fait naître entre eux et leurs chefs une union intime qui ne peut être que préjudiciable aux intérêts du souverain. Si l'on se rappelle l'histoire des Assyriens et des Romains, on verra combien ces mutations sont utiles aux États qui les ont adoptées et funestes à ceux qui les ont négligées. Le premier de ces empires subsista mille ans sans troubles et sans guerre civile, et ne dut ce bonheur qu'aux mutations constantes qui, chaque année, envoyaient d'une

province à l'autre les généraux des armées. D'un autre côté, la funeste habitude de tenir toujours dans les mêmes gouvernements les armées romaines et leurs chefs fut la seule cause, après l'extinction de la famille de César, de tant de guerres civiles entreprises, de tant de conspirations ourdies contre les empereurs par les généraux romains. Si quelques-uns de ces premiers empereurs, ou de ceux qui leur ont succédé avec tant de gloire, tels qu'Adrien, Marc Aurèle, Sévère et autres, eussent eu assez de prévoyance pour établir ces mutations dans l'Empire, ils l'auraient affermi, et ils en auraient prolongé la durée. Les généraux auraient eu moins d'occasions de révolte, et les empereurs moins de sujets de soupçons. A la mort de ceux-ci le Sénat aurait eu plus d'influence sur l'élection de leur successeur, et l'élection eût été meilleure. Mais ni les bons ni les mauvais exemples ne peuvent détruire les pernicieuses habitudes que l'ignorance ou le peu de soin ont introduites parmi les hommes.

COS. Il me semble qu'avec toutes mes questions je vous ai fait bien sortir de votre sujet. Nous avons quitté le mode d'*élite* pour examiner d'autres propositions : si déjà je ne vous avais fait mes excuses, je mériterais des reproches.

FABR. Point du tout. Toute cette discussion était nécessaire. Puisque mon projet était de traiter des avantages de la milice que beaucoup de gens contestent, je devais commencer par réfuter toutes leurs objections, car la milice doit être la base de notre recrutement, autrement dit de notre *élite*. Mais, avant de traiter d'autres parties, je veux parler de l'*élite* des hommes à cheval. Les Anciens les prenaient parmi les plus riches, ayant à la fois égard à l'âge et à la qualité. Chaque légion en comptait trois cents ; de sorte que, dans chaque armée consulaire, la cavalerie romaine ne passait pas six cents hommes.

COS. Feriez-vous une milice de cavalerie, exercée pendant la paix et destinée à servir pendant la guerre ?

FABR. Oui assurément, si l'État ne veut avoir que des soldats qui lui appartiennent, et non des hommes qui fassent de la guerre leur unique métier.

COS. Comment les choisiriez-vous ?

FABR. J'imiterais les Romains : je les prendrais parmi les riches ; je leur donnerais des chefs comme on le fait à présent, et j'aurais soin de les armer et de les exercer.

COS. Croyez-vous qu'il fût utile de leur donner une solde ?

FABR. Oui, mais seulement la somme nécessaire à chacun pour nourrir son cheval ; car il ne faut pas que les citoyens se plaignent d'un surcroît d'impôts. Il faut donc payer seulement le cheval et son entretien.

COS. A quel nombre les porteriez-vous, et quelles armes voudriez-vous leur donner ?

FABR. Vous passez à une autre question : je vous le dirai en son temps. Je dois vous expliquer avant comment il faut armer l'infanterie et l'exercer au combat.

Livre second

FABRIZIO. Quand on a trouvé ses soldats, je crois qu'il est nécessaire de les armer. Pour cet effet, nous devons examiner les armes qu'employaient les Anciens, et de celles-ci prendre les meilleures. Les Romains partageaient leur infanterie en soldats pesamment armés, et en soldats armés à la légère, qui s'appelaient *vélites*. On comprenait, sous cette désignation, les frondeurs, les archers et ceux qui lançaient le javelot. La plupart de ces vélites avaient la tête couverte et le bras armé d'un petit bouclier rond ; c'étaient là toutes leurs armes défensives. Ils combattaient hors des rangs, et à quelque distance des soldats pesamment armés. Ceux-ci portaient un casque qui descendait jusqu'aux épaules, une cuirasse dont les bandes tombaient sur les genoux, des brassards et des jambières sur les bras et sur les jambes, et, au bras, un bouclier long de deux brasses¹ et large d'une. Ce bouclier était couvert d'un cercle de fer pour pouvoir résister aux coups, et doublé d'un autre cercle de même métal pour l'empêcher de s'user en le traînant à terre. Leurs armes offensives étaient une épée ceinte au côté gauche, longue d'une brasse et demie, un stylet au côté droit et, enfin, un dard à la main, qu'on appelait *pilum*², et qu'ils lançaient à l'ennemi au commencement du combat. Telles étaient les armes avec lesquelles les Romains conquièrent le monde entier.

Je sais que quelques anciens écrivains mettent à la main du soldat romain, outre les armes dont je viens de parler, une pique en forme d'épieu, mais je ne conçois pas comment une pique pesante peut être maniée par un homme qui tient déjà son bouclier ; car on ne peut s'en servir à deux mains avec le bouclier, et son poids ne permet pas de la manier d'une seule main. Cette arme, d'ailleurs, n'est d'aucun service dans les rangs ; il n'est possible de l'employer qu'à la première ligne, où l'on a la facilité de l'étendre tout entière ; ce qu'on ne peut faire dans les rangs. Il faut qu'un bataillon, comme je l'établirai en traitant des évolutions militaires, tende toujours à serrer ses rangs ; pratique qui, malgré quelques

inconvenients, offre pourtant bien moins de danger que d'y laisser trop d'espace. Ainsi toutes les armes plus longues que deux brasses deviennent inutiles dans la mêlée. Si vous êtes en effet armé d'une pique, et que vous vouliez la manier à deux mains, en supposant que vous ne soyez pas empêché par votre bouclier, à quoi vous sert cette pique quand l'ennemi est sur vous ? Si, au contraire, vous la prenez avec une seule main pour vous servir du bouclier, vous ne pouvez la saisir que par le milieu, et alors la partie de la pique qui est derrière vous est si longue que le rang qui vous suit vous ôte toute faculté de la manier avec avantage. Pour vous persuader que les Romains n'avaient point de ces piques, ou du moins ne s'en servaient guère, vous n'avez qu'à faire attention à tous les récits de batailles dans *Tite-Live* ; il ne parle presque jamais des piques, il dit toujours qu'après avoir lancé leurs dards, les soldats mettent l'épée à la main. Je laisse donc là les piques, et m'en tiens à l'épée, quant aux armes offensives des Romains ; au bouclier, et aux autres armes dont j'ai parlé, quant à leurs armes défensives.

Les armes défensives des Grecs n'étaient point si pesantes que celles des Romains : pour les armes offensives, ils se confiaient plus à la pique qu'à l'épée ; surtout les Macédoniens qui portaient des piques longues de dix brasses, nommées *sarisses*, avec lesquelles ils ouvraient les rangs ennemis et maintenaient serrés les rangs de leur phalange. Quelques auteurs soutiennent qu'ils portaient aussi le bouclier ; mais je n'imagine pas, d'après les raisons que je viens de développer, comment ils pouvaient se servir de ces deux armes à la fois. Je ne me rappelle pas d'ailleurs que, dans le récit de la bataille de Paul Émile contre Persée, on fasse mention des boucliers ; on ne parle que des *sarisses* et des obstacles terribles qu'elles opposèrent aux Romains. Je conjecture que la phalange macédonienne était à peu près ce qu'est parmi nous un bataillon de Suisses dont toute la force consiste dans ses piques.

L'infanterie romaine était en outre ornée de panaches, qui lui donnaient un aspect à la fois plus important et plus terrible. Dans les premiers temps de Rome, la cavalerie portait un bouclier et un casque, le reste du corps était sans défense ; elle avait pour armes offensives une épée et une pique longue et mince, ferrée seulement à l'un des bouts. Cette pique l'empêchait de tenir ferme son bouclier ; elle se brisait dans l'action, et laissait le cavalier désarmé et exposé à tous les coups. Mais cette cavalerie prit bientôt les armes de l'infanterie ; avec cette différence, que son bouclier était carré et plus court ; sa pique était plus solide et armée de fers aux deux bouts. Par là, lorsqu'elle venait à se briser, le tronçon qui restait au cavalier pouvait lui servir encore. C'est avec ces armes que mes Romains ont conquis le monde ; et l'on peut juger de leur supériorité par les succès qu'elles leur valurent. *Tite-Live* en fait souvent mention dans son

histoire : lorsqu'il compare les deux armées ennemies, on le voit toujours terminer ainsi le parallèle. « Mais les Romains l'emportaient par leur vertu, l'espèce de leurs armes et leur discipline³. » C'est pour cette raison que je me suis plus étendu sur les armes des vainqueurs que sur celles des vaincus.

Il me reste à parler maintenant des nôtres. L'infanterie a pour armes défensives une cuirasse de fer ; et pour offensives une lance longue de neuf brasses, qu'on appelle pique, et une épée au côté, dont le bout est plutôt rond que pointu. Voilà les armes ordinaires de l'infanterie aujourd'hui ; un petit nombre a le dos et les bras couverts, mais pas un la tête. Ceux qui sont armés ainsi portent, au lieu de pique, une hallebarde dont le bois, comme vous savez, est long de trois brasses, et le fer a la forme d'une hache ; ils ont parmi eux des fusiliers qui, par leur feu, remplacent l'effet des frondes et des arbalètes des Anciens.

Ce sont les Allemands, et surtout les Suisses, qui les premiers ont armé ainsi leurs soldats. Ceux-ci, pauvres et jaloux de leur liberté, étaient et sont encore sans cesse obligés de résister à l'ambition des princes allemands qui pouvaient aisément entretenir une nombreuse cavalerie. Mais la pauvreté des Suisses leur refusait ce moyen de défense ; et, obligés de combattre à pied contre des ennemis à cheval, il leur fallut recourir au système militaire des Anciens qui peut seul, au jugement de tous les hommes éclairés, assurer les avantages de l'infanterie. Ils cherchèrent des armes capables de les défendre contre l'impétuosité de la cavalerie et prirent la pique qui peut, seule, avec succès, non seulement soutenir l'effort de la cavalerie, mais encore la mettre en déroute. La supériorité de ces armes et de cette discipline a inspiré aux Allemands tant d'assurance que quinze ou vingt mille hommes de cette nation ne craindraient pas d'attaquer la plus nombreuse des cavaleries ; et on en a eu bien souvent la preuve depuis vingt-cinq ans : enfin tous les avantages qu'ils devaient à ces institutions se sont manifestés par de si puissants exemples, que, depuis l'invasion de Charles VIII⁴ en Italie, chaque nation s'est empressée de les imiter, et les armées espagnoles ont acquis par ce moyen une très grande réputation.

COS. Lesquels, à cet égard, préférez-vous des Allemands ou des Romains ?

FABR. Les Romains, sans aucun doute. Mais je vais vous développer les avantages et les inconvénients des deux systèmes. L'infanterie allemande peut arrêter et vaincre la cavalerie : n'étant point chargée d'armes, elle est plus leste en route, et se forme plus promptement en bataille ; mais d'un autre côté, sans armes défensives, elle est exposée de loin, comme de près, à tous les coups. Elle est inutile dans la guerre de sièges et dans tous les combats où l'ennemi est déterminé à se défendre avec vigueur. Les Romains savaient aussi bien que les Allemands soutenir et repousser la cavalerie ; et, tout couverts d'armes, ils

étaient de loin, comme de près, à l'abri des coups : leur bouclier rendait leur choc plus rude, et les mettait en état d'arrêter plus aisément le choc de l'ennemi. Dans la mêlée, ils pouvaient se servir avec plus de succès de leur épée que les Allemands de leur pique ; et si ceux-ci, par hasard, sont armés d'une épée, n'ayant point de bouclier, elle leur devient alors presque inutile. Les Romains, ayant le corps couvert et pouvant se mettre à l'abri sous leur bouclier, attaquaient une place sans beaucoup de dangers. L'unique inconvénient de leurs armes, c'était leur poids et la fatigue de les porter ; mais ils le sentaient à peine, étant endurcis contre tous les maux, accoutumés de bonne heure aux travaux les plus rudes ; et l'habitude rend tout supportable.

N'oubliez pas d'ailleurs que l'infanterie peut avoir à combattre l'infanterie comme la cavalerie, et qu'elle devient inutile non seulement si elle ne peut soutenir la cavalerie, mais si, étant même en état de résister à celle-ci, elle est inférieure à une autre infanterie mieux armée et mieux disciplinée. Or maintenant, si vous comparez les Allemands et les Romains, vous reconnaîtrez que les premiers ont, comme nous l'avons déjà dit, les moyens de repousser la cavalerie ; mais ils perdent tout leur avantage s'ils ont à combattre une infanterie disciplinée comme eux-mêmes, et armée comme les Romains. Il y aura donc cette différence entre les uns et les autres que les Romains pourront vaincre et l'infanterie et la cavalerie ; et les Allemands, la cavalerie seulement.

COS. Je voudrais qu'à l'appui de votre opinion, vous nous citassiez quelques exemples particuliers qui nous en fissent mieux sentir la vérité.

FABR. Vous verrez très souvent dans l'histoire l'infanterie romaine vaincre une cavalerie innombrable, et jamais le défaut de ses armes ou la supériorité de celles de l'ennemi ne l'a exposée à être vaincue par des troupes à pied. Si, en effet, leurs armes eussent été imparfaites, il en serait résulté, ou que, trouvant un ennemi supérieur sous ce rapport, ils eussent été arrêtés dans leurs conquêtes ; ou qu'ils auraient abandonné leur système militaire pour adopter celui de leurs ennemis ; or, comme rien de tout cela n'est arrivé, on doit présumer qu'ils avaient à cet égard l'avantage sur tous les peuples.

Il n'en a point été ainsi de l'infanterie allemande : elle a toujours été battue chaque fois qu'elle a eu à combattre des troupes à pied qui avaient la même discipline et un égal courage ; et elle ne dut jamais ces défaites qu'à l'infériorité de ses armes. Philippe Visconti, duc de Milan, étant attaqué par dix-huit mille Suisses, envoya contre eux son capitaine le comte Carmagnola⁵. Celui-ci alla à leur rencontre avec six mille chevaux et quelques fantassins, et, en étant venu aux mains, il fut battu avec une grande perte des siens. Carmagnola s'aperçut, en homme habile, de la supériorité des armes ennemies, de leur avantage sur la cavalerie et de l'inégalité de ses forces contre une pareille infanterie. Ayant donc

rallié ses troupes, il alla de nouveau attaquer les Suisses ; mais, à leur approche, il fit descendre de cheval ses gens d'armes, et engagea ainsi l'action. Tous les Suisses y périrent, à l'exception de trois mille qui, se voyant près d'être massacrés sans défense, mirent bas les armes et se rendirent prisonniers.

COS. Quelle était la cause de ce prodigieux désavantage ?

FABR. Je vous l'ai déjà dite ; mais, puisque vous ne l'avez pas bien saisie, je vais vous l'expliquer. L'infanterie allemande, comme je l'ai prouvé tout à l'heure, est presque sans armes pour se défendre, et elle n'a pour toutes armes offensives que la pique et l'épée. C'est avec ces armes, et dans son ordre de bataille accoutumé, qu'elle vient attaquer l'ennemi ; mais si celle-ci est couverte d'armes défensives, comme les gens d'armes que Carmagnola fit descendre de cheval, il se précipite, l'épée à la main, dans les rangs de cette infanterie, et il n'a d'autre peine que de la joindre à la pointe de l'épée, car alors il se bat sans aucun danger. La longueur de la pique empêche l'Allemand de s'en servir contre l'ennemi qui le presse ; il est obligé de mettre l'épée à la main ; mais elle lui devient inutile sans armes défensives contre un ennemi tout bardé de fer. En balançant les avantages et les inconvénients des deux systèmes, on verra que le soldat sans armes défensives est alors perdu sans ressource, tandis que l'autre n'a qu'à soutenir le premier choc et parer la première pointe des piques, ce qui ne lui est pas très difficile avec les armes dont il est couvert. Car les bataillons se portant forcément en avant (vous sentirez mieux cette raison, quand je vous aurai expliqué comment je les forme en bataille), il faut nécessairement qu'ils arrivent jusqu'à la poitrine de l'ennemi ; et si alors quelques-uns des premiers rangs sont tués ou renversés par les piques, ceux qui restent suffisent pour vaincre. Voilà comment Carmagnola fit un si grand carnage des Suisses, en perdant si peu des siens.

COS. Il faut considérer que les troupes de Carmagnola étaient composées de gens d'armes qui, quoique à pied, n'en étaient pas moins tout couverts de fer, ce qui fut cause de leur victoire. Je suis donc porté à croire que, pour obtenir les mêmes succès, il faudrait ainsi armer votre infanterie.

FABR. Vous ne conserverez pas longtemps cette opinion, si vous vous rappelez ce que je vous ai dit des armes des Romains ; car un fantassin qui a la tête armée de fer, la poitrine défendue par sa cuirasse et son bouclier, les jambes et les bras également couverts, est beaucoup plus propre à se défendre contre les piques et entrer dans leurs rangs, qu'un gendarme à pied. Je veux encore citer un exemple moderne. Différents corps espagnols d'infanterie étaient débarqués de Sicile dans le royaume de Naples pour aller dégager Gonzalve assiégé dans Barletta par les Français⁶. Le seigneur d'Aubigny⁷ alla à leur rencontre avec ses gens d'armes et environ quatre mille fantassins allemands. Les Allemands en vinrent aux mains ;

et, avec leurs piques baissées, ils ouvrirent les rangs espagnols ; mais ceux-ci, pleins d'agilité et défendus seulement par leurs petits boucliers, se jetèrent dans les rangs allemands pour combattre à la pointe de l'épée ; et, après en avoir fait un grand carnage, ils remportèrent une victoire complète. Chacun sait combien il périt d'Allemands à la bataille de Ravenne⁸, et ce fut par la même raison. L'infanterie espagnole se précipita dès le commencement de l'action sur l'infanterie allemande, et l'aurait presque toute détruite si celle-ci n'eût été secourue par la cavalerie française, ce qui n'empêcha pas les Espagnols de faire une honorable retraite sans laisser entamer leurs rangs. Je conclus qu'une bonne infanterie doit pouvoir également repousser les troupes à pied comme les troupes à cheval ; et ce sont les armes et la discipline qui peuvent seulement, comme je l'ai déjà dit, lui assurer cet avantage.

COS. Quelles seraient les armes que vous donneriez à votre infanterie ?

FABR. Je prendrais les armes romaines et allemandes. Je voudrais qu'une moitié fût armée comme les Romains, et l'autre moitié comme les Allemands. Je voudrais que, sur six mille hommes d'infanterie, trois mille fussent armés de boucliers à la romaine, deux mille de piques et mille de fusils à l'allemande. Je placerais les piques à la tête des bataillons ou du côté où j'aurais à craindre le choc de la cavalerie, et je me servais de soldats armés d'épées et de boucliers pour appuyer les piques et m'assurer la victoire, comme je vous l'expliquerai bientôt. Je crois qu'une infanterie ainsi disposée aurait aujourd'hui un avantage certain sur toutes les autres.

COS. En voilà assez pour l'infanterie ; quant à la cavalerie, je voudrais savoir si vous préférez notre manière de l'armer à celle des Anciens ?

FABR. Les selles à arçons et les étriers, inconnus aux Anciens, donnent aujourd'hui aux cavaliers une assiette à cheval beaucoup plus ferme qu'autrefois ; je crois même que les armes valent mieux ; et je pense que le choc d'un pesant escadron de gens d'armes est beaucoup plus difficile à soutenir que ne l'était celui de la cavalerie ancienne. Il me semble, malgré tout cela, qu'on ne doit pas faire plus de compte de cette arme qu'on n'en faisait autrefois. Les exemples que je vous ai cités prouvent que, dans nos temps même, elle a reçu des échecs honteux, et il en sera toujours ainsi, toutes les fois qu'elle attaquera une infanterie armée et ordonnée comme je l'ai dit plus haut. Tigrane, roi d'Arménie, opposait à l'armée de Lucullus cent cinquante mille hommes de cavalerie, dont une grande partie, nommés *catafrattes*, étaient armés comme nos gens d'armes ; et Lucullus en avait, au plus, six mille avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie. Tigrane, en voyant ce petit nombre, disait : *Voilà beaucoup de chevaux pour une ambassade*⁹ ; mais, quand on en vint aux mains, il fut mis en

déroute. L'historien qui nous a transmis les détails de cette bataille condamne ces catafrattes. « Ils n'étaient d'aucune utilité, dit-il, ayant le visage couvert, ils ne pouvaient ni voir ni attaquer l'ennemi ; s'ils venaient à tomber le poids de leurs armes les empêchait de se relever, et ils étaient hors d'état de se défendre. »

Je soutiens donc que la préférence que les peuples ou les rois donnent à leur cavalerie sur leur infanterie est un garant de leur faiblesse et les expose à toute sorte de désastres. L'Italie, dans ses derniers temps, en a fourni la preuve : elle n'a été pillée, ruinée et saccagée par les étrangers que parce qu'elle n'a tenu aucun compte de ses milices à pied et a mis toute sa confiance dans ses troupes à cheval. Sans doute, il faut avoir de la cavalerie, non pas comme la base, mais comme la force secondaire de son armée. Elle est très utile, nécessaire même pour aller à la découverte, courir et ravager le pays ennemi, inquiéter, tourmenter l'ennemi, le tenir toujours sous les armes et lui intercepter ses vivres ; mais dans les batailles et dans la guerre de campagne (objet important de la guerre et but principal des armées), elle ne peut rendre de véritables services ; elle n'est utile que pour poursuivre l'ennemi lorsqu'il est mis en déroute, et elle ne doit nullement balancer l'importance de l'infanterie.

COS. Je vous prie de m'éclaircir quelques doutes. Comment est-il arrivé que les Parthes, qui ne faisaient la guerre qu'à cheval, aient partagé l'empire du monde avec les Romains ? Comment l'infanterie peut résister à la cavalerie ? D'où vient enfin la faiblesse de celle-ci et la force de celle-là ?

FABR. Je vous ai dit déjà, ou du moins c'était mon intention, que mon système de la guerre ne passait pas les bornes de l'Europe. Je pourrais ainsi me dispenser de vous rendre raison de ce qui se fait en Asie. Mais je veux bien vous observer que l'armée des Parthes était toute différente de l'armée des Romains. Ceux-là étaient tous à cheval, s'avançaient à l'ennemi pêle-mêle et en désordre, et rien n'était plus varié et plus incertain que leur manière de combattre. Les Romains, au contraire, combattaient presque tous à pied, et marchaient à l'ennemi en pressant leurs rangs. L'un ou l'autre peuple vainquit selon que le lieu du combat était resserré ou étendu. Dans le premier cas, les Romains étaient vainqueurs ; dans le second cas, les Parthes, dont l'armée trouvait de grands avantages dans le pays qu'elle avait à défendre. C'étaient de vastes plaines éloignées de la mer de plus de mille milles, arrosées par des fleuves séparés l'un de l'autre de trois ou quatre journées de marche, enfin n'offrant qu'à de grandes distances des villes et des habitants. Dans ce pays, protégé par une cavalerie très active qui aujourd'hui se présentait dans un lieu et reparaisait le lendemain à cinquante milles de là, l'armée romaine, ralentie par le poids de ses armes et l'ordre de sa marche, ne pouvait faire un pas sans courir les plus grands dangers. Voilà la cause de la

supériorité de la cavalerie des Parthes, de la ruine de l'armée de Crassus et des périls que courut celle de Marc Antoine.

Au reste, comme je vous l'ai dit, mon intention n'est pas de vous entretenir des armées hors d'Europe, je me borne à vous parler des institutions des Romains et des Grecs, et des institutions actuelles des Allemands ; je viens donc à votre autre question. Vous me demandez par quel art ou quelle valeur naturelle l'infanterie est supérieure à la cavalerie. D'abord la cavalerie ne peut aller partout comme l'infanterie ; et s'il faut changer l'ordre de bataille, elle ne peut exécuter le commandement aussi promptement que celle-ci ; souvent il est nécessaire en marchant en avant de tourner bride, et bientôt de faire volte-face ; de s'ébranler quand on est arrêté, ou de s'arrêter au milieu de la marche. Toutes ces évolutions, sans aucun doute, seront exécutées avec plus de précision par l'infanterie que par la cavalerie. Une troupe à cheval, mise en désordre par le choc de l'ennemi, ne reprend que très difficilement ses rangs, quoique ce choc soit peut-être resté sans succès. C'est un désavantage que n'a point l'infanterie. Il peut arriver aussi qu'un cheval sans vivacité soit monté par un homme intrépide, ou un cheval vif par un homme sans cœur, et cette disparité d'inclinations ne peut porter que le désordre dans les rangs.

Il ne faut donc pas s'étonner si un peloton de fantassins arrête souvent le choc de la cavalerie, car le cheval est un animal sensé qui connaît le danger et ne s'y expose pas volontiers. Et si vous réfléchissez à la force qui le pousse ou à la force qui l'arrête, vous verrez que celle-ci est beaucoup plus puissante que l'autre ; car s'il est poussé par l'éperon d'un côté, il est arrêté de l'autre par l'aspect des piques et des épées. Aussi a-t-on vu très souvent, chez les Anciens comme parmi les Modernes, un peloton d'infanterie se maintenir invincible contre tout l'effort de la cavalerie. Ne me dites pas que l'impétuosité avec laquelle on pousse le cheval fait que son choc est plus terrible, et le rend plus sensible à l'éperon qu'à l'aspect des piques ; car, dès qu'il commence à s'apercevoir que c'est à travers ces pointes de piques qu'il faut pénétrer, de lui-même il ralentit sa course, et lorsqu'il se sent piqué il se détourne aussitôt ou à droite ou à gauche. Si vous voulez vous en convaincre, faites courir un cheval contre un mur, avec quelque force que vous le poussiez, vous en trouverez bien peu qui y donnent de la tête. Aussi César, ayant à combattre les Helvètes dans les Gaules, descendit de cheval et en fit descendre également toute sa cavalerie ; il ordonna d'éloigner les chevaux du corps de bataille, les regardant comme plus propres à la fuite qu'au combat ¹⁰.

Outre ces obstacles naturels qu'éprouvé la cavalerie, le commandant d'un corps d'infanterie doit toujours choisir des chemins qui présentent aux chevaux de grandes difficultés ; et il arrive rarement qu'il ne puisse préserver sa troupe

par la seule disposition du terrain. S'il traverse des collines, il n'a rien à craindre de cette impétuosité dont vous parliez ; s'il marche dans des plaines, il y en a peu qui n'offrent des moyens de défense dans leurs bois ou leurs plantations ; il n'y a pas de buisson ou de fossé qui n'arrête cette impétuosité ; et si le terrain est planté de vignes ou d'autres arbres, il est impénétrable à la cavalerie. Il en est de même un jour de bataille ; le plus petit obstacle rend vaine toute l'impétuosité d'une charge de cavalerie. Au reste, je veux vous rappeler à cet égard que les Romains avaient tant de confiance dans la supériorité de leur tactique et de leurs armes que, lorsqu'au jour du combat ils avaient à choisir entre un lieu difficile, qui les préservât de l'impétuosité de la cavalerie, mais ne leur permît pas de faire librement toutes leurs évolutions, ou un autre terrain uni qui dût leur rendre la cavalerie plus redoutable, mais leur laissât les moyens de se développer à leur gré, ils préférèrent toujours ce dernier champ de bataille.

Nous avons imité les Anciens et les Modernes pour armer notre infanterie ; il est temps maintenant de passer aux exercices. Nous allons examiner ceux que les Romains exigeaient de leur infanterie avant de la mener au combat. Quels que soient le choix et les armes d'un soldat, ces exercices doivent être le principal objet de vos soins, sinon vous n'en tirerez aucun parti utile. Il faut les considérer sous trois rapports. Il faut 1° endurcir le soldat à la fatigue, l'habituer à supporter tous les maux, lui donner de l'agilité et de l'adresse ; 2° lui apprendre à manier ses armes ; 3° l'instruire à conserver ses rangs à l'armée, soit dans la route, soit au camp, soit en combattant. Voilà les trois principales opérations d'une armée. Si sa marche, son campement, son ordre de bataille ont été réglés avec ordre et méthode, son général n'en est pas moins estimé quand bien même la victoire n'aurait pas couronné ses travaux.

Les lois et les usages avaient établi ces exercices dans toutes les républiques anciennes, sans en négliger aucune partie. Pour rendre les jeunes gens agiles on les exerçait à courir ; pour les rendre adroits, à sauter ; pour les rendre forts, à lutter ou à arracher un pieu de terre. Ces trois qualités sont indispensables chez un soldat. S'il est agile, il court avant l'ennemi à un poste important, il fond sur lui lorsqu'il est le moins attendu, il le poursuit avec vigueur quand il l'a mis en déroute. S'il est adroit, il sait esquiver le coup qui lui est porté, franchir un fossé, enlever un retranchement. S'il est fort, il porte mieux ses armes, pousse plus vigoureusement l'ennemi et soutient mieux ses efforts. Pour l'endurcir contre tous les maux, on l'accoutumait à porter des fardeaux pesants.

Rien de plus utile qu'une pareille habitude : souvent, dans une expédition importante, le soldat, outre ses armes, est obligé de porter des vivres pour plusieurs jours et, s'il n'est pas formé à de semblables fatigues, il y succombera.

Et alors il ne pourra ou éviter le danger qui le presse ou obtenir une victoire complète.

Quant au maniement des armes, voici quels étaient les exercices des Anciens. Ils faisaient revêtir à leurs jeunes gens des armes plus pesantes du double que les armes ordinaires, et ils leur donnaient, au lieu d'épée, un bâton garni de plomb et d'un poids infiniment plus lourd ; alors chaque jeune homme enfonçait en terre un pieu qui devait s'élever de trois brasses, et être assez solide pour n'être pas brisé ou renversé par les coups qu'on pourrait y porter. C'est contre ce pieu qu'armé d'un bouclier et de son bâton il s'exerçait comme contre un ennemi. Il tirait dessus comme s'il eût voulu frapper tantôt la tête ou la figure, tantôt le côté ou les jambes ; bientôt il se rejetait en arrière, puis se reportait en avant. Il avait soin de se couvrir en même temps que de frapper l'ennemi ; et ces fausses armes étant fort pesantes, les armes véritables ne leur paraissaient que plus légères un jour de combat. Les Romains voulaient que leurs soldats frappassent de pointe et non de taille ; ils jugeaient que ce coup était plus mortel et plus difficile à parer ; que, d'ailleurs, il découvrait moins le soldat et pouvait se répéter plus souvent que le coup de taille.

Ne soyez pas surpris que les Anciens entrassent dans tous ces petits détails ; car, lorsqu'on en est aux mains, il n'y a point de petit avantage qui ne soit très important, et songez que leurs auteurs s'étendent à cet égard beaucoup plus que je ne le fais moi-même. Les Anciens croyaient que ce qu'il y a de plus désirable dans une république c'est d'y compter un grand nombre d'hommes exercés aux armes. Car ce n'est ni votre or ni vos pierreries qui vous soumettent votre ennemi ; mais seulement la crainte de vos armes. D'ailleurs, les fautes où l'on tombe à d'autres égards peuvent souvent se corriger ; mais, pour celles que l'on commet à la guerre, on en porte la peine sur-le-champ. Ajoutez que l'art de l'escrime donne une plus grande audace au soldat ; personne ne redoute ce qu'il a appris par un long exercice. Les Anciens voulaient donc que leurs citoyens s'habituaient à tous les exercices militaires. Ils leur faisaient lancer contre ce pieu, dont nous venons de parler, des dards plus pesants que les dards ordinaires. Cet exercice, qui leur donnait plus de justesse dans leurs coups, fortifiait également les muscles de leurs bras. Ils apprenaient en outre à tirer de l'arc et de la fronde ; des maîtres étaient préposés à ces divers exercices, de sorte que, lorsque leurs jeunes gens étaient *élus* pour la guerre, ils étaient déjà soldats et par le courage et par l'instruction militaire. Il ne leur restait plus qu'à apprendre à marcher dans les rangs, ou à les conserver pendant la route ou pendant le combat ; et ils y parvenaient bientôt en se mêlant à de vieux soldats qui depuis longtemps en avaient l'habitude.

Cos. Quels exercices ordonneriez-vous aujourd'hui à vos troupes ?

FABR. Plusieurs de ceux dont je viens de parler. Je les ferais courir, lutter, sauter, je les fatiguerais sous le poids d'armes plus pesantes que les armes ordinaires ; je les ferais tirer de l'arc et de l'arbalète, et j'y joindrais le fusil, arme nouvelle et devenue très nécessaire. J'habituerai à ces exercices toute la jeunesse de mon État, plus particulièrement et avec plus de soin encore celle que j'aurais choisie pour la guerre, et j'y destinerais tous les jours de fête. Je voudrais aussi qu'ils apprissent à nager, exercice très utile au soldat. Il n'y a pas toujours des ponts ou des bateaux sur les fleuves, et, si votre armée ne sait pas nager, elle se voit enlever une foule d'avantage et d'occasions de succès. C'est pour cette raison que les Romains faisaient exercer leurs jeunes gens au champ de Mars, situé sur les bords du Tibre. Quand ils étaient épuisés de fatigue, ils se jetaient dans le fleuve pour se délasser, et le passaient à la nage. J'ordonnerais en outre, comme les Anciens, des exercices particuliers pour ceux qui seraient destinés à la cavalerie ; par là, non seulement ils apprendraient à manier un cheval avec plus d'adresse, mais à s'y tenir de manière à n'être pas gênés dans le déploiement de toutes leurs forces. Les Anciens avaient, pour ces exercices, préparé des chevaux de bois, sur lesquels leurs jeunes gens sautaient, armés et désarmés, sans aucune aide, et de toute main. Aussi, au moindre signe du général, la cavalerie était à pied en un moment, et, à un autre signe, elle se retrouvait à cheval.

Ces divers exercices étaient très faciles pour les Anciens, et il n'y a pas aujourd'hui de république ou de monarque qui ne pût aussi aisément y habituer ses jeunes gens. On en voit la preuve dans quelques villes de la rivière du Ponant, où ils sont en usage. Là on partage tous les habitants en différentes troupes, et chacune d'elles prend le nom des armes dont elles se servent à la guerre ; c'est-à-dire la pique, la hallebarde, l'arc et le fusil, et de là on les appelle les piquiers, les hallebardiers, les archers et les fusiliers. Chaque habitant doit déclarer dans quelle troupe il veut entrer. Tous, ou en raison de leur âge ou par quelque autre obstacle, n'étant pas propres à la guerre, on fait dans chaque troupe un choix d'hommes, qu'on nomme les jurés ; et ceux-ci, les jours de fête, sont obligés de s'exercer au maniement de l'arme dont ils portent le nom. La ville donne à chaque troupe une place pour les exercices, et les dépenses qu'ils entraînent sont supportés par ceux de la troupe qui ne sont pas du nombre des jurés. Ce qui se pratique dans ces villes nous est-il impossible ? Mais notre imprévoyance nous aveugle sur ce que nous avons de mieux à faire. Ces exercices donnaient aux Anciens une excellente infanterie et assurent encore aujourd'hui à celle de la rivière de Gênes la supériorité sur la nôtre.

Les Anciens exerçaient leurs soldats ou dans leurs foyers, comme les villes dont nous venons de parler, ou au milieu des armées, comme faisaient les

empereurs par les raisons que je vous ai développées plus haut. Pour nous, au contraire, nous ne voulons pas exercer nos soldats dans nos villes ; nous ne le pouvons à l'armée, puisqu'ils ne sont pas nos sujets, et que nous n'avons pas le droit de leur commander d'autres exercices que ceux qu'ils veulent bien s'imposer à eux-mêmes. Voilà la cause du désordre des armées, de l'affaiblissement des constitutions, et de l'extrême faiblesse des monarchies et des républiques, surtout en Italie. Mais revenons à notre sujet.

Je viens de vous entretenir des divers exercices nécessaires à un soldat ; mais ce n'est pas assez de l'avoir endurci aux fatigues, de lui avoir donné de la vigueur, de l'agilité et de l'adresse, il faut encore qu'il apprenne à connaître ses rangs, à distinguer ses drapeaux et les sons des instruments militaires, à obéir à la voix de ses commandants, et à pratiquer tout cela, soit qu'il s'arrête, se retire, aille en avant, combatte ou fasse route. Si l'on ne le forme point à cette discipline avec tous les soins dont on est capable, jamais on n'aura une bonne armée ; car il n'y a aucun doute que des hommes fougueux mais sans ordre ne soient plus faibles que des hommes timides mais bien disciplinés : la discipline étouffe la crainte, et le désordre rend la fougue inutile. Pour que vous puissiez mieux saisir les développements où je vais entrer à ce sujet, je dois, avant, vous expliquer comment chaque nation, en organisant ses armées ou ses milices, en a formé différents corps qui ont eu partout, sinon le même nom, au moins le même nombre de soldats à peu près ; ils ont toujours été portés de six mille à huit mille hommes. Ces corps ont été nommés *légion* par les Romains, *phalange* par les Grecs, et en France *régiment*¹¹ ; chez les Suisses, qui seuls ont conservé quelque ombre de l'ancienne discipline, ils sont appelés d'un nom qui, dans leur langue, revient à celui de *brigade*. Chaque nation a partagé ce corps en différents bataillons qu'ils ont chacun organisés à leur manière. C'est ce nom plus familier parmi nous que je veux prendre, et j'emprunterai également les règles et des Anciens et des Modernes pour arriver au but que je me propose. Comme les Romains divisaient leurs légions, composées de cinq à six mille hommes, en dix cohortes, je diviserai également notre brigade en dix bataillons, et je la porterai à six mille hommes de pied. Chaque bataillon aura quatre cent cinquante hommes, dont quatre cents pesamment armés, et cinquante armés à la légère ; des quatre cents, trois cents porteront le bouclier et l'épée, et s'appelleront *écuyers* ou *homme de boucliers* ; les autres, armés de piques, seront nommés *piquiers ordinaires* ; les armés à la légère seront cinquante fantassins portant des fusils, des arbalètes, des pertuisanes¹² et des rondaches¹³ ; je les appellerai d'un nom ancien, *vélites ordinaires*. Ces dix bataillons forment donc trois mille hommes de boucliers, mille piquiers ordinaires et cinq cents vélites ordinaires qui, réunis,

font quatre mille cinq cents fantassins ; et comme nous avons dit que nous voulions former notre brigade de six mille hommes, il faut joindre quinze cents hommes à ceux dont nous avons déjà parlé. De ces quinze cents, mille porteront des piques, et seront nommés *piquiers extraordinaires*, et cinq cents armés à la légère seront nommés *vélites extraordinaires*. Ainsi la moitié de mon infanterie sera composée de boucliers, l'autre moitié de piques et d'autres armes. J'établirai pour chaque bataillon un chef de bataillon, quatre centurions et quarante décurions ; de plus, un chef de vélites ordinaires et cinq décurions. Je donnerai aux mille piquiers extraordinaires trois chefs de bataillon, dix centurions et cent décurions ; aux vélites extraordinaires, deux chefs de bataillon, cinq centurions et cinquante décurions. Il y aura un chef de brigade et, à chaque bataillon, un drapeau et de la musique. Ainsi une brigade sera composée de dix bataillons, de trois mille hommes de boucliers, de mille piquiers ordinaires et mille piquiers extraordinaires, cinq cents vélites ordinaires et cinq cents vélites extraordinaires, au total six mille hommes, qui comprendront quinze cents décurions, et, en outre, quinze chefs de bataillon avec quinze musiques et quinze drapeaux, cinquante-cinq centurions, dix chefs de vélites ordinaires, et enfin un chef de brigade avec son drapeau et sa musique. Je vous ai répété ce compte plusieurs fois, afin que vous ne confondiez rien quand je vous parlerai des moyens d'ordonner les brigades et les armées.

Toute république ou tout monarque qui veut former à la guerre ses citoyens ou ses sujets doit les armer et les organiser ainsi ; et, après les avoir divisés en autant de brigades que le pays en comporte, si l'on veut les exercer dans les rangs, il suffit de prendre bataillon par bataillon. Quoique le nombre d'hommes qui composent chacun de ces corps ne puisse former une véritable armée, chacun d'eux cependant peut apprendre ainsi tout ce qu'on attend de lui à la guerre. Il y a en effet deux espèces de manœuvres dans une armée : celles de chaque individu dans un bataillon, et celles de chaque bataillon réuni avec les autres. Tout homme qui est instruit des premières ne trouvera dans les dernières aucune difficulté ; mais il ne pourra jamais réussir dans celles-ci s'il ignore ces premières manœuvres. Chaque bataillon peut apprendre seul à conserver ses rangs dans toute espèce de mouvement et de terrain, à se former en bataille et à distinguer les sons de la musique qui porte les divers commandements dans le combat. Il faut que cette musique, comme le sifflet des galériens, apprenne aux soldats tout ce qu'ils ont à faire ; s'il doit s'arrêter, ou s'avancer, ou reculer, ou se tourner de quelque côté que ce soit. Lorsqu'une troupe sait conserver ses rangs sans être mise en désordre par aucun mouvement ou aucun terrain ; lorsque par le moyen de la musique elle sait entendre tous les commandements de son chef et reprendre en un instant sa première position, elle apprend bien vite, réunie à

d'autres bataillons, toutes les manœuvres qu'exécutent entre eux les divers corps d'une armée nombreuse.

Comme ces derniers exercices sont également très importants, on pourrait, pendant la paix, rassembler la brigade une ou deux fois par an, et lui donner la forme d'une armée complète. On placerait dans leur disposition convenable le front, les flancs et la réserve de l'armée, et on l'exercerait ainsi pendant quelques jours à des batailles simulées. Or, comme un général dispose toujours son armée de manière à pouvoir combattre l'ennemi qu'il voit et celui qu'il soupçonne, il faut préparer une armée à ces deux événements, il faut qu'au milieu de la route elle puisse se battre au besoin, et que chaque soldat sache ce qu'il a à faire, s'il est attaqué de ce côté ou d'un autre. Lorsque vous l'avez ainsi formé, vous devez lui apprendre à engager l'action ; comment il doit faire retraite s'il est repoussé, et qui doit alors le remplacer ; l'instruire à obéir au drapeau, à la musique, à la voix de son commandant, et l'habituer tellement à ces combats simulés, qu'il en désire de véritables. Ce n'est pas le nombre des braves qui s'y trouvent, mais la supériorité de la discipline, qui rend une armée intrépide. Si je suis en effet aux premiers rangs, et que je connaisse bien d'avance où je dois me retirer étant repoussé, et qui est chargé de me remplacer, alors, assuré d'un prompt secours, je combattrai avec beaucoup plus de courage. Si je suis aux seconds rangs, la défaite des premiers ne m'effraiera pas, car je m'y serai attendu, et je l'aurai même désirée, pour qu'à la retraite de ceux-ci la victoire soit mon ouvrage.

Ces exercices sont indispensables pour une armée nouvelle, et même nécessaires à une vieille armée. Quoique les Romains y fussent habitués dès l'enfance, on voit cependant que les généraux les leur faisaient répéter avant de les mener à l'ennemi. Josèphe¹⁴ raconte dans son histoire qu'à force d'observer ces continuels exercices des armées romaines, les nombreux vivandiers qui suivent les camps étaient parvenus à savoir très bien marcher et combattre en rangs, et rendaient ainsi de très grands services un jour de bataille. Mais si vous formez une armée de nouveaux soldats, ou pour les envoyer sur-le-champ au combat, ou pour les tenir prêts dans l'occasion, tous vos soins sont perdus sans ces continuels exercices, et des bataillons individuellement et de toute l'armée réunie. Cette instruction étant indispensable, il faut employer ses plus grands soins pour la donner à qui ne l'a pas, et la conserver à ceux qui sont déjà formés ; on a vu les meilleurs généraux se donner des peines excessives pour arriver à ce double but.

Cos. Il me semble que ces considérations vous ont un peu écarté de votre sujet ; vous nous parlez déjà d'une armée complète et d'une bataille, sans avoir encore rien dit du mode d'exercices pour les bataillons.

FABR. Vous avez raison ; ma prédilection pour les règles anciennes et mon chagrin de les voir si fort négligées sont la cause de ces écarts. Mais je reviens à mon sujet. Ce qu'il y a de plus important dans les exercices des bataillons, comme je vous l'ai déjà dit, c'est de savoir conserver ses rangs. Pour y réussir, il faut les exercer longtemps à cette manœuvre qu'on appelle le *limaçon*. Comme notre bataillon est de quatre cents fantassins pesamment armés, nous nous réglerons d'après ce nombre. Ainsi j'en formerai quatre-vingts rangs à cinq hommes de hauteur, et dans une marche précipitée ou ralentie, je les ferai, pour ainsi dire, se renouer et se délier entre eux sans se confondre. Mais il faut moins dire cet exercice que le montrer aux yeux, et il est inutile de s'y arrêter plus longtemps ; il est connu de tous ceux qui ont vu une armée, et il n'a d'autre avantage que d'habituer les soldats à garder leurs rangs.

Il s'agit maintenant de former en bataille un bataillon ; on peut y procéder de trois façons différentes : 1° en le faisant très épais et en lui donnant la forme de deux carrés ; 2° en en faisant un carré dont le front soit à cornes ; 3° en laissant au milieu du carré un espace vide qu'on appelle *la place*. La première de ces manœuvres s'exécute de deux manières : l'une est de faire doubler les rangs ; le second rang entre dans le premier, le quatrième dans le troisième, le sixième dans le cinquième et ainsi de suite. Par là, au lieu de quatre-vingts rangs à cinq hommes de hauteur, vous en avez quarante à dix. Vous faites ensuite une seconde fois cette opération, et il ne vous reste plus que vingt rangs à vingt hommes de hauteur. Votre bataillon forme ainsi deux carrés à peu près : car, quoiqu'il y ait autant d'hommes d'un côté que de l'autre, chaque soldat touchant le coude de son voisin, tandis que celui qui est derrière en est séparé au moins de deux brasses, il en résulte que le bataillon a beaucoup plus de profondeur que de largeur. Comme j'aurai souvent à parler des différentes parties du bataillon ou de l'armée entière, souvenez-vous que, lorsque je dirai la tête ou le front, ce sera le devant de l'armée ; la queue, les derrières ; les flancs, les côtés. Je ne mêle pas dans les rangs les cinquante vélites ordinaires du bataillon ; lorsqu'il est formé, ils se répandent sur les deux flancs.

Voici l'autre manière de former en bataille un bataillon ; comme elle est beaucoup plus utile que la première, je vous la développerai avec plus d'étendue. Je suppose que vous n'avez point oublié le nombre de soldats, de chefs et d'armes différentes qui composent notre bataillon. L'objet de cette manœuvre est, comme nous l'avons dit, de former le bataillon de vingt rangs à vingt hommes par rang, cinq rangs de piques en tête, et les quinze autres de boucliers. Deux centurions sont à la tête, deux autres sur les derrières et remplacent les officiers, nommés chez les Romains *tergi ductores*¹⁵ ; le chef de bataillon est entre les cinq premiers rangs formés de piques, et les quinze derniers de boucliers. À

chaque côté des rangs est un décurion, qui commande ainsi son *escouade* ; celui de gauche commandant les dix hommes de droite, et celui de droite les dix hommes de gauche. Les cinquante vélites sont placés sur les flancs et sur les derrières du bataillon. Voici maintenant ce qu'il y a à faire pour qu'un bataillon qui est en route prenne sur-le-champ cet ordre de bataille. Vos soldats sont sur quatre-vingts rangs à cinq de hauteur. Vous placez vos vélites à la tête ou à la queue, peu importe, pourvu qu'ils soient hors des rangs. Chaque centurion a derrière lui vingt rangs, dont les cinq premiers immédiats sont formés de piques, le reste de boucliers. Le chef de bataillon est, avec la musique et le drapeau, entre les piques et les boucliers du second centurion. Il tient la place de trois rangs de boucliers. Vingt décurions sont à la gauche des rangs du premier centurion, les vingt autres à la droite des rangs du dernier centurion. Il ne faut pas oublier que les décurions qui commandent les piques doivent porter la pique, et ceux qui commandent les boucliers porter également le bouclier. Si vous voulez, dans cet état, que vos rangs se forment en bataille pour faire tête à l'ennemi, vous faites arrêter le premier centurion avec ses vingt rangs ; le second centurion continue de marcher, et, obliquant à droite, arrive sur le flanc gauche des vingt premiers rangs, s'aligne avec leur centurion et fait halte ; le troisième centurion continue de marcher et, obliquant à droite, arrive sur le flanc gauche des rangs déjà arrêtés, s'aligne avec les deux centurions et fait halte ; le quatrième centurion suit absolument la même marche, et aussitôt deux centurions quittent la tête du bataillon et vont sur les derrières, et le bataillon se trouve ainsi formé dans l'ordre de bataille dont nous avons parlé. Les vélites se répandent sur les flancs comme nous l'avons dit en expliquant la première opération.

La première manœuvre s'appelle se *doubler par ligne droite* ; la seconde, se *doubler par le flanc*. Celle-là est plus facile, celle-ci plus régulière, plus sûre et plus aisée à adapter aux circonstances. Dans la première, en effet, vous êtes forcé d'obéir au nombre ; de cinq vous faites dix, de dix, vingt ; de vingt, quarante. En vous doublant ainsi *par ligne droite*, vous ne pouvez opposer à l'ennemi un front de quinze, vingt-cinq, trente ou trente-cinq hommes. Il faut vous conformer au nombre qui résulte du doublement ; et il arrive très souvent que, dans une action, vous avez besoin d'exposer à l'ennemi un front de six cents ou huit cents hommes, et la *ligne droite*, dans cette occasion, vous jetterait en désordre. Je préfère donc la seconde manœuvre, et il faut que l'habitude et l'exercice apprennent à en surmonter les difficultés.

Je répète qu'il est de la plus haute importance que tous les soldats sachent connaître leurs rangs et les maintenir sans confusion, soit au milieu de leurs exercices, soit dans une marche forcée, soit en avançant ou reculant, et dans les

lieux les plus difficiles. Un soldat bien instruit à cet égard est un soldat expérimenté, quoiqu'il n'ait jamais vu l'ennemi, et on peut l'appeler un vieux soldat. Mais, au contraire, un soldat inhabile à ces exercices, quoiqu'il se soit trouvé à mille combats, doit être regardé comme une recrue. Voilà le moyen de *former en bataille* un bataillon qui marche sur des rangs étroits ; mais la chose la plus importante, la véritable difficulté, ce qui demande le plus d'études et de pratique, le principal objet enfin de l'attention des Anciens, c'est de savoir reformer le bataillon sur-le-champ lorsqu'un accident quelconque, soit le terrain ou l'ennemi, l'a mis en désordre. Pour cet effet, il faut : 1° remplir le bataillon de signes de ralliement ; 2° placer les soldats de façon que les mêmes soient toujours dans les mêmes rangs. Si un soldat, par exemple, a d'abord été au second rang, qu'il y reste toujours, non seulement dans le même rang, mais à la même place. Les signes de ralliement sont à cet égard fort nécessaires : il faut d'abord que le drapeau ait un caractère assez distinct pour être facilement reconnu au milieu des autres bataillons. Il faut ensuite que le chef de bataillon et les centurions portent des panaches différents les uns des autres et fort identifiables. Mais ce qui importe le plus, c'est de distinguer les décurions : ce point était de si grande conséquence pour les Romains que chacun de leurs décurions portait son numéro sur le casque ; on les appelait premier, second, etc. ; et cela ne leur suffisait pas encore ; chaque soldat portait sur son bouclier le numéro de son rang et de la place qu'il y occupait. Étant ainsi tous bien distingués et habitués à conserver leur place, il est facile, au milieu du plus grand désordre, de reformer sa troupe sur-le-champ. Dès que le drapeau est fixé, les centurions et les décurions peuvent d'un coup d'œil reconnaître leur poste ; et lorsque chacun, en conservant les distances ordinaires, s'est placé à la gauche ou à la droite, le soldat, guidé par la pratique et par les signes de ralliement, retrouve son poste en un instant. C'est comme un tonneau que vous rétablissez très aisément si vous en avez marqué toutes les planches, et qu'il vous est impossible, sans cela, de reconstruire. Toutes ces dispositions sont très faciles à enseigner dans les exercices, s'apprennent très vite, et ne s'oublient que difficilement ; car les anciens soldats sont là pour instruire les nouveaux, et tout un peuple en peu de temps deviendrait ainsi très expérimenté au métier des armes.

que, lorsqu'on tourne par le flanc, les rangs perdent leurs distances. En faisant volte-face, la différence n'est pas sensible ; mais en tournant par le flanc, les soldats ne sont plus rapprochés, ce qui est un grand vice dans la disposition ordinaire d'un bataillon. Il faut alors que la pratique et leur jugement leur apprennent à se resserrer. Mais ce n'est là qu'un petit inconvénient qu'ils peuvent eux-mêmes réparer. Ce qui est beaucoup plus important et demande beaucoup plus de pratique, c'est de faire tourner tout un bataillon comme une seule masse solide : il faut, à cet égard, de l'usage et de l'habileté. Si vous voulez, par exemple, tourner sur le flanc gauche, vous faites arrêter ceux qui sont à la gauche, et ralentir le pas au centre, de sorte que la droite ne soit pas obligée de courir ; sans cette précaution, les rangs tombent dans le plus grand désordre.

Il arrive souvent, quand une armée est en marche, que les bataillons qui ne sont point à la tête soient attaqués par les flancs ou par la queue ; et, dans cette conjoncture, un bataillon doit sur-le-champ faire face par le flanc ou par la queue. Pour que cette manœuvre ait lieu et que le bataillon conserve en même temps l'ordre de bataille que nous avons établi, il faut qu'il ait ses piques sur le flanc où il doit faire face, et ses décurions, ses centurions et son chef de bataillon dans leurs rangs accoutumés. Dans ce cas, lorsque vous formez les quatre-vingts rangs à cinq hommes de hauteur, vous mettez toutes les piques dans les vingt premiers rangs. Quant à leurs décurions, vous en placez cinq au premier rang, et cinq au dernier. Les autres soixante rangs sont composés des boucliers, et forment trois centuries. Les premier et dernier rangs de ces centuries sont composés de décurions : le chef de bataillon, le drapeau et la musique sont placés au milieu de la première centurie des boucliers, et les centurions à la tête de chaque centurie. Dans cet état, si vous voulez avoir vos piques sur le flanc gauche, vous faites former vos centuries en bataille par le flanc droit ; si vous voulez avoir vos piques à droite, vous faites former en bataille par le flanc gauche ; le bataillon marche ainsi avec toutes les piques sur un flanc, tous les décurions à la tête et à la queue, les centurions à la tête et le chef de bataillon au centre. Lorsque l'ennemi se présente, et qu'il faut faire face par le flanc, on ordonne au soldat de tourner du côté des piques, et le bataillon se trouve parfaitement dans l'ordre de bataille que nous avons établi ; tous sont dans leurs rangs prescrits, à l'exception des centurions qui s'y placent en un instant et sans aucune difficulté.

Si pendant la marche le bataillon craint d'être attaqué par la queue, il faut disposer les rangs de manière qu'en le formant en bataille les piques se trouvent derrière ; et pour cela il n'y a d'autre chose à faire que de placer les piques aux cinq derniers rangs de chaque centurie, au lieu de les placer aux cinq premiers. Dans tout le reste, on conserve l'ordre accoutumé et la manœuvre est la même.

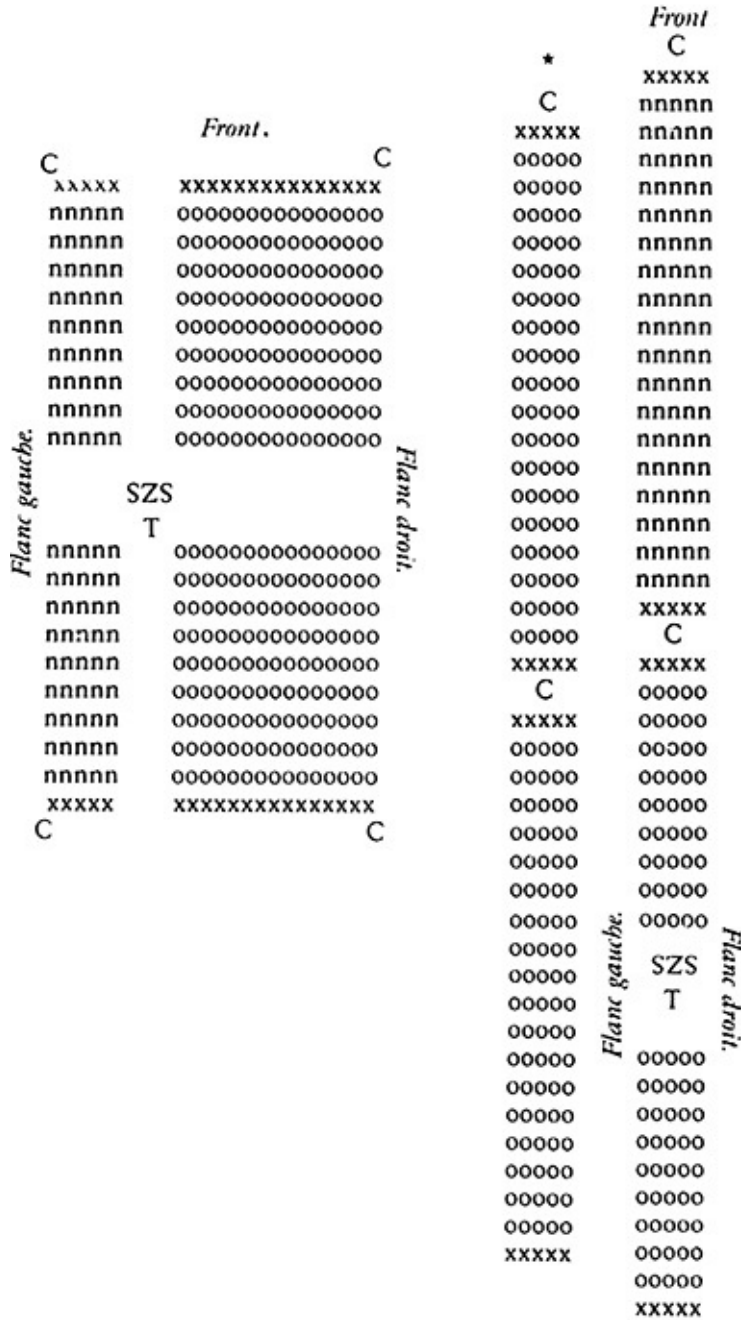
COS. Vous avez dit, s'il m'en souvient, que l'objet de ces exercices était de former ces bataillons en armée, et de les ordonner ainsi les uns par rapport aux autres. Mais s'il arrivait que ces quatre cent cinquante fantassins fussent engagés dans une action particulière, comment les disposeriez-vous ?

FABR. Leur chef doit juger alors où il est le plus utile de placer ses piques ; ce qui ne peut détruire en rien l'ordre que nous avons établi. Quoique l'objet de nos manœuvres soit en effet de former un bataillon à savoir combattre dans une affaire générale, elles n'en peuvent pas moins être très utiles dans toutes les affaires particulières. Mais en vous expliquant bientôt les deux autres modes de former en bataille un bataillon que je vous ai annoncés, je pourrai mieux répondre à votre question. Si quelquefois, en effet, on a recours à ces deux manœuvres, c'est seulement quand un bataillon est isolé de tous les autres.

Pour former un bataillon à cornes, il faut disposer, ainsi qu'il suit, les quatre-vingts rangs, à cinq de hauteur. Vous placez, derrière un centurion, vingt-cinq rangs de deux piques sur la gauche et de trois boucliers ; sur la droite ; derrière les cinq premiers rangs, dans les vingt derniers, sont vingt décurions entre les piques et les boucliers ; les décurions qui portent la pique restent avec les piques dans les cinq premiers de ces vingt rangs. Après ces vingt-cinq rangs viennent 1° un centurion suivi de quinze rangs de boucliers ; 2° le chef de bataillon, la musique et le drapeau, suivis également de quinze rangs de boucliers ; 3° enfin, un troisième centurion suivi de vingt-cinq rangs, dont chacun est composé de trois boucliers sur la gauche et de deux piques sur la droite et, dans les vingt derniers de ces rangs, sont placés vingt décurions entre les piques et les boucliers ; le quatrième centurion ferme les rangs. Maintenant, de ces rangs ainsi disposés, si vous voulez en former un bataillon à deux cornes, vous faites arrêter le premier centurion avec les vingt-cinq rangs qui le suivent. Le second centurion continue de marcher, en obliquant à droite sur le flanc droit des vingt-cinq rangs, et arrivé à la hauteur des quinze derniers rangs de ceux-ci, il s'arrête. Le chef de bataillon *oblique* également sur la droite de ces quinze rangs de boucliers, et fait halte à la même hauteur ; le troisième centurion avec ses vingt-cinq rangs, et le quatrième centurion qui les suit, se dirige sur la même marche en se portant sur le flanc droit de ces rangs de boucliers ; mais il ne s'arrête pas au même point, et continue d'avancer jusqu'à ce que son dernier rang soit aligné avec le dernier rang des boucliers. Alors le centurion qui a conduit les quinze premiers rangs de boucliers quitte sa place et va à l'angle gauche de la queue du bataillon. On aura ainsi un bataillon de quinze rangs, à vingt hommes de hauteur, avec deux cornes sur chaque côté de la tête du bataillon dont chacune sera formée de dix rangs à cinq hommes de hauteur. Entre ces deux cornes, il restera un espace capable de contenir dix hommes aisément. Là sera le chef de

bataillon ; à chaque corne un centurion ; sur les derrières un centurion également à chaque angle ; et sur les deux flancs, deux rangs de piques et un rang de décourions. Ces deux cornes servent à renfermer l'artillerie et les bagages. Les vélites se répandent sur les flancs à côté des piques.

Ordre de la marche



II^e PLANCHE

Cette planche représente la manière de former en bataille un bataillon qui, pendant une marche, craint d'être attaqué par le flanc.

Pour former *une place* dans ce bataillon à cornes, il faut prendre les huit derniers des quinze rangs à vingt hommes de hauteur, et les porter sur la pointe des deux cornes, qui deviennent alors les derrières de la place. C'est là qu'on place les bagages, le chef de bataillon et les drapeaux, mais non l'artillerie qu'on envoie alors à la tête, ou sur les flancs du bataillon : cette manœuvre est utile quand on doit passer dans des lieux suspects ; mais l'ordre d'un bataillon sans *cornes* et sans *place* est encore préférable. Cependant, quand il faut mettre à couvert des hommes sans défense, le bataillon à cornes est très nécessaire.

Les Suisses ont encore plusieurs autres ordres de bataille ; un, entre autres, qui a la forme d'une croix ; ils mettent ainsi à couvert leurs fusiliers dans l'espace que forment les bras de cette croix. Mais comme toutes ces manœuvres ne sont bonnes que dans des affaires particulières et que mon seul but est de former plusieurs bataillons à combattre ensemble, il est inutile d'en parler ici.

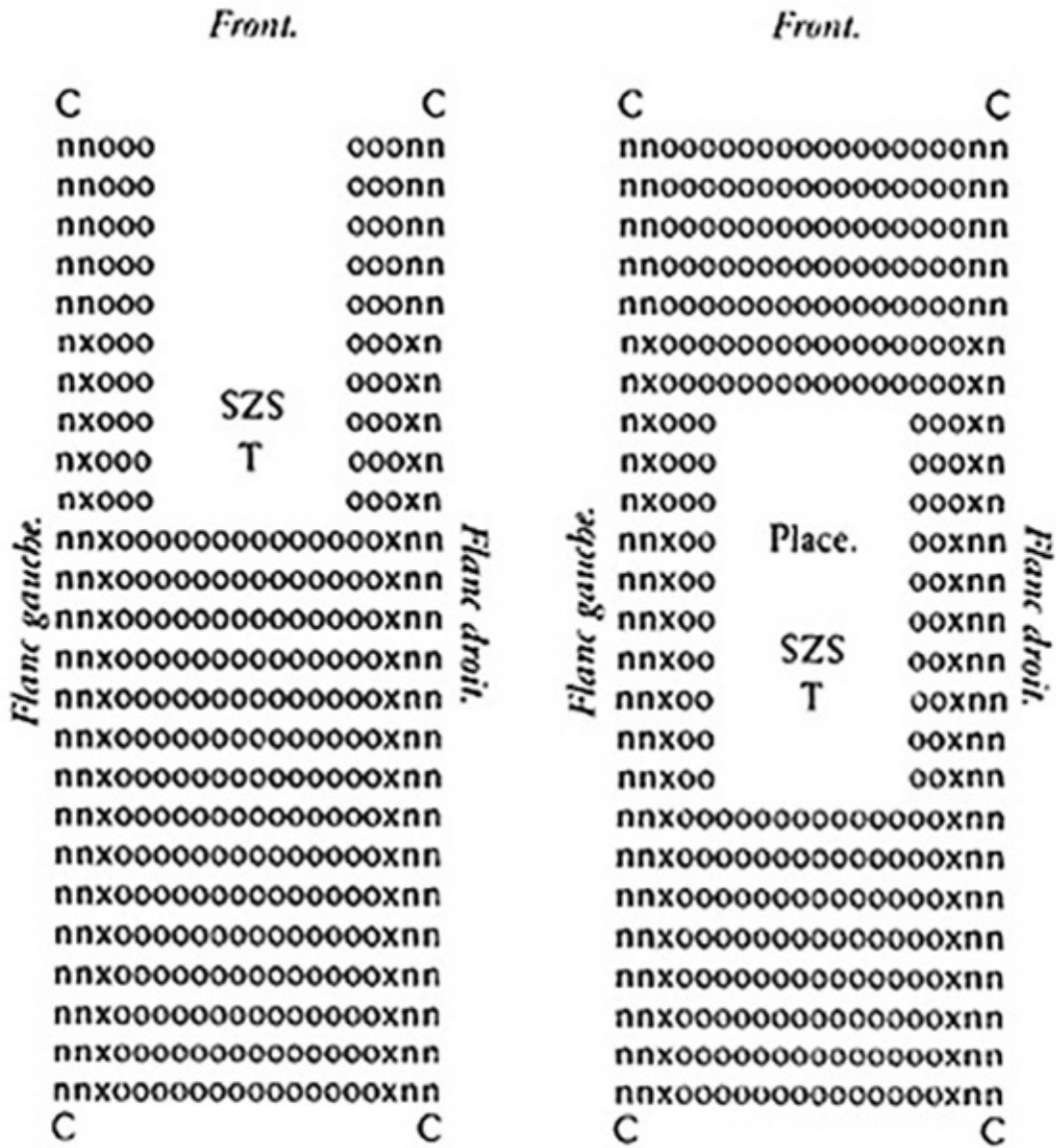
Cos. Il me semble que j'entends fort bien votre système d'exercices pour les soldats de ces bataillons ; mais je crois, si je m'en souviens bien, qu'outre ces dix bataillons vous avez encore dans votre brigade mille piquiers extraordinaires, et cinq cents vélites extraordinaires. Ne voulez-vous pas les exercer également ?

FABR. Oui, sans doute, et avec le plus grand soin. J'exercerais ces piquiers, par compagnies, de la même manière que les bataillons, et je m'en servais plutôt que de ceux-ci dans toutes les affaires particulières, quand il s'agirait de fournir une escorte, de mettre le pays ennemi à contribution, et d'autres opérations semblables. Quant aux vélites, je les exercerais chez eux sans les réunir ensemble ; comme ils sont destinés à combattre sans ordre, il est inutile de les rassembler pour de communs exercices ; il suffit qu'ils soient bien instruits dans les exercices particuliers.

Il faut donc, car je ne me lasse pas de le répéter, exercer avec soin les soldats de vos bataillons à garder leurs rangs, à reconnaître leur poste, à s'y rallier lorsque l'ennemi ou la difficulté du terrain les a mis en désordre. Quand ils ont pris cette habitude, il est aisé d'apprendre à un bataillon quel poste il doit occuper et quelles sont ses opérations à l'armée. Toute république ou tout monarque qui emploiera tous ses soins et tout son zèle à établir chez lui une armée ainsi organisée et de tels exercices sera sûr d'avoir constamment d'excellents soldats, supérieurs à tous leurs voisins, destinés à imposer et non à recevoir la loi. Mais, comme je vous l'ai déjà dit, le désordre de nos gouvernements ne nous laisse que de l'indifférence et du dédain pour ces institutions. Aussi avons-nous de très mauvaises armées, et, s'il s'y trouve quelques chefs ou quelques soldats qui aient une véritable capacité, il leur est impossible d'en donner la moindre preuve.

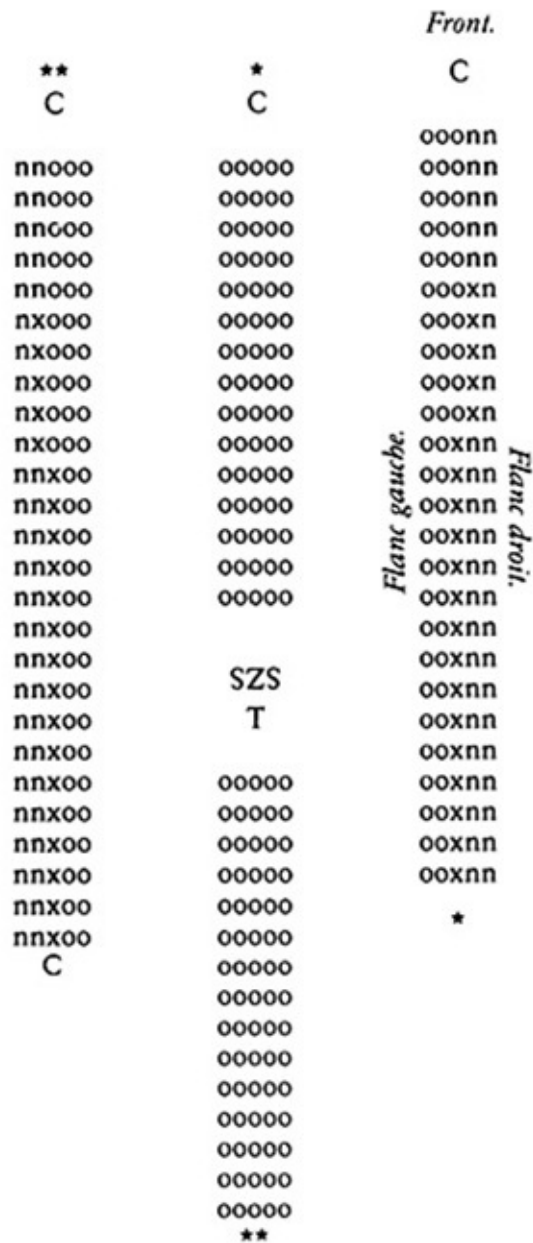
Cos. Quels équipages voudriez-vous à la suite de chacun de ces bataillons ?

FABR. D'abord je ne permettrais à aucun des centurions ou des décurions d'aller à cheval ; et si le chef de bataillon en avait grande envie, je lui accorderais un mulet et non un cheval. Je lui donnerais deux fourgons, un à chaque centurion, et deux pour trois décurions. Car je me propose d'en loger autant ensemble comme je vous le dirai plus bas. Chaque bataillon aurait ainsi trente-six fourgons qui porteraient avec tout les tentes et les ustensiles de cuisine, les haches et les pieux nécessaires au campement. Quant au reste du bagage, ils le porteront s'ils ne sont pas trop chargés.



III^e PLANCHE

Manœuvre pour former un bataillon à cornes et avec la place.



IV^e PLANCHE

Ordre de marche qui précède la manœuvre

Cos. Je ne doute pas de l'utilité des chefs que vous avez dans chaque bataillon ; mais ne craignez-vous pas que tant de commandants n'amènent de la confusion ?

FABR. Cela serait vrai s'ils ne dépendaient pas tous d'un seul chef ; mais cette dépendance établit l'ordre, et, dans ce nombre d'officiers, il est impossible de

conduire un bataillon. C'est un mur qui, penchant de toutes parts, a plutôt besoin d'un grand nombre de petits étais, que de quelques poutres très solides ; car toute la force d'une de ces poutres ne peut empêcher qu'à une certaine distance le mur ne tombe en ruine. Il faut donc que dans une armée, sur dix soldats, il s'en trouve un qui, ayant plus d'activité, d'audace, ou du moins d'autorité, les contienne et les dispose au combat par son courage, ses paroles, et son propre exemple. Ce qui prouve combien est nécessaire dans une armée tout ce que je viens de dire, comme les officiers, les drapeaux et la musique, c'est qu'on les retrouve même dans les nôtres ; mais nous ne savons pas en tirer parti. Si l'on veut que les décurions rendent tous les services qu'on doit en attendre, il faut que chacun d'eux connaisse bien ses soldats, loge et soit de garde avec eux, et combatte dans les mêmes rangs. Par ce moyen, ils servent de règle et de mesure pour tenir les rangs droits et serrés ; et, s'ils viennent à se rompre, ils peuvent aussitôt les rétablir ; mais nos sous-officiers ne sont bons aujourd'hui qu'à recevoir une plus forte solde et à faire quelque service particulier. Il en est de même des drapeaux qu'on n'emploie à aucun usage militaire, mais seulement à faire parade. Les Anciens, au contraire, s'en servaient comme d'un guide et d'un signe de ralliement ; lorsqu'il était arrêté, chacun, instruit de la place qu'il occupait auprès de son drapeau, y retournait aussitôt ; selon qu'il se fixait ou était en mouvement, ils devaient s'arrêter ou marcher. Il faut donc qu'une armée ait beaucoup de corps différents et chaque corps son drapeau et ses guides, c'est le moyen de lui donner du mouvement et de la vie.

Les soldats doivent suivre le drapeau ; et le drapeau, la musique. Lorsque celle-ci est bien dirigée, elle commande à l'armée ; chaque soldat réglant ses pas sur les temps de la musique conserve aisément ses rangs. Aussi les Anciens avaient dans leurs armées des flûtes, des fifres, et autres instruments parfaitement modulés. Comme un danseur ne se trompe jamais dans ses pas, en suivant bien la mesure, une armée avec la même attention se maintient toujours en bon ordre. Les Anciens variaient les modes selon qu'ils voulaient enflammer, calmer ou arrêter l'impétuosité de leurs soldats. Le mode dorique inspirait la constance ; le mode phrygien, la fureur ; et on raconte qu'Alexandre, entendant par hasard, à table, ce mode phrygien, s'enflamma au point de porter la main à ses armes. Il faudrait retrouver tous ces modes, et, si l'on y rencontrait quelque difficulté, il faudrait du moins s'attacher à ceux qui instruisent l'armée des commandements. Chacun peut les varier à son gré, mais il faut que le soldat habitue son oreille à les bien distinguer. Aujourd'hui la musique n'est bonne qu'à faire du bruit.

Cos. Je désire bien que vous m'expliquiez pourquoi les institutions militaires sont tombées aujourd'hui dans un tel dépris ; pourquoi sont-elles vues avec

autant d'indifférence et suivies avec si peu d'ordre ?

FABR. Je satisferai volontiers à votre question. Vous savez que, parmi les militaires renommés, on en a compté un grand nombre en Europe, peu en Afrique et encore moins en Asie. La cause de cette différence est que ces deux parties du monde n'ont jamais renfermé qu'une ou deux grandes monarchies et très peu d'États républicains, tandis qu'il existait en Europe quelques rois et un grand nombre de républiques. Les hommes ne deviennent supérieurs et ne déploient leurs talents que lorsqu'ils sont employés et encouragés par leur souverain, que ce soit un monarque ou une république. Où il y a beaucoup de souverains, les grands hommes naissent en foule ; ils deviennent rares quand le nombre de souverains est petit. À l'égard de l'Asie, quand on a nommé Ninos, Cyrus, Artaxerxès et Mithridate, il reste très peu de grands généraux à citer. Si vous mettez de côté ce qui est caché dans la nuit des antiquités égyptiennes, vous ne trouvez guère en Afrique que Massinissa, Jugurtha et les généraux carthaginois ; mais leur nombre est bien petit si on le compare à tout ce qu'a produit l'Europe. Elle a enfanté une foule de grands hommes dont le nombre serait bien plus considérable encore si l'on pouvait y joindre tous ceux que l'injure des temps a condamnés à l'oubli. Car le mérite est d'autant plus commun, qu'il se trouve plus d'États forcés par la nécessité ou quelque autre puissant intérêt de lui donner de justes encouragements.

L'Asie n'offrit que peu de grands hommes parce que, réunie presque tout entière sous un seul empire, son immensité la maintenait le plus souvent en paix et arrêtait tous les efforts d'un génie entreprenant. Il en a été de même de l'Afrique, à l'exception de Carthage où parurent quelques noms illustres. Car il est à remarquer qu'il naît beaucoup plus de grands hommes dans une république que dans une monarchie : là on honore le mérite, ici on le craint ; là on l'encourage, ici on cherche à l'étouffer.

L'Europe au contraire, remplie de républiques et de monarchies, toujours en défiance les unes des autres, était forcée de maintenir dans toute leur vigueur ses institutions militaires et d'honorer ses grands capitaines. La Grèce, en effet, outre le royaume de Macédoine, comptait plusieurs républiques qui toutes produisirent de très grands hommes. L'Italie était habitée par les Romains, les Samnites, les Étrusques et les Gaulois cisalpins ; la Gaule, la Germanie et l'Espagne étaient partagées en un grand nombre de républiques et de monarchies. Et si nous ne connaissons, en comparaison des Romains, qu'un très petit nombre de leurs héros, il faut en accuser la partialité des historiens qui, le plus souvent esclaves de la fortune, ne célèbrent que les vainqueurs. Mais on ne peut douter qu'il n'ait paru une foule de grands généraux chez les Étrusques et les Samnites qui combattirent cent cinquante ans contre les Romains avant d'avoir été domptés.

On peut en dire autant des Gaules et de l'Espagne. Mais cette vertu que les historiens refusent aux individus, ils la donnent tout entière aux peuples dont ils célèbrent, jusqu'à l'enthousiasme, la constante opiniâtreté dans la défense de leur liberté.

S'il est vrai que le nombre des grands hommes dépend du nombre des États, il faut en conclure que, lorsque ceux-ci s'anéantissent, le nombre des grands hommes diminue avec les occasions d'exercer leur capacité. Lorsque l'empire romain se fut accru et qu'il eut détruit tous les États d'Europe et d'Afrique et la plus grande partie de ceux de l'Asie, il ne resta plus de place au mérite qu'à Rome, et les grands hommes devinrent aussi rares en Europe qu'en Asie. Comme il n'y avait plus de vertu que dans cette capitale du monde, le premier germe de la corruption entraîna la corruption du monde entier ; et les barbares ravagèrent sans peine un empire qui avait éteint la vertu des autres États, sans avoir pu conserver la sienne.

Le partage que fit de l'Empire romain ce déluge de barbares ne put ramener en Europe cette antique vertu militaire : d'abord on ne revient pas aisément à des institutions tombées en désuétude ; il faut en accuser ensuite les nouvelles mœurs introduites par la religion chrétienne. Il n'y a plus autant de nécessité de résister à l'ennemi. Alors le vaincu était massacré, ou achevait une vie misérable dans un éternel esclavage. Les villes prises étaient saccagées, ou on en chassait les habitants après leur avoir enlevé tous leurs biens ; on les dispersait dans le monde entier ; enfin il n'y avait point de misères que ne supportassent les vaincus. Chaque État, effrayé de tant de malheurs, tenait constamment ses armées en activité, et accordait de grands honneurs à tout militaire distingué. Aujourd'hui toutes ces craintes n'existent plus en grande partie : la vie des vaincus est presque toujours respectée, ils ne sont pas longtemps prisonniers, et ils recouvrent très aisément leur liberté. Une ville a beau se révolter vingt fois, elle n'est jamais détruite ; les habitants conservent toutes leurs propriétés, et tout ce qu'ils ont à craindre, c'est de payer une contribution. Aussi ne veut-on plus se soumettre aux institutions militaires et endurer la fatigue des exercices pour échapper à des dangers qu'on ne craint plus. D'ailleurs, les différentes parties de l'Europe comptent un petit nombre de souverains, si on les compare à ceux qu'elles avaient alors : la France entière obéit à un roi ; toute l'Espagne à un autre, et l'Italie n'est pas fort divisée. Les petits États embrassent le parti du vainqueur ; et les États puissants, par les raisons que je viens de développer, n'ont jamais à craindre une ruine complète.

Cos. On a vu cependant, depuis vingt-cinq ans, des villes saccagées et des États détruits. Cet exemple devrait être une leçon pour les autres et leur faire sentir la nécessité de revenir aux anciennes institutions.

FABR. Cela est vrai. Mais remarquez les villes qui ont été saccagées ; ce n'a jamais été une capitale, mais une ville du second ordre : ce fut Tortone¹⁶ et non Milan, Capoue¹⁷ et non pas Naples, Brescia¹⁸ et non Venise, Ravenne¹⁹ et non Rome. Ces exemples ne changent point le système des gouvernants ; ils n'ont d'autre effet que de leur inspirer une grande envie de se dédommager par des contributions. Ils ne veulent pas s'assujettir aux embarras des exercices militaires ; ils regardent tout cela comme inutile, ou come une chose où ils n'entendent rien. Quant à ceux qui ont perdu leur puissance, et que de tels exemples devraient épouvanter, ils n'ont plus les moyens de réparer leur erreur. Ainsi les uns renoncent à ces institutions par impuissance, les autres par ignorance et défaut de volonté ; par facilité ils s'en remettent à la fortune plutôt qu'à leur vertu : ils voient en effet qu'en l'absence de vertu la fortune est la plus forte et ils préfèrent se soumettre à elle plutôt que de la maîtriser.

Je puis, comme une preuve de la vérité de mon opinion, vous citer l'Allemagne. C'est le grand nombre d'États qu'elle renferme qui y entretient la vertu militaire ; et tout ce qu'il y a de bon aujourd'hui dans nos armées leur est dû. Jaloux de leur puissance, ces États seuls redoutent l'esclavage, et ils savent ainsi conserver leur autorité et leur considération. Voilà les causes qui me paraissent expliquer l'indifférence qu'on montre aujourd'hui pour les talents militaires ; je ne sais si vous les trouvez raisonnables, et s'il ne vous reste pas encore quelque doute à cet égard.

COS. Aucun. Cela m'est parfaitement démontré. Je vous prie seulement, pour revenir à notre sujet principal, de me dire de quelle manière vous ordonnez votre cavalerie avec ces bataillons, à quel nombre vous la portez, et enfin quels chefs et quelles armes vous voulez lui donner ?

FABR. Ne soyez pas étonné si je parais oublier cette partie de mon sujet ; j'ai deux raisons pour n'en parler que fort peu : la première, c'est que la force réelle d'une armée est dans son infanterie ; la seconde, c'est que notre cavalerie est moins mauvaise que notre infanterie, et que, si elle n'est pas supérieure à celle des Anciens, elle lui est du moins comparable. Au reste, j'ai déjà parlé de la manière de l'exercer. Quant à ses armes, je ne changerais rien à ce qui est en usage aujourd'hui tant pour la cavalerie légère que pour les gens d'armes. Je voudrais seulement que la cavalerie légère fût entièrement armée d'arbalètes en y mêlant quelques fusiliers. Quoique ceux-ci, dans les opérations ordinaires de la guerre, soient assez inutiles, on peut cependant en tirer un grand parti quand il s'agit d'effrayer des paysans et de les déposer d'un passage qu'ils voudraient garder ; ils ont plus peur d'un fusil que de vingt autres armes.

Il s'agit à présent de fixer à quel nombre il faut porter la cavalerie. Puisque nous imitons les légions romaines, je ne donnerais à chaque brigade que trois cents hommes de cavalerie, dont cent cinquante gens d'armes et cent cinquante cheveu-légers ; chacun de ces deux corps aurait un chef d'escadron, quinze décurions, une musique et un drapeau. J'accorderais cinq fourgons pour dix gens d'armes, et deux pour dix cheveu-légers ; comme ceux de l'infanterie ; ils porteraient les tentes, les ustensiles de cuisine, les haches et les pieux, et le reste du bagage, s'il s'y trouvait encore de la place. Et ne critiquez pas cette règle que j'impose par la raison qu'aujourd'hui ces gens d'armes ont quatre chevaux à leur suite ; c'est là un très grand abus. En Allemagne, les gens d'armes n'ont qu'un seul cheval, et un seul fourgon sert à vingt d'entre eux pour porter leur bagage. La cavalerie romaine était également sans suite ; on logeait seulement près d'elle les *triaux*²⁰ qui l'aidaient dans le pansement des chevaux. C'est un usage que nous pouvons imiter, comme je le ferai voir quand je parlerai des campements ; et nous avons grand tort de négliger, comme nous le faisons, l'exemple que nous ont donné les Romains, et que nous donnent aujourd'hui les Allemands.

Ces deux escadrons, qui feraient partie de la brigade, pourraient quelquefois se réunir en même temps que les bataillons et s'exercer ensemble à la petite guerre, plutôt pour apprendre à se reconnaître que par une véritable nécessité. Mais en voilà assez sur ce sujet ; il s'agit maintenant de mettre une armée en état de présenter la bataille à l'ennemi et de le vaincre. C'est là le but d'une armée et de tous les soins qu'on apporte à la former.

Livre troisième

COSIMO. Puisque nous changeons de discours, je demande qu'un autre soit chargé de proposer les questions. Je crains, à la fin, d'être traité de présomptueux, et c'est un défaut que je ne puis supporter. Ainsi j'abdique la dictature et remets mon autorité à celui de mes amis qui voudra bien s'en charger.

ZANOBI. Nous aurions fort désiré que vous voulussiez continuer ; mais, puisque vous le voulez autrement, désignez-vous au moins votre successeur.

COSIMO. Je veux laisser ce soin au seigneur Fabrizio.

FABRIZIO. Je m'en charge volontiers, et je vous proposerai de suivre la méthode des Vénitiens qui donnent toujours la parole au plus jeune. La guerre est le métier des jeunes gens, et ils sont le plus en état d'en bien parler, comme ils sont le plus capable de la bien faire.

COS. C'est donc à votre tour, Luigi¹ : je suis charmé de vous voir remplir ma place, et je crois qu'on ne sera pas mécontent d'un tel interlocuteur. Mais, sans perdre plus de temps, revenons à notre sujet.

FABR. Pour donner les meilleurs moyens de former une armée en bataille, il faut, avant tout, expliquer quelle était, à cet égard, la méthode des Grecs et des Romains. Comme les écrivains de l'Antiquité vous donnent sur ce sujet tous les éclaircissements que vous pouvez désirer, je laisserai de côté beaucoup de détails, et je m'attacherai seulement aux différentes parties qu'il me semble utile d'imiter aujourd'hui pour porter notre système militaire à quelque degré de perfection. Ainsi je me propose de vous montrer à la fois comment on doit former une armée en bataille, la mettre en état de soutenir un combat véritable et l'exercer à des combats simulés.

La plus grande faute que puissent commettre ceux qui forment une armée en bataille est de n'en faire qu'un seul corps, et d'attendre ainsi la victoire du succès d'une unique attaque. La cause de cette erreur est qu'on néglige la méthode des Anciens de recevoir une ligne d'armée dans une autre ligne, seul moyen de

secourir le premier corps de bataille, de le défendre et de le remplacer dans le combat. C'est un avantage que les Romains n'avaient pas laissé échapper. Ils partageaient chaque légion en *hastati* (gens de traits ou hastaires), *principes* (princes) et *triarii* (triaux). Les hastaires, qui formaient le premier corps de bataille, avaient leurs rangs solides et serrés, derrière eux marchaient les princes, dont les rangs étaient un plus écartés, et enfin venaient les triaires, qui conservaient de si grands intervalles dans leurs rangs qu'ils pouvaient au besoin y recevoir et les princes et les hastaires. L'armée romaine avait en outre les frondeurs, les arbalétriers et d'autres soldats armés à la légère qui n'étaient point dans les rangs, mais qu'on plaçait à la tête de l'armée, entre l'infanterie et la cavalerie. Ces soldats engageaient le combat et, s'ils étaient vainqueurs, ce qui arrivait rarement, ils poursuivaient leur victoire. S'ils étaient repoussés, ils se retiraient par les flancs de l'armée, ou par les intervalles disposés à cet effet, et allaient se placer sur les derrières. Alors s'avançaient les hastaires qui, lorsqu'ils avaient le dessous, se retiraient lentement dans les rangs des princes, et, ainsi renforcés, renouvelaient le combat. S'ils étaient encore vaincus, ils entraient tous dans les intervalles des triaires ; et, réunis en une seule masse, ils marchaient de nouveau à l'ennemi, et, s'ils étaient une troisième fois repoussés, c'était alors qu'il ne leur restait plus aucun moyen de rétablir le combat. La cavalerie était sur les flancs de l'armée et faisait l'effet de deux ailes sur un corps ; elle combattait tantôt à cheval, et souvent, au besoin, à pied avec l'infanterie. Cette méthode de se reformer trois fois de suite en bataille doit rendre une armée presque invincible ; car il faudrait que la fortune l'abandonnât trois fois de suite, et que l'ennemi eût une grande supériorité de forces et de courage pour maintenir autant de fois son avantage.

La phalange des Grecs n'avait pas cette méthode de rétablir le combat : quoiqu'on y comptât un grand nombre de chefs et de rangs de soldats, elle ne formait jamais qu'un seul corps de bataille. Les rangs ne rentraient pas, comme chez les Romains, les uns dans les autres, mais le soldat se remplaçait individuellement comme je vais vous l'expliquer. Lorsque la phalange formée en rangs, par supposition, de cinquante hommes de hauteur, arrivait à l'ennemi, de tous ces rangs, les six premiers pouvaient combattre, car leurs lances, nommées *sarisses*, étaient si longues que le sixième rang passait le premier seulement de la pointe de sa lance. Lors donc que dans le combat quelque soldat du premier rang tombait mort ou blessé, il était sur-le-champ remplacé par celui du second rang qui était derrière lui ; celui-ci, par le soldat du troisième rang, et les derniers rangs remplissaient ainsi de suite les vides des premiers ; de manière que ceux-ci étaient toujours entiers et qu'il ne restait aucune place vide de combattants, excepté au dernier rang qui, n'ayant aucun moyen de se remplir, s'épuisait sans

cesse, et souffrait seul des pertes des premiers rangs. Ainsi, par cette disposition de la phalange, on pouvait plutôt l'anéantir que la rompre, son épaisseur la rendant presque immobile.

Les Romains commencèrent par imiter la phalange, et formèrent d'abord leurs légions sur ce modèle. Mais bientôt ils se dégoûtèrent de cette méthode et divisèrent leurs légions en différents corps, c'est-à-dire en cohortes et en manipules. Ils jugèrent, comme je l'ai déjà observé, qu'une armée avait d'autant plus de vigueur qu'elle avait plus d'impulsions diverses, qu'elle comptait plus de corps différents, dont chacun avait son mouvement et sa vie particuliers.

Aujourd'hui les Suisses imitent entièrement la phalange des Grecs. Ils forment comme eux d'épais et solides bataillons, et se maintiennent de la même manière dans le combat. En face de l'ennemi, ils placent leurs bataillons sur la même ligne, ou, s'ils les forment par échelons, ce n'est pas pour que le premier bataillon puisse se retirer dans les rangs du second. Voici quel est alors leur ordre de bataille pour s'appuyer mutuellement. Ils placent un bataillon en avant et un autre en arrière, un peu sur la droite du premier, de manière que, si celui-ci a besoin d'appui, il puisse marcher à son secours. Un troisième bataillon est derrière ces deux-là, à une portée de fusil. Cette grande distance fait que, si les deux premiers sont battus, ils ont assez d'espace pour se retirer, et le troisième pour avancer sans se heurter les uns les autres ; car une grande multitude désordonnée ne peut être reçue dans les rangs comme une troupe moins considérable. Au contraire, les corps, peu nombreux et bien distincts, qui formaient la légion romaine entraient aisément les uns dans les autres et se prêtaient ainsi un mutuel appui ; et ce qui prouve la supériorité de la méthode des Romains sur la méthode actuelle des Suisses, c'est que toutes les fois que les légions romaines ont eu à combattre les phalanges grecques, elles les ont complètement détruites. Car cette manière des Romains de renouveler leur armée et de rétablir le combat, jointe à la nature de leurs armes, avait des effets bien plus certains que toute la solidité de la phalange.

Ayant à former une armée d'après ces exemples, je me suis proposé de me servir des armes et des manœuvres tant des phalanges grecques que des légions romaines. C'est pour cela que j'ai donné à notre brigade deux mille piques, qui sont les armes de la phalange macédonienne, et trois mille boucliers avec l'épée, armes des Romains. J'ai partagé la brigade en dix bataillons, comme les Romains partageaient la légion en dix cohortes. J'ai voulu, ainsi qu'eux, des vélites, c'est-à-dire des soldats armés à la légère, pour engager le combat. Notre ordre de bataille ainsi que nos armes sont empruntés des deux nations, chaque bataillon ayant en tête cinq rangs de piques, tandis que le reste des rangs est composé de boucliers. Je puis, avec la tête de mon armée, soutenir la cavalerie de l'ennemi et

ouvrir ses bataillons d'infanterie, puisqu'au premier choc j'ai, comme lui, les piques pour l'arrêter, et bientôt après mes boucliers pour le vaincre.

Si vous faites bien attention à cet ordre de bataille, vous verrez que toutes ces armes sont toutes bien placées pour faire leur effet, car les piques sont très nécessaires contre la cavalerie ; elles le sont même contre l'infanterie, avant que la mêlée s'engage ; mais alors elles deviennent inutiles. Pour remédier à ce dernier inconvénient, les Suisses mettent derrière trois rangs de piques un rang de hallebardes ; ils veulent ainsi donner de l'espace à leurs piques, mais cela ne suffit pas. Nos piques qui sont en avant, tandis que les soldats à boucliers sont derrière, servent à soutenir la cavalerie et, au commencement de l'action, à ouvrir les rangs de l'infanterie et à y jeter le désordre ; mais, lorsque le combat se resserre et qu'elles seraient inutiles, elles cèdent la place aux boucliers et aux épées qui peuvent se manier aisément dans la plus étroite mêlée.

LUIGI. Nous sommes impatients de savoir comment, avec ces armes et cette disposition de vos soldats, vous rangerez votre armée en bataille.

FABR. C'est là où je veux arriver. Il faut d'abord que vous sachiez que, dans une armée romaine ordinaire qu'on appelait une armée consulaire, il n'y avait que deux légions de citoyens romains qui formaient environ six cents hommes de cavalerie et onze mille d'infanterie ; on y comptait en outre un pareil nombre d'infanterie et de cavalerie, qui leur était envoyé par leurs alliés. Ces dernières troupes étaient divisées en deux corps qu'on appelait l'un l'aile droite, l'autre l'aile gauche. Jamais cette infanterie auxiliaire n'excédait le nombre de l'infanterie des légions ; la cavalerie seulement était plus nombreuses que la cavalerie romaine. C'est avec cette armée de vingt-deux mille hommes d'infanterie et d'environ deux mille de cavalerie qu'un consul devait résister à toute sorte d'ennemi et achever toutes ses entreprises. Mais, lorsqu'il fallait arrêter un ennemi très dangereux, les deux consuls réunissaient leurs deux armées.

Il faut encore remarquer que dans les trois principales circonstances où se trouve une armée, c'est-à-dire en marche, au camp et sur le champ de bataille, les Romains plaçaient toujours leurs légions au centre de l'armée ; ils voulaient par là, comme je le ferai voir lorsque je traiterai ces trois objets principaux, réunir le plus qu'il leur était possible les troupes dont le courage leur inspirait le plus de confiance. Au reste, cette infanterie auxiliaire, vivant sans cesse avec des légions, formée à la même discipline et observant le même ordre de bataille, rendait à peu près les mêmes services. Ainsi, lorsqu'on connaît l'ordre de bataille d'une légion, on connaît l'ordre de toute l'armée. Vous ayant donc expliqué comment les Romains partageaient une légion en trois lignes de bataille, dont

chacune recevait l'autre, je vous ai instruit de la disposition générale de toute leur armée.

Puisque je veux imiter l'ordre de bataille des Romains, je prendrai deux brigades ainsi qu'ils avaient deux légions ; leur disposition sera la même que celle de toute une armée ; car, si l'on a un plus grand nombre de troupes, on n'a autre chose à faire que de renforcer les rangs. Il est fort inutile, je pense, de vous dire de quel nombre d'hommes est composée une brigade, de vous répéter qu'elle est formée de dix bataillons, de vous apprendre combien il s'y trouve d'officiers, comment elle est armée, ce que c'est que les piques et les vélites ordinaires, les piques et les vélites extraordinaires, tout cela vous a été clairement expliqué, et je vous ai averti de bien vous le rappeler comme une chose indispensable pour l'intelligence de toutes nos manœuvres : ainsi, je crois pouvoir aller plus avant sans m'y arrêter davantage.

Je place les dix bataillons d'une brigade à la gauche de l'armée, et les dix bataillons de l'autre brigade à la droite ; je dispose ainsi les dix bataillons de la gauche ; cinq bataillons sont à la tête, placés sur la même ligne, et séparés l'un de l'autre de quatre brasses ; ils occupent ainsi cent quarante et une brasses de terrain en largeur, et quarante en profondeur ; derrière ces cinq bataillons, j'en place trois autres à une distance directe de quarante brasses : deux de ces bataillons s'alignent avec les deux derniers des cinq, l'autre est au centre ; ces trois bataillons occupent ainsi en largeur et en profondeur le même espace que les cinq premiers, avec cette différence que ceux-ci sont séparés seulement de quatre brasses, et ceux-là de trente-trois. Enfin, derrière ces trois bataillons, je place les deux derniers à une égale distance directe de quarante brasses, chacun aligné avec la droite et la gauche des deux premières lignes, et séparés ainsi l'un de l'autre de quatre-vingt-onze brasses. Tous ces bataillons, disposés de cette manière, occupent donc en largeur cent quarante et une brasses et en profondeur deux cents. À une distance de vingt brasses, je répands sur le flanc gauche de ces bataillons les piques extraordinaires, qui forment cent quarante-trois rangs à sept hommes de hauteur et couvrent tout le flanc gauche des dix bataillons disposés comme je viens de l'expliquer. Les quarante rangs qui restent servent à garder le bagage et toute la suite de l'armée placée à la queue. Les décurions et les centurions tiendront leurs places accoutumées ; et des trois chefs de ces piquiers, l'un sera à la tête, l'autre au centre, et le troisième en *serre-file* à la queue. Il fera les fonctions du *tergi-ductor* des Romains qu'on plaçait sur les derrières de l'armée.

Mais je reviens à la tête de l'armée, et je place, à la gauche des piques extraordinaires, les vélites extraordinaires, qui forment, comme vous le savez, cinq cents hommes ; ils occuperont un espace de quarante brasses. À côté,

toujours sur la gauche, sont les gens d'armes, qui tiennent cent cinquante brasses de terrain, et enfin la cavalerie légère qui occupe le même espace. Je laisse les vélites ordinaires autour de leurs bataillons respectifs, dans les intervalles qui séparent chaque bataillon ; ils seront pour ainsi dire aux ordres de ces bataillons, à moins que je ne préfère les placer sous les piques extraordinaires : je me déciderai à cet égard selon la circonstance. D'après la même considération, le chef de brigade sera indifféremment soit entre la première et la seconde ligne des bataillons, soit à la tête, entre les piques extraordinaires et le premier bataillon de gauche. Il aura autour de lui de trente à quarante hommes d'élite assez intelligents pour bien exécuter un ordre imprévu, et assez intrépides pour soutenir un choc de l'ennemi. À ses côtés seront le drapeau et la musique.

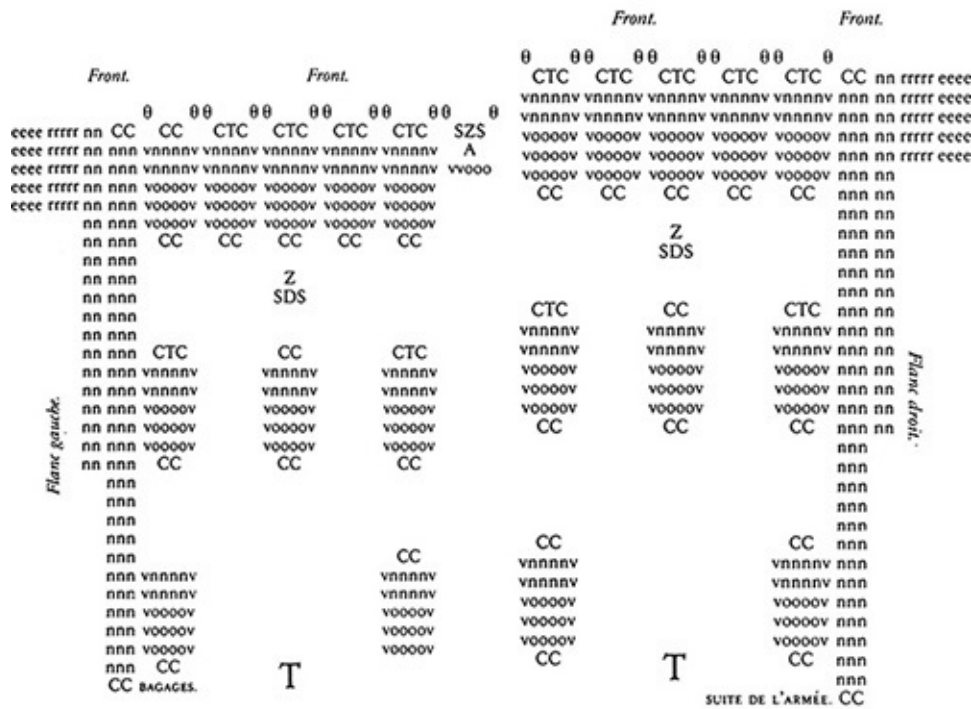
Tel est l'ordre de bataille que je donnerai à la brigade de gauche, c'est-à-dire à la moitié de l'armée. Elle aura en largeur cinq cent onze brasses et en profondeur deux cents, comme je l'ai déjà dit ; je ne compte pas, dans cette dernière mesure, le détachement des piquiers extraordinaires qui gardent les équipages et tiennent environ cent brasses. Je disposerai absolument de la même manière la brigade de droite, en laissant entre elles deux un espace de trente brasses où je placerai quelques pièces d'artillerie, et, derrière cette artillerie, le général en chef avec la musique et le drapeau général. Il sera environné de deux cents hommes d'élite au moins, la plupart à pied, parmi lesquels il s'en trouvera dix en état d'exécuter quelque ordre que ce soit, et il sera tellement armé qu'il puisse être à cheval ou à pied, selon le besoin.

Il ne faut guère à l'armée, pour l'attaque des places fortes, que dix canons qui ne doivent pas porter plus de cinquante livres de balle. En campagne, je m'en servirais plus pour la défense du camp que dans un jour de bataille. Je voudrais que le reste de l'artillerie fût plutôt de dix que de quinze livres de balle. Je la placerais à la tête de l'armée, si le terrain n'est pas assez sûr pour que je puisse la porter sur les flancs, de manière qu'elle n'ait rien à craindre de l'ennemi.

Cet ordre de la bataille tient et de la phalange grecque et de la légion romaine : la tête, hérissée de piques, est formée de rangs serrés, et peut ainsi réparer, comme la phalange, les pertes de ses premiers rangs par les derniers. D'un autre côté, si elle est tellement repoussée que ses rangs soient mis en désordre, elle peut se retirer dans les intervalles de la seconde ligne de bataillons placés derrière ; là, se reformer en un seul corps solide, arrêter de nouveau et combattre l'ennemi ; et si elle est encore repoussée, se retirer encore dans la troisième ligne et rengager l'action : ainsi cette armée maintient le combat à la manière et des Grecs et des Romains.

Au reste, que peut-on imaginer de plus fort qu'une telle armée qui, de toutes parts, est abondamment fournie de chefs et d'armes, qui ne présente aucun côté

faible, excepté sur les derrières où sont les équipages, et qui là encore a un rempart dans le détachement des piques extraordinaires. L'ennemi ne peut l'attaquer sur aucun point qu'il ne la trouve disposée pour le combat ; car je soutiens que les derrières n'ont à craindre aucun danger. Il n'est jamais d'ennemi qui ait des forces assez nombreuses pour pouvoir vous attaquer sur tous les points ; car, dans ce cas, vous n'entrez pas en campagne contre lui. Je suppose qu'il soit trois fois plus fort que vous, et qu'il ait un aussi bon ordre de bataille, il s'affaiblit en voulant vous envelopper ; et, si vous venez à le rompre sur un point, vous ruinez toutes ses dispositions. Si sa cavalerie, plus forte que la vôtre, est parvenue à la mettre en déroute, les rangs de piques qui vous ceignent de toutes parts arrêtent son effort. Les officiers sont placés de manière à pouvoir aisément recevoir et transmettre les ordres. Les intervalles qui séparent chaque bataillon et chaque rang de soldats, non seulement facilitent la retraite en cas d'échec, comme je l'ai montré, mais laissent encore un libre espace à ceux qui sont chargés de porter les ordres du général.



PLANCHE

Plan d'une armée formée en bataille

Je vous ai dit que l'armée romaine était d'environ vingt-quatre mille hommes, ce sera aussi le nombre de notre armée ; et comme les auxiliaires des Romains imitaient l'ordre de bataille et la manière de combattre des légions, ainsi les

troupes que vous réunirez à vos deux brigades doivent entièrement se régler sur elles. L'ordre de bataille que j'ai tracé doit vous guider à cet égard ; car si vous doublez le nombre des bataillons ou des soldats de votre armée vous n'avez qu'à doubler les rangs des bataillons ou des soldats : ainsi, au lieu de dix bataillons, en placer vingt à la gauche, ou renforcer les rangs de vos soldats ; le genre de votre ennemi, ou la nature du terrain vous prescrivent alors ce que vous devez faire.

LUIGI. En vérité, seigneur Fabrizio, il me semble que j'ai déjà votre armée sous les yeux ; je brûle d'envie de la voir en venir aux mains. Je ne voudrais pas, pour rien au monde, que vous fissiez ici le Fabius Maximus ; que vous vous maintinssiez à distance de l'ennemi, et restassiez sur la défensive. Je crois que je crierais encore plus fort contre vous que ne fit le peuple romain contre l'ancien Fabius.

FABR. Soyez sans crainte à cet égard. Mais n'entendez-vous pas déjà le bruit des canons ? Les nôtres ont fait feu, sans avoir beaucoup endommagé l'ennemi. Les vélites extraordinaires et la cavalerie légère quittent leur poste, s'éparpillent le plus qu'ils peuvent, et en poussant de grands cris fondent sur l'ennemi avec fureur. Son artillerie a fait une seule décharge qui a passé sur la tête de notre armée, mais ne lui a fait aucun mal ; pour qu'elle ne puisse en faire une seconde, nos vélites et notre cavalerie se portent dessus avec rapidité, l'ennemi s'avance pour la défendre ; ainsi des deux côtés l'artillerie devient inutile. Admirez le courage et la discipline de nos troupes légères habituées au combat par de longs exercices, et pleines de confiance dans l'armée qui les suit. La voilà qui, d'un pas mesuré, s'ébranle avec les gens d'armes et s'avance vers l'ennemi. Notre artillerie, pour lui faire place, s'est retirée dans les intervalles d'où sont sortis les vélites. Le général est là qui anime ses soldats et leur promet une victoire certaine. Les vélites et la cavalerie légère se retirent sur les côtés pour tâcher de tourmenter les flancs de l'ennemi. On en est aux mains ; avec quelle intrépidité et quel silence les nôtres ont soutenu le choc de l'ennemi ! Le général a ordonné aux gens d'armes de soutenir sans charger et de ne point s'écarter de la ligne de l'infanterie. Avez-vous vu notre cavalerie légère tombant sur une compagnie de fusiliers qui voulaient nous attaquer par le flanc, et la cavalerie ennemie accourant à leur secours, de manière que, mêlés entre ces deux cavaleries, ils ne peuvent plus faire usage de leurs armes, et se retirent derrière leurs bataillons ? Mais nos piques ont poussé l'ennemi avec furie, et l'infanterie est déjà si rapprochée qu'ils ne sont plus d'aucun service ; fidèles à leur institution, ils se retirent lentement à travers les boucliers. Cependant une grosse troupe de gens d'armes ennemis a repoussé nos gens d'armes qui, selon la règle que nous avons prescrite, se sont mis à couvert sous les piques extraordinaires, et là unis à celles-

ci ont fait de nouveau face à l'ennemi, l'ont repoussé et tué en grande partie. Les piques ordinaires des premiers bataillons une fois retirées à travers les rangs des boucliers, ceux-ci s'emparent du combat, et voyez avec quelle audace, quelle facilité, avec quelle sûreté ils frappent l'ennemi. Vous avez remarqué que, dans le combat, les rangs se sont tellement serrés qu'à peine peut-on y manier l'épée. Voyez avec quelle fureur les ennemis tombent ; c'est que, armés seulement d'une pique ou d'une épée dont l'une est trop longue, dont l'autre rencontre un ennemi trop bien armé, les uns tombent tués ou blessés, les autres prennent la fuite : leur gauche est déjà en déroute, la droite la suit bientôt et la victoire est à nous. Ne voilà-t-il pas un heureux combat ? Il serait bien plus heureux encore s'il m'était permis de le réaliser. Vous avez remarqué que nous n'avions pas eu besoin de la seconde ni de la troisième ligne ; la première a suffi pour vaincre. Je n'ai plus qu'à vous demander si vous avez besoin de quelques éclaircissements.

LUIGI. Vous avez poursuivi votre victoire avec tant de vivacité que j'en suis encore dans l'admiration, et tellement étourdi que je ne puis bien vous dire encore s'il me reste quelques doutes. Cependant, plein de confiance dans votre habileté, je ne craindrai pas de vous proposer toutes mes questions. Dites-moi d'abord pourquoi vous ne faites tirer votre artillerie qu'une seule fois ; pourquoi vous la renvoyez sitôt sur les derrières de l'armée, sans plus en faire aucune mention ? Il me semble encore que vous disposez à votre gré l'artillerie de l'ennemi en la faisant tirer trop haut, ce qui peut fort bien arriver ; mais si, par hasard, ce qui arrive quelquefois, je pense, elle vient frapper directement vos troupes, quel remède avez-vous contre ce danger ? Et puisque j'ai commencé à parler de l'artillerie, je veux épuiser cette question pour n'y plus revenir. J'ai souvent entendu mépriser l'ordre de bataille et les armes des Anciens comme étant d'un faible secours, et même tout à fait inutiles contre l'artillerie qui perce toute espèce d'armes et renverse les rangs les plus épais. Il semble de là que c'est une folie d'établir un ordre de bataille qu'on ne peut conserver longtemps contre de telles attaques, et de se fatiguer à porter des armes qui ne peuvent vous défendre.

FABR. Vos réflexions qui embrassent plusieurs objets demandent une réponse de quelque étendue. Il est vrai que je n'ai fait tirer qu'une fois mon artillerie, et encore ai-je balancé pour cette fois même ; et en voici la raison : c'est qu'il est moins important de frapper l'ennemi que de se garantir de ses coups. Pour se préserver de l'effet de l'artillerie, il n'y a d'autre moyen que de se mettre hors de sa portée, ou bien de s'enfermer dans des murailles ou des retranchements, et encore il faut qu'ils soient d'une grande résistance. Un général qui se détermine au combat ne peut s'enfermer dans des murailles ou des retranchements, ni se mettre hors de la portée de l'artillerie ; il faut donc, puisqu'il ne peut s'en garantir,

qu'il tâche d'en souffrir le moins possible, et il n'y a pas d'autre moyen que de chercher à s'en emparer sur-le-champ. Il faut donc se précipiter dessus par une course rapide, et non pas en masse et d'un pas mesuré ; la vivacité de la course ne permet pas à l'ennemi de tirer une seconde fois et, avec les rangs épars, moins de soldats sont atteints. Mais ce moyen est impraticable pour une troupe ordonnée en bataille ; si elle marche vite elle se désordonne, et si elle s'avance, les rangs épars, elle épargne à l'ennemi la peine de la rompre.

J'ai donc ordonné mon armée de manière à éviter ces deux inconvénients. J'ai placé sur les flancs mille vélites, en leur recommandant de courir avec la cavalerie légère sur l'artillerie ennemie aussitôt que la nôtre aurait tiré. Je n'ai pas fait tirer une seconde fois de notre côté, parce que je ne pouvais en prendre le temps et l'ôter à l'ennemi. La même raison qui pouvait m'empêcher de faire tirer mon artillerie la première fois m'arrêta à la seconde, car cette fois encore l'ennemi pouvait tirer le premier. Or, pour rendre inutile l'artillerie ennemie, il n'y a d'autre moyen que de l'attaquer ; si l'ennemi l'abandonne, vous vous en emparez ; s'il veut la défendre, il se porte en avant, et dans les deux cas elle devient inutile.

Il me semble que ces raisons n'auraient pas besoin d'être appuyées par des exemples. Mais les Anciens nous en fournissent quelques-uns. Ventidius, près d'en venir aux mains avec les Parthes dont la force consistait dans leurs flèches, les laissa venir jusque sous les retranchements de son camp avant de ranger son armée en bataille, résolu d'engager aussitôt le combat sans leur laisser le temps de tirer leurs flèches. César raconte que dans une bataille qu'il livra dans les Gaules, il fut attaqué avec tant de fureur que ses soldats n'eurent pas le temps de lancer le javelot selon l'usage des Romains². Il est donc évident que pour se garantir, en campagne, de l'effet d'une arme qu'on tire de loin, il n'y a d'autre parti à prendre que de courir s'en emparer avec la plus grande vivacité.

J'avais encore une autre raison pour marcher à l'ennemi sans faire tirer mon artillerie ; vous en rirez peut-être, mais elle ne me paraît pas à dédaigner. Il n'y a rien qui répande plus le désordre dans une armée que de lui troubler la vue. Des armées très braves ont été souvent mises en déroute pour avoir été offusquées par la poussière ou le soleil. Or, il n'y a pas de plus épaisses ténèbres que la fumée de l'artillerie. Je croirais donc qu'il serait plus sage de laisser l'ennemi s'aveugler lui-même que d'aller à sa rencontre sans rien voir. Ainsi je ne ferais pas tirer mon artillerie, ou, de peur d'être blâmé, vu la grande réputation dont jouit cette arme nouvelle, je la placerais sur les flancs de l'armée afin que sa fumée n'aveuglât pas le soldat, ce qui est l'objet le plus important. Pour prouver combien ce danger est à craindre, on peut citer Épaminondas, qui, voulant troubler la vue de l'ennemi qui venait l'attaquer, fit courir au-devant de lui sa

cavalerie légère. Elle souleva ainsi des nuages de poussière qui aveuglèrent les Lacédémoniens et donnèrent la victoire à Épaminondas.

Vous me reprochez de diriger à mon gré les coups de l'artillerie ennemie en les faisant passer sur la tête de mon infanterie : je réponds à cela que les coups de la grosse artillerie, le plus souvent, sans aucun doute, portent à faux. L'infanterie a si peu de hauteur, et cette artillerie est si difficile à manier, que pour peu que vous leviez le canon le coup passe par-dessus la tête ; si vous l'abaissez, il frappe à terre et n'arrive pas. Songez encore que la moindre inégalité de terrain, le moindre buisson, la plus légère éminence entre vous et l'artillerie, arrête tout son effet. Quant à la cavalerie, et surtout aux gens d'armes qui sont plus élevés, et plus serrés que les cheveau-légers, il est plus facile de les atteindre ; mais on peut éviter ce danger en les tenant sur les derrières de l'armée jusqu'à ce que l'artillerie ait achevé de tirer.

Il est vrai que les fusils et la petite artillerie causent plus de dommages ; mais il est facile de les éviter en venant aux mains. Et, si le premier choc coûte la vie à quelques soldats, c'est un malheur indispensable. Un bon général et une brave armée ne doivent jamais redouter un malheur individuel, mais un malheur général. Que les Suisses nous servent d'exemple : jamais ils ne refusent le combat par la crainte de l'artillerie, et ils punissent de mort quiconque a osé, par ce motif, sortir des rangs et donner quelques signes de frayeur. Ainsi mon artillerie s'est retirée sur les derrières de l'armée, après la première décharge, afin de laisser un libre passage aux bataillons, et je n'en ai plus parlé, puisqu'elle est tout à fait inutile lorsque le combat est engagé.

Vous avez ajouté que beaucoup de gens regardent comme un inutile secours contre la violence de l'artillerie les armes et l'ordre de bataille des Anciens : mais, à vous entendre, il semblerait que les Modernes aient trouvé un ordre de bataille et des armes qui soient de quelque secours contre l'artillerie ; si vous savez ce secret, vous m'obligerez de me l'apprendre. Je n'ai encore rien vu de semblable jusqu'à présent, et je doute même qu'on fasse jamais une telle découverte. Mais je voudrais bien que ces gens-là m'apprirent pourquoi notre infanterie porte aujourd'hui une cuirasse ou un corselet de fer, pourquoi notre cavalerie est toute bardée de même métal. En effet, s'ils condamnent les armes des Anciens parce qu'ils les considèrent comme inutiles face à l'artillerie, ils devraient également renoncer à ce genre d'armures. Je voudrais savoir aussi pourquoi les Suisses, à l'imitation des Anciens, forment des bataillons épais de six ou huit mille hommes, et pourquoi toutes les autres nations ont suivi leur exemple. Cet ordre de bataille, néanmoins, expose bien autant aux effets de l'artillerie qu'aucune autre disposition qu'on pourrait emprunter des Anciens. Je ne sais ce que ces gens-là pourraient répondre ; mais si vous interrogez des

militaires qui aient quelque jugement, ils vous diraient d'abord qu'ils portent leurs armes, non parce qu'elles les défendent contre l'artillerie, mais parce qu'elles les garantissent contre les arbalètes, les piques, les épées, les pierres, et toutes les autres armes que l'ennemi pourrait diriger contre eux ; ils vous diraient ensuite qu'ils marchent serrés dans leurs rangs comme les Suisses, pour pouvoir repousser l'infanterie avec plus de vigueur, soutenir plus aisément la cavalerie, et présenter plus de difficultés à l'ennemi qui veut les rompre.

On voit donc qu'une armée a d'autres dangers à craindre que ceux de l'artillerie, et c'est contre ces dangers qu'elle peut se défendre avec les armes et les dispositions que nous avons établies. Il s'ensuit que son salut est d'autant plus assuré qu'elle a de meilleures armes, et que ses rangs sont plus épais et plus serrés. Ainsi cette opinion dont vous me parlez est une preuve d'inexpérience ou d'irréflexion. Si aujourd'hui, en effet, la plus faible des armes des Anciens, la pique, si la moins importante de leurs institutions, l'ordre de bataille des Suisses, donnent une si grande force à nos armées et leur assurent une si grande supériorité, pourquoi croirait-on que toutes leurs autres armes et institutions ne seraient d'aucune utilité ? Si, enfin, nous ne sommes pas arrêtés par les dangers de l'artillerie, en serrant nos rangs comme les Suisses, quelle autre institution des Anciens pourrait augmenter ces dangers ? Il n'en est aucune qui ait plus à craindre de l'artillerie.

Lorsque l'artillerie ennemie ne m'empêche pas de camper devant une place forte, d'où elle me bat avec sécurité, où, étant défendues par les murailles, je ne puis m'en rendre maître, et d'où elle peut tirer sur moi à coups redoublés, pourquoi donc la craindrais-je si fort en campagne, où il m'est facile de m'en emparer sur-le-champ ? Je crois donc que l'artillerie n'est pas du tout un obstacle au projet de faire revivre, dans les armées, les institutions et la vertu des Anciens. Et je vous développerais toute ma pensée, à ce sujet, si je ne m'en étais déjà entretenu au long avec vous, mais je m'en rapporte à ce que j'en ai déjà dit³.

LUIGI. Nous avons très bien saisi toutes vos idées sur l'artillerie : votre opinion, en dernier résultat, est qu'il faut, lorsqu'on est en campagne, en présence de l'ennemi, courir sur les canons pour s'en emparer ; mais, à cet égard, j'ai une observation à vous faire. Il me semble que l'ennemi pourrait placer son artillerie sur les flancs de son armée, de manière qu'elle pût vous atteindre sans avoir rien à craindre de vos attaques. Je crois me rappeler que dans votre ordre de bataille, vous laissez quatre brasses de distance entre chaque bataillon, et vingt brasses entre les bataillons et les piques extraordinaires. Mais, si l'ennemi ordonnait son armée de cette manière et mettait son artillerie dans ces intervalles, il me semble qu'il pourrait vous faire beaucoup de mal sans avoir rien à craindre, puisque vous ne pourriez pénétrer dans ses rangs pour vous emparer de ses canons.

FABR. Votre objection est parfaitement juste, et je vais tâcher de la résoudre ou de parer à ce danger. Je vous ai déjà dit que ces bataillons étant toujours en mouvement, soit au combat, soit en marche, tendent naturellement à se resserrer. Ainsi, si vous donnez peu de largeur aux intervalles où vous placez votre artillerie, les bataillons se resserrent tellement en peu de temps qu'elle n'a plus assez d'espace pour agir ; si, pour éviter cet inconvénient, vous faites plus larges vos intervalles, vous tombez dans un danger plus grand encore, car l'ennemi peut y pénétrer et non seulement s'emparer de l'artillerie, mais encore jeter le désordre dans les rangs. Au reste, il faut que vous sachiez qu'il est impossible d'avoir de l'artillerie dans les rangs, celle surtout qui est portée sur des chariots, car elle marche du côté opposé à celui où elle tire. Si vous êtes forcé de marcher et de tirer à la fois, il faut dans ce dernier cas faire tourner votre artillerie, et cette opération demande un si grand espace que cinquante chariots d'artillerie seulement jetteraient le désordre dans toute armée quelconque. On est donc forcé de les tenir hors des rangs, et là ils peuvent être attaqués comme nous l'avons dit.

Mais je veux bien supposer qu'on peut placer cette artillerie dans les rangs et trouver un terme moyen entre le danger, ou de tellement les resserrer qu'on en empêche l'effet de l'artillerie, ou de tellement les ouvrir que l'ennemi puisse y pénétrer ; je soutiens que, dans ce cas-là même, on peut s'en garantir en laissant dans son armée des intervalles qui donnent aux boulets un libre passage et rendent toute leur violence inutile. Ce moyen est très facile ; car, si l'ennemi veut que son artillerie soit en sûreté, il faut qu'il la place au bout de ses intervalles et que, pour ne pas frapper ses propres soldats, il tire constamment sur une même ligne ; on voit alors la direction des coups, et rien de plus aisé que de les éviter en leur faisant passage. Règle générale : il faut toujours laisser passer ce qu'on ne peut arrêter, ainsi que faisaient les Anciens à l'égard des éléphants et des chars armés de faux.

J'imagine, je suis même assuré qu'il vous semble que j'ai arrangé et gagné ma bataille comme il m'a plu. Mais je vous répète qu'il est impossible qu'une armée ainsi armée et ordonnée ne renverse pas, dès le premier choc, toute autre armée disposée comme nos armées modernes qui, le plus souvent, ne forment qu'un corps de bataille, n'ont pas de boucliers, et sont tellement sans défense qu'elles ne peuvent résister à un ennemi qui les presse de près. L'ordre de bataille actuel est si vicieux que si on place les bataillons sur la même ligne, on a une armée sans aucune profondeur ; s'ils sont, au contraire, à la suite les uns des autres, comme ils ne peuvent mutuellement se recevoir dans leurs rangs, tout est confus dans l'armée, et elle tombe aisément dans le plus grand désordre. Quoique ces armées soient divisées en trois corps, l'*avant-garde*, le *corps de bataille* et l'*arrière-garde*, ces divisions ne servent que pendant la marche ou au camp ;

mais, au combat, l'armée tout entière attaque à la fois, et attend sa fortune d'un seul coup du sort.

LUIGI. J'ai encore une autre observation à vous faire. Dans votre bataille, votre cavalerie, repoussée par la cavalerie ennemie, s'est retirée sous les piques extraordinaires et, avec leur secours, a soutenu l'ennemi et l'a mis en déroute. Je crois bien que les piques peuvent soutenir la cavalerie, comme vous dites, mais seulement dans des bataillons solides et épais, comme ceux des Suisses ; mais dans votre armée, vous n'avez à la tête que cinq rangs de piques et sept sur les flancs, et je ne vois pas comment ils sont en état de soutenir la cavalerie.

FABR. Quoique je vous aie déjà expliqué que dans la phalange macédonienne six rangs seulement pouvaient agir à la fois, il faut que vous sachiez encore que dans un bataillon de Suisses, fût-il composé de mille rangs de profondeur, il n'y a guère que quatre ou cinq rangs au plus qui peuvent agir. Les piques, en effet, étant longues de neuf brasses, et la main occupant une brasse et demie, il ne reste de libre au premier rang que sept brasses et demie de piques : le second rang, outre la partie occupée par la main, en perd une brasse et demie par l'intervalle qui sépare un rang de l'autre ; il ne lui reste donc que six brasses de piques : au troisième rang, il n'en reste, par la même raison, que quatre brasses et demie ; trois au quatrième, et une et demie au cinquième : les autres rangs ne peuvent porter aucun coup ; ils ne servent qu'à remplacer les premiers rangs, comme nous l'avons dit, et à leur servir de renfort. Si cinq rangs des Suisses arrêtent la cavalerie, pourquoi les nôtres ne le pourraient-ils pas, puisqu'ils ont derrière eux d'autres rangs qui les soutiennent et leur servent d'appui, quoiqu'ils n'aient pas de piques ? Quant aux rangs des piques extraordinaires que je place sur les flancs de l'armée, et qui vous paraissent trop minces, il est facile d'en former un bataillon carré qu'on placerait sur les flancs des deux bataillons de la dernière ligne de bataille ; de là, ils pourraient aisément se porter à la tête ou à la queue de l'armée, et soutenir la cavalerie, s'il en était besoin.

LUIGI. Auriez-vous toujours le même ordre de bataille dans toutes les occasions ?

FABR. Non, sans doute. J'en changerais selon la nature du terrain et l'espèce et le nombre des ennemis, comme je vous le montrerai par quelque exemple avant la fin de cet entretien. Je vous ai donné cet ordre de bataille, non pas comme supérieur aux autres, quoique, en effet, il soit excellent, mais pour qu'il vous serve de règle dans les dispositions différentes que vous pourriez prendre. Il n'y a pas de science qui n'ait ses principes généraux qui sont la base des diverses applications qu'on en fait. Ce que je veux seulement vous inculquer avec force, c'est de ne jamais ordonner une armée de façon que les premiers rangs ne puissent être secourus par les derniers, car une telle faute rend inutile la plus

grande partie de votre armée et met dans l'impossibilité de vaincre, si vous rencontrez quelque résistance.

LUIGI. Il faut que je vous parle d'une idée qui m'est venue à ce sujet. Dans votre ordre de bataille, vous placez cinq bataillons à la tête, trois au centre et deux à la queue : je croirais volontiers qu'il faudrait faire tout le contraire, et qu'une armée serait d'autant plus difficilement rompue que l'ennemi, à mesure qu'il avancerait, trouverait une plus vigoureuse résistance ; mais par votre système, votre armée se trouve d'autant plus faible que l'ennemi pénètre plus en avant.

FABR. Si vous vous rappelez que les triaires qui composaient la troisième ligne de la légion romaine n'étaient guère plus de six cents hommes, et de quelle manière ils étaient formés sur cette troisième ligne, vous tiendrez un peu moins à votre idée. C'est d'après cet exemple que j'ai placé à la troisième ligne deux bataillons qui font neuf cents hommes d'infanterie, en sorte que, voulant à cet égard imiter le peuple romain, j'ai ôté aux premières lignes plutôt trop que trop peu de soldats. Cet exemple pourrait me suffire ; mais je veux vous en rendre raison. J'ai donné à la première ligne de l'armée de la solidité et de l'épaisseur, parce que c'est elle qui soutient le choc de l'ennemi, qu'elle n'a à recevoir personne dans ses rangs et qu'elle doit être ainsi très fournie de soldats, car des rangs faibles ou séparés lui ôteraient toute sa force. La seconde ligne qui, avant de soutenir le choc de l'ennemi, est dans le cas de recevoir la première dans ses rangs, doit présenter de grands intervalles, et par conséquent être moins nombreuse ; car, si son nombre était égal ou supérieur à la première, on serait forcé ou de n'y laisser aucun intervalle, ce qui amènerait la confusion, ou de dépasser l'alignement, ce qui ferait un ordre de bataille vicieux.

C'est d'ailleurs une erreur de croire que plus l'ennemi pénètre en avant dans la brigade, plus il la trouve affaiblie ; car il ne peut jamais attaquer la seconde ligne que la première n'y soit réunie. Ainsi, le centre, loin d'être plus faible, lui oppose une plus grande force, puisqu'il a à combattre les deux premières lignes à la fois. Il en est de même lorsqu'il arrive à la troisième ligne ; car là, ce n'est pas seulement à deux bataillons frais, mais à la brigade tout entière qu'il a affaire. Cette troisième ligne devant recevoir un plus grand nombre de soldats doit être encore moins nombreuse et présenter de plus grands intervalles.

LUIGI. Je suis très satisfait de cette explication ; mais permettez-moi encore une question. Comment se peut-il que les cinq premiers bataillons qui se retirent dans les trois de la seconde ligne, et ensuite les huit dans les deux de la dernière ligne, soient dans l'un ou l'autre cas contenus dans le même espace que les cinq premiers ?

FABR. D'abord ce n'est pas le même espace ; car les cinq premiers bataillons sont séparés entre eux par des intervalles qu'ils occupent, lorsqu'ils sont réunis à la première ou à la seconde ligne ; il reste en outre l'espace qui sépare une brigade de l'autre, et les bataillons, des piques extraordinaires ; tous ces intervalles offrent une assez grande étendue. Les bataillons d'ailleurs n'occupent pas le même espace lorsqu'ils sont dans leurs rangs, avant le combat, ou lorsqu'ils ont essuyé des pertes, car ils tendent alors ou à éparpiller ou à resserrer leurs rangs. Ils les éparpillent quand la crainte les force de prendre la fuite ; ils les resserrent quand ils cherchent leur salut, non dans la fuite, mais dans une vigoureuse résistance. N'oubliez pas enfin que les cinq premiers rangs de piques, lorsque le combat est engagé, doivent se retirer à travers leur bataillon à la queue de l'armée, pour laisser le champ de bataille aux boucliers, et qu'alors, quoique inutiles dans la mêlée, ils peuvent être utilement employés par le général : ainsi les espaces qu'on avait préparés pour tous les rangs peuvent très bien contenir le reste des soldats. Si d'ailleurs ils ne suffisaient pas, les flancs de l'armée ne sont pas des murailles, mais des hommes ; ils peuvent s'étendre et s'écarter et laisser tout l'espace nécessaire.

LUIGI. Les rangs de piques extraordinaires que vous placez sur les flancs de l'armée doivent-ils, lorsque les premiers bataillons se retirent dans les seconds, rester à leur poste et former ainsi comme deux cornes à l'armée, ou bien se retirer en même temps que les bataillons ? et alors qu'auraient-ils à faire, puisqu'ils n'ont pas derrière eux des rangs distants l'un de l'autre qui puissent les recevoir ?

FABR. Si l'ennemi ne les attaque pas lorsqu'il force les bataillons à la retraite, ils peuvent rester à leur poste et alors combattre l'ennemi par le flanc ; mais s'il les attaque, ce qui est à présumer, puisqu'il est assez fort pour repousser les autres bataillons, ils doivent aussi se retirer. Rien ne leur est plus facile, quoiqu'ils n'aient pas derrière eux des rangs pour les recevoir : il faut que de la moitié des rangs en avant, ils se *doublent en ligne droite*, un rang entrant dans l'autre, comme nous l'avons expliqué quand nous avons parlé de la manière de doubler les rangs. Il faut observer que, pour faire retraite en se doublant en ligne droite, on doit suivre une marche différente de celle que je vous ai montrée. Je vous ai dit que le second rang entrait dans le premier, le quatrième dans le troisième, et ainsi de suite : ici il ne faudrait pas commencer par les premiers rangs, mais par les derniers, de manière qu'en se doublant ils se retirassent au lieu d'avancer.

Au reste, pour répondre d'avance à toutes les objections que vous pourriez me faire encore sur ma bataille, je vous répète que dans tout ce que je viens de dire, je n'ai eu que deux objets en vue, de vous apprendre à ordonner une armée et à l'exercer. Quant à l'ordre de bataille, je crois que vous le comprenez très bien ;

quant aux exercices, vous devez réunir le plus que vous pourrez vos bataillons, afin que leurs officiers apprennent à les former à ces manœuvres dont nous venons de parler. Si le devoir du soldat est de connaître tous les exercices du bataillon, celui de l'officier est de s'instruire de toutes les manœuvres générales de l'armée, et de se former à bien exécuter les ordres du général ; il faut qu'il sache former ensemble plusieurs bataillons à la fois, et choisir leur poste en un instant ; et, pour cet effet, chaque bataillon doit porter d'une manière évidente un numéro différent : ce numéro facilite la transmission des ordres du général, et donne plus de moyens à lui et aux soldats de se reconnaître mutuellement. Les brigades doivent également porter un numéro sur leur drapeau principal. Il faut donc qu'on sache bien parfaitement et le numéro de la brigade, postée à la gauche ou à la droite, et celui des divers bataillons, postés à la tête, au centre, et ainsi de suite.

Des numéros doivent également servir de signes et d'échelons pour les différents grades de l'armée : le premier grade, par exemple, sera le décurion ; le second, le chef de cinquante vélites ordinaires ; le troisième, le centurion ; le quatrième, le chef du premier bataillon ; le cinquième, le chef du deuxième bataillon ; le sixième, le chef du troisième bataillon, et ainsi de suite jusqu'au dixième bataillon, dont le chef serait immédiatement au-dessous du chef de la brigade ; et on ne pourrait arriver à ce dernier grade sans avoir passé par tous les autres. Et comme, outre ces différents officiers, nous avons trois chefs de piques extraordinaires et deux de vélites extraordinaires, je leur donnerai le grade de chef de premier bataillon, et je m'inquiéterais peu d'avoir six officiers du même grade, puisqu'ils n'en auraient que plus d'émulation pour mériter le deuxième bataillon : ainsi, chaque officier connaissant bien le poste de son bataillon lorsque le drapeau sera fixé, au premier son de la trompette, toute l'armée sera à son poste. Il faut qu'une armée s'exerce ainsi fréquemment à se former sur-le-champ en bataille, et pour cela il faut, chaque jour, et même plusieurs fois le jour, l'exercer à se rompre et à se reformer aussitôt ; c'est là le premier exercice.

LUIGI. Outre le numéro, quel signe voudriez-vous sur les drapeaux ?

FABR. Le drapeau général doit porter les armes du souverain, les autres peuvent porter les mêmes armes en variant le *champ*, ou en variant les armes même comme on voudrait ; tout cela est fort indifférent, pourvu que les drapeaux puissent servir de signe de ralliement. Mais passons à notre deuxième exercice. Lorsque l'armée est formée en bataille, qu'elle s'habitue à se mettre en mouvement et à marcher d'un pas mesuré en conservant ses rangs.

Le troisième exercice a pour objet de former l'armée à toutes les manœuvres d'une bataille. Que l'artillerie, après une première décharge, se reporte sur les derrières ; que bientôt s'avancent les vélites extraordinaires et qu'ils fassent

retraite après un combat simulé ; que les premiers bataillons, comme s'ils étaient repoussés, se retirent dans les intervalles de la seconde ligne et enfin dans la troisième, et que de là chacun retourne à son poste. Il faut que l'armée s'habitue tellement à toutes ces manœuvres qu'elles deviennent familières à tous les soldats, et c'est un avantage que la pratique leur donne bientôt.

Par le quatrième exercice, l'armée doit apprendre à connaître le commandement par la musique et le drapeau ; car les commandements donnés de vive voix n'auront pas besoin d'autre moyen de communication pour se faire entendre ; mais comme c'est par la musique que le commandement qui n'a pas été transmis par la voix acquiert une véritable importance, je crois devoir vous parler de la musique militaire des Anciens. Les Lacédémoniens, selon Thucydide⁴, employaient la flûte ; ils croyaient que ses sons étaient les plus propres à faire marcher leur armée avec calme et mesure. Les Carthaginois, pour cette même raison, se servaient du sistre au commencement du combat. Aliatès, roi de Lydie, avait introduit dans son armée et la flûte et le sistre ; mais Alexandre le Grand et les Romains se servaient de cors et de trompettes ; ils pensaient que ces instruments enflammaient le plus le courage des soldats, et les excitaient davantage au combat. Quant à nous, qui avons emprunté nos armes et des Grecs et des Romains, nous les imiterons encore dans la distribution de nos instruments. Je placerai donc auprès du général en chef toutes les trompettes ; cet instrument est plus propre à exciter l'armée et se fait mieux entendre au milieu du bruit le plus violent. Auprès des chefs de bataillon et des chefs de brigade, je placerai des flûtes et des tambourins qui joueront, non pas comme dans nos armées actuelles, mais comme ils jouent dans un festin : le général en chef ferait connaître par les différents sons des trompettes quand il faudrait faire halte, avancer ou reculer ; quand il faudrait faire tirer l'artillerie ou avancer les vélites extraordinaires, et enfin toutes les manœuvres générales de l'armée. Les tambours répéteraient ces divers commandements et, comme cet exercice est fort important, il faudrait le renouveler souvent. La cavalerie aurait également des trompettes, mais moins fortes et d'un son différent que celles du général. Voilà enfin tout ce que j'ai à vous dire sur l'ordre de bataille et les divers exercices de l'armée.

LUIGI. Je n'ai plus qu'une observation à vous faire : la cavalerie légère et les vélites extraordinaires engagent le combat avec fureur et en poussant de grands cris, tandis que le reste de l'armée marche à l'ennemi avec un grand silence. Je vous prie de m'expliquer la raison de cette différence que je n'entends pas bien.

FABR. Les anciens capitaines ont été d'un avis différent sur cette question-ci : faut-il, lorsqu'on en vient aux mains, courir à l'ennemi en poussant de grands cris, ou marcher lentement et en silence ? Cette dernière méthode conserve

mieux les rangs et permet mieux d'entendre les ordres du général ; l'autre enflamme davantage l'ardeur des soldats ; et, comme ce sont là deux avantages importants, j'ai fait marcher les uns en poussant des cris, et les autres en silence. Je ne crois pas que les cris continuels soient utiles ; ils empêchent d'entendre le commandement, ce qui est un grand danger. Et il n'est pas à présumer que les Romains pussent encore des cris après le premier choc ; on voit souvent dans l'histoire les exhortations et les discours de leurs généraux ramener le soldat déjà en fuite, et souvent changer l'ordre de bataille au milieu du combat, ce qui eût été impossible si les cris de l'armée eussent couvert la voix du général.

Livre quatrième

LUIGI. Puisqu'une victoire si honorable vient d'être gagnée sous mes ordres, je crois qu'il est prudent de ne plus tenter la fortune ; elle est trop mobile et trop capricieuse. Ainsi, j'abdique la dictature à mon tour et, voulant suivre notre règle, qui remet au plus jeune mes fonctions, je laisse à Zanobi¹ le soin de vous faire les questions. C'est un honneur, ou pour mieux dire, une peine qu'il acceptera volontiers ; d'abord pour me faire plaisir, ensuite parce qu'il est naturellement plus brave que moi ; et il ne craindra pas de se charger de cet emploi, quoiqu'il coure la chance d'être vaincu comme d'être vainqueur.

ZANOBI. Je ferai ce que vous voudrez, quoique j'eusse préféré de rester simple auditeur ; car je vous avoue que j'aimais mieux vos questions que toutes celles qui me venaient à l'esprit en écoutant votre entretien. Mais, seigneur Fabrizio, nous vous faisons perdre votre temps ; pardon de vous ennuyer de tous nos compliments.

FABRIZIO. Vous me faites, au contraire, grand plaisir, en vous chargeant ainsi des questions tour à tour ; par là j'apprends à connaître vos dispositions et vos inclinaisons différentes. Mais avez-vous quelques observations à me faire sur le sujet que nous venons à traiter ?

ZAN. J'ai deux choses à vous demander avant que vous alliez plus avant. D'abord, connaissez-vous quelque autre manière d'ordonner une armée, et enfin quelles précautions doit prendre un général avant d'engager le combat, et que doit-il faire lorsque au milieu de l'action il survient quelque événement imprévu ?

FABR. Je vais tâcher de vous satisfaire. Mais je vous préviens que je ne répondrai pas séparément à vos deux questions, car souvent ce que je dirai sur l'une pourra s'appliquer à l'autre. Je vous ai déjà répété que je vous ai proposé un ordre de bataille qui admet toutes les modifications que demande la nature de l'ennemi ou du terrain ; car c'est toujours l'ennemi et le terrain qui doivent

déterminer vos dispositions. Mais n'oubliez pas que rien n'est plus dangereux que de donner trop de front à votre armée, à moins d'avoir des forces très nombreuses et très sûres ; il faut préférer l'ordre profond et peu étendu à l'ordre large et mince. Lorsque vous avez des forces inférieures à l'ennemi, il faut chercher ailleurs vos compensations, vous appuyer d'un fleuve ou d'un marais pour n'être pas enveloppé, ou vous couvrir par des fossés, comme fit César dans les Gaules².

En général, on doit s'étendre ou se resserrer selon le nombre de ses forces ou de celles de l'ennemi. Si l'ennemi est inférieur, il faut chercher des plaines étendues, surtout avec des troupes bien exercées, non seulement pour l'envelopper, mais pour déployer ses rangs en liberté. Dans les lieux âpres et difficiles, où l'on ne peut maintenir ses rangs, on ne tire aucun avantage de leur solidité. Aussi les Romains préféraient toujours les plaines et s'éloignaient des terrains inégaux. Mais, si vos troupes sont peu nombreuses et mal exercées, il faut choisir des positions où vous puissiez tirer parti de votre infériorité ou n'avoir rien à craindre de leur inexpérience. Vous devez aussi tâcher de prendre le poste le plus élevé, afin de tomber sur l'ennemi avec plus de violence. Ayez soin cependant de ne jamais placer votre armée au pied d'une montagne ou dans un lieu qui en soit voisin, car, si l'ennemi vient à l'occuper, son artillerie, de ce poste supérieur, peut vous faire le plus grand mal, et vous n'avez aucun moyen de vous en défendre. Songez encore, en disposant votre armée, que le soleil ou le vent ne vous frappent pas en face ; ils vous troublent la vue, l'un par ses rayons, l'autre par la poussière qu'il fait voler devant vous ; le vent d'ailleurs détruit l'effet des armes de trait, et amortit leurs coups. Quant au soleil, il ne suffit pas qu'il ne vous donne pas actuellement dans le visage, il faut encore qu'il n'arrive pas à vous à mesure que le jour s'avance ; disposez donc votre armée de manière qu'elle lui tourne le dos, et qu'il se passe beaucoup de temps avant qu'elle l'ait en face. C'est une précaution qu'Annibal prit à Cannes³, et Marius dans sa bataille contre les Cimbres⁴. Si votre cavalerie est inférieure, placez votre armée dans des vignes ou des bois, ou au milieu d'obstacles semblables, comme le firent les Espagnols lorsque, de notre temps, ils battirent les Français à Cerignola⁵ dans le royaume de Naples. En changeant ainsi d'ordre et de champ de bataille, on a vu souvent les mêmes soldats de vaincus devenir vainqueurs ; on peut en citer pour exemple les Carthaginois qui, battus plusieurs fois par Regulus, obtinrent enfin la victoire, parce que, d'après les avis du Lacédémonien Xantippe, ils descendirent dans la plaine, où la supériorité de leur cavalerie et de leurs éléphants mit les Romains en déroute⁶.

J'ai remarqué souvent dans l'histoire que les plus grands généraux de l'Antiquité, après avoir reconnu le côté fort de l'armée ennemie, lui ont presque toujours opposé leur côté le plus faible, et ainsi leur côté le plus fort au côté le plus faible de l'ennemi ; et qu'en engageant l'action, ils recommandaient à leur côté le plus fort de soutenir seulement le choc de l'ennemi sans le repousser, et à leur plus faible de lâcher pied et de se retirer dans la dernière ligne ; il résultait de là deux effets très fâcheux pour l'ennemi : d'abord, c'est que son côté le plus fort se trouvait enveloppé ; ensuite que, se croyant sûr de la victoire, il arrivait bien rarement que le désordre ne se mît pas dans ses rangs, ce qui précipitait sa ruine. Scipion, faisant la guerre en Espagne contre Asdrubal⁷, plaçait ordinairement au centre de son armée les légions qui formaient ses meilleures troupes ; mais, ayant appris qu'Asdrubal, instruit de cet ordre de bataille, voulait l'imiter, il changea, au moment de la bataille, toute cette disposition et plaça ses légions sur les flancs et au centre ses plus mauvaises troupes. Lorsqu'on en vint aux mains, il ordonna au centre de s'avancer lentement, et aux flancs de se porter avec rapidité sur l'ennemi ; il n'y eut ainsi que les deux ailes qui combattirent, parce que les deux centres étaient trop distants pour se joindre, et les meilleures troupes de Scipion n'ayant affaire qu'aux plus faibles d'Asdrubal, le premier remporta une victoire complète.

Ce stratagème était alors fort utile, mais aujourd'hui il serait funeste à cause de l'artillerie. Cet intervalle, qui séparerait le centre des deux armées, lui donnerait les moyens de tirer avec grand avantage ; et nous avons déjà dit combien on doit craindre ce danger. Il faut donc y renoncer et se borner à la méthode que j'ai déjà proposé d'engager l'action par toute l'armée, en faisant céder peu à peu le côté le plus faible.

Un général qui, avec des forces supérieures à l'ennemi, veut l'envelopper sans qu'il s'en doute, donnera à son armée le même front qu'à l'armée ennemie, et, lorsque l'action sera engagée, il fera peu à peu reculer son centre et étendre ses flancs, et l'ennemi se trouvera nécessairement enveloppé sans s'en apercevoir.

Celui qui veut livrer une bataille avec la certitude presque absolue de n'être pas mis en déroute choisira un poste qui lui offre, à quelque distance, un asile presque assuré, ou derrière un marais, ou dans les montagnes, ou dans une ville forte ; car, dans ce cas, il ne peut être poursuivi par l'ennemi et se conserve tous les moyens de le poursuivre. C'est le parti que prit Annibal lorsque la fortune commença à lui devenir contraire et qu'il craignait la valeur de Marcellus.

Plusieurs généraux, pour jeter le désordre dans les rangs ennemis, ont ordonné à leurs troupes légères d'engager l'action, et de se retirer ensuite dans les rangs, et, lorsque les deux armées en seraient aux mains et que la mêlée serait la plus complète, de sortir par les flancs et d'attaquer ainsi l'ennemi, ce qui mettait le

trouble dans son armée et causait sa déroute. Quand on est inférieur en cavalerie, outre les expédients que j'ai donnés déjà, on peut placer derrière ses escadrons un bataillon de piques, et leur ordonner d'ouvrir au milieu du combat un passage à ce bataillon ; cette manœuvre est un sûr garant de leur victoire. D'autres enfin ont exercé des troupes légères à combattre au milieu de la cavalerie qui acquérait par là une grande supériorité.

De tous les généraux, ceux qui ont été le plus loués pour la disposition de leur armée le jour d'une bataille sont Annibal et Scipion, lorsqu'ils combattirent en Afrique⁸. Annibal, dont l'armée était composée de Carthaginois et d'auxiliaires de différentes nations, plaça à la première ligne quatre-vingts éléphants, puis les auxiliaires, qui étaient suivis des Carthaginois, et enfin les Italiens dont il se défiait. Voici quels furent ses motifs : il plaçait ses auxiliaires en avant, parce qu'ayant l'ennemi en face, et arrêtés derrière par les Carthaginois, toute fuite leur était impossible, et que, forcés de combattre, ils devaient nécessairement ou repousser ou du moins laisser les Romains, et il jugeait qu'alors ses troupes fraîches et pleines d'ardeur n'auraient pas de peine à vaincre un ennemi déjà fatigué. Scipion disposa, selon l'usage ordinaire, les *hastaires*, les *princes* et les *triaux* pour se recevoir dans les rangs les uns des autres, et se prêter un mutuel appui, et il établit un grand nombre d'intervalles dans son premier corps de bataille. Mais, afin que l'ennemi ne pût s'en apercevoir et crût même que ses rangs étaient solides, il remplit ces intervalles de vélites, en leur recommandant de se retirer à l'approche des éléphants dans les intervalles ordinaires des légions et de leur laisser un libre passage : ainsi, il rendit vaine toute l'impétuosité de ces animaux ; et, en étant venu aux mains, il remporta la victoire.

ZAN. Vous m'avez fait souvenir, en me parlant de cette bataille, que Scipion pendant le combat ne fit pas rentrer les *hastaires* dans les rangs des *princes* ; mais, lorsqu'il voulut faire combattre ceux-ci, il ordonna aux *hastaires* de s'ouvrir et de se retirer sur les flancs de l'armée. Je voudrais que vous m'expliquiez pourquoi il s'écarta dans cette occasion de l'usage accoutumé ?

FABR. Volontiers. Annibal avait placé toute la force de son armée à la seconde ligne ; Scipion voulant lui opposer une force aussi imposante réunit ensemble les *princes* et les *triaux* ; ceux-ci occupant ainsi les intervalles des rangs de la seconde ligne, la place des *hastaires* était prise ; il fallut donc faire ouvrir les rangs de ceux-ci et les envoyer sur les flancs de l'armée. Au reste, remarquez bien que cette manœuvre d'ouvrir la première ligne pour faire place à la seconde ne peut avoir lieu que lorsqu'on a l'avantage : on l'exécute alors à son aise, comme fit Scipion ; mais si on ne l'essaie que lorsqu'on a le dessous et qu'on est repoussé, on se perd infailliblement ; il faut donc pouvoir rentrer dans la seconde ligne. Mais revenons à notre sujet.

Les anciens peuples de l'Asie, entre autres armes offensives, employaient des chars armés de faux sur les côtés ; leur impétuosité ouvrait les rangs ennemis, et les faux tuaient tout ce qui se trouvait sur leur passage. On se défendait contre ces chars, soit par l'épaisseur des rangs, soit en leur laissant un libre passage, comme aux éléphants, ou par quelque autre moyen particulier. Tel fut celui qu'employa Sylla contre Archelaüs⁹ qui avait un grand nombre de ces chars armés de faux : Sylla, pour s'en garantir, fit enfoncer derrière ses premiers rangs beaucoup de pieux qui, arrêtant ces chars, leur faisaient perdre toute leur impétuosité. Il faut remarquer que dans cette occasion Sylla disposa son armée d'une manière nouvelle : il plaça sur les derrières les vélites et la cavalerie et, à la tête, les soldats pesamment armés, mais en laissant dans leurs rangs assez d'intervalles pour que ceux-là pussent au besoin se porter en avant. Il engagea le combat, et par le moyen de sa cavalerie, à qui, au milieu de l'action, il ouvrit ainsi un passage, il remporta la victoire.

Si vous voulez pendant le combat jeter le trouble dans l'armée ennemie, il faut alors faire naître quelque événement propre à l'effrayer, ou annoncer l'arrivée de nouveaux renforts, ou imaginer quelque artifice qui lui en offre l'apparence, de sorte que, trompé par cette fausse démonstration, il s'épouvante et cède plus aisément la victoire. C'est un moyen qu'employèrent les consuls Minucius Rufus et Acilius Glabrion. Sulpicius fit monter les valets de l'armée sur des mulets et d'autres animaux inutiles au combat, les disposa de manière à représenter un corps de cavalerie, et leur ordonna de paraître au haut d'une colline pendant qu'il en était aux mains avec les Gaulois ; ce qui lui assura la victoire. Marius imita cet exemple, lors de sa bataille contre les Teutons.

Si les attaques simultanées sont très utiles au milieu d'un combat, on peut tirer un plus grand parti encore des attaques véritables, surtout lorsque à l'improviste on tombe sur les derrières ou sur les flancs de l'ennemi ; mais ce moyen est difficile, si l'on n'est aidé par le pays. Si vous êtes dans un pays ouvert, il vous est impossible de cacher une partie de vos troupes, comme l'exigent presque toujours de pareils stratagèmes ; on le peut aisément dans un pays de bois ou de montagnes, et par conséquent propre aux embuscades : alors, à l'improviste, tombez rapidement sur l'ennemi, et comptez presque toujours sur le succès.

Il est quelquefois très important, au milieu de l'action, de semer le bruit de la mort du général ennemi ou de la défaite d'une partie de ses troupes ; ce fut souvent un moyen de gagner la victoire. On jette aisément le désordre dans la cavalerie ennemie, en la frappant par un spectacle ou des cris inattendus, comme Crésus qui opposa des chameaux à la cavalerie de ses ennemis, et Pyrrhus qui fit avancer contre celle des Romains des éléphants, dont le seul aspect la mit en déroute. De nos jours, les Turcs ont vaincu le sopher de Perse et le Soudan de

Syrie, uniquement par la mousqueterie, dont le bruit inaccoutumé jeta le désordre dans leur cavalerie et assura aux Turcs la victoire. Les Espagnols, pour vaincre Amilcar¹⁰, placèrent à la tête de leur armée des chariots traînés par des bœufs et remplis d'étoupe : au moment d'en venir aux mains, ils y mirent le feu. Les bœufs, pour fuir la flamme, se précipitèrent sur les Carthaginois et jetèrent le désordre dans leurs rangs. Beaucoup de généraux tendent des pièges à l'ennemi, comme nous l'avons déjà dit, lorsque le pays est propre aux embuscades ; mais on peut aussi, dans un pays plat et ouvert, creuser des fossés qu'on recouvre légèrement de terre et de mousse, en laissant entre eux des intervalles. Lorsque le combat est engagé, on s'y retire en sûreté par les intervalles, et l'ennemi acharné à la poursuite tombe dans ces fossés et s'y perd.

Si pendant l'action il survient quelque événement propre à effrayer vos soldats, il faut le cacher avec soin ou, s'il est possible, en tirer parti, comme firent Tullus Hostilius et Sylla. Celui-ci voyant, au milieu du combat, une partie de ses troupes passer du côté de l'ennemi, et toute son armée effrayée de ce spectacle, fit publier que ces troupes n'agissaient que par son ordre ; l'armée alors, bien loin d'être troublée par cet événement, n'en prit que plus de courage et finit par remporter la victoire. Le même Sylla, ayant chargé quelques troupes d'une expédition où elles avaient péri, déclara, pour prévenir les frayeurs de son armée, qu'il les avait envoyées à dessein au milieu de l'ennemi parce qu'il était persuadé de leur perfidie. Sertorius, au milieu d'un combat qu'il livrait en Espagne, tua lui-même un des siens qui venait lui annoncer la mort d'un de ses généraux, afin qu'il n'allât pas, par cette nouvelle, répandre l'alarme dans le reste de l'armée.

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de rallier une armée en fuite et de la ramener au combat. Il faut bien remarquer si elle est tout entière en déroute, et alors il est impossible de la rallier, ou si une partie seulement prend la fuite, ce qui n'est pas sans remède. Plusieurs généraux romains, pour arrêter leur armée en déroute, se sont précipités au-devant des fuyards, en leur faisant honte de leur lâcheté. Sylla, entre autres, voyant une partie de ses légions mises en fuite par l'armée de Mithridate, courut au-devant d'elles, l'épée à la main, en leur criant : « Si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez : *nous l'avons abandonné, combattant dans les champs d'Orchomène*¹¹. » Atilius Regulus fit avancer contre ses soldats en fuite ceux qui étaient restés à leur poste, et leur signifia que, s'ils ne retournaient au combat, ils seraient tués par les Romains comme par les ennemis. Philippe, roi de Macédoine, s'apercevant de la frayeur qu'inspiraient les Scythes à ses troupes, plaça sur les derrières de son armée un corps de cavalerie sur lequel il comptait, en lui ordonnant de tuer tous

les fuyards ; et cette armée, préférant de mourir en combattant qu'en fuyant, remporta la victoire. Enfin plusieurs généraux romains, non pas tant pour empêcher leur armée de fuir que pour lui donner l'occasion de déployer plus d'intrépidité, ont saisi un drapeau au milieu du combat, et l'ont jeté dans les rangs ennemis en promettant une récompense à qui l'irait chercher.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos de parler ici des suites du combat ; j'ai d'ailleurs peu de chose à dire sur ce sujet, qui est digne d'attention, et qui a naturellement rapport à l'objet actuel de notre entretien. On bat ou on est battu : dans le premier cas, il faut poursuivre la victoire avec la plus vive rapidité, et imiter à cet égard César et non pas Annibal qui, pour s'être arrêté à Cannes après avoir vaincu les Romains, perdit l'occasion de s'emparer de Rome. César, au contraire, ne prenait pas un instant de repos après la victoire, et poursuivait son ennemi avec plus de fureur et d'impétuosité qu'il ne l'avait attaqué au moment du combat. Dans le second cas, un général doit examiner s'il ne peut tirer quelque parti de sa défaite, surtout quand il lui reste une partie de son armée. On peut profiter alors de la négligence de l'ennemi qui, très souvent après la victoire, tombe dans une confiance aveugle qui donne moyen de l'attaquer avec succès. Marcius détruisit ainsi les armées carthaginoises qui, après la mort des deux Scipion et la déroute de leurs armées, n'avaient plus aucune défiance des débris de ces armées réunies sous son commandement. Mais bientôt elles se virent attaquées par Marcius, et réduites à fuir à leur tour. Rien n'est plus facile qu'un projet que l'ennemi vous croit hors d'état de tenter, et c'est du côté qu'ils pensent avoir le moins à craindre que les hommes sont le plus souvent frappés.

Un général qui ne peut user d'une pareille ressource doit chercher cependant encore, avec le plus grand soin, à rendre sa perte moins funeste : il tâchera donc d'ôter à l'ennemi les moyens de le poursuivre, ou sèmera le plus d'obstacles qu'il pourra sur ses pas. Les uns, prévoyant leur défaite, après avoir désigné un lieu de ralliement, ordonnaient à leurs généraux de fuir sur divers points par des routes différentes ; et l'ennemi, craignant de diviser son armée, les laissait ainsi se retirer tous en sûreté, ou du moins la plus grande partie ; d'autres ont jeté devant l'ennemi leurs effets les plus précieux, afin que, retardé par l'amour du butin, il leur donnât plus de temps pour la fuite. Titus Dimius usa d'un habile stratagème pour cacher la perte qu'il avait faite dans une bataille : après avoir combattu jusqu'à la fin du jour, avec une grande perte des siens, il fit enterrer pendant la nuit la plus grande partie de ses morts, et l'ennemi apercevant le matin tant d'hommes tués de son côté, tandis que les Romains en avaient si peu, crut avoir eu le dessous, et prit la fuite.

Je crois avoir répondu en grande partie à votre question ; il me reste à vous parler de la forme à donner à une armée le jour d'une bataille. Plusieurs généraux

en ont fait souvent une espèce de cône, croyant pouvoir, par cette disposition, ouvrir plus aisément l'armée ennemie. A ce cône on a apposé la forme des ciseaux pour le recevoir dans leur ouverture, l'envelopper et le combattre de toutes parts. Je veux, à ce propos, vous recommander une maxime générale : c'est de faire volontairement ce à quoi l'ennemi veut vous contraindre, car alors vous procédez avec ordre, en prenant vos avantages et en prévenant les siens ; mais si vous agissez forcément vous êtes perdu. A l'appui de cette maxime, je ne crains pas de vous répéter des exemples que j'ai déjà pu vous citer. Votre ennemi forme-t-il un cône pour ouvrir vos rangs ? Si vous marchez à lui les rangs ouverts, vous détruisez toutes ses dispositions, et vous restez maître des vôtres. Annibal place des éléphants à la tête de son armée pour ouvrir les rangs de Scipion ; Scipion se présente devant lui les rangs ouverts, et assure ainsi sa victoire et la défaite d'Annibal. Asdrubal met au centre de son armée ses meilleures troupes pour enfoncer celles de Scipion ; celui-ci ordonne à son centre de céder à l'ennemi, et triomphe ainsi d'Asdrubal. Enfin toutes ces dispositions extraordinaires sont toujours le gage du succès de celui qui a su les prévoir.

Je dois vous parler encore de toutes les précautions que doit prendre un général avant de se décider au combat. D'abord il ne doit jamais engager une action à moins qu'il n'y voie un avantage assuré, ou qu'il n'y soit forcé par la nécessité. Il y trouve de l'avantage quand il a un poste plus favorable, des troupes mieux disciplinées ou plus nombreuses ; il y est forcé quand l'inaction entraîne nécessairement sa ruine, soit qu'il manque d'argent et qu'il ait ainsi à craindre la désertion de son armée, soit qu'il soit pressé par le défaut de vivres, ou que l'ennemi attende à chaque instant de nouveaux renforts. Dans tous ces cas, il faut toujours combattre même avec un désavantage marqué ; car il vaut mieux tenter la fortune, qui, après tout, peut être favorable, que d'attendre par irrésolution une ruine certaine. Un général est alors aussi coupable de ne pas combattre que de laisser échapper, en tout autre temps, une occasion de vaincre, par ignorance ou par lâcheté.

Souvent l'ennemi vous offre lui-même des avantages, souvent aussi vous les devez à votre propre habileté. Il est arrivé quelquefois qu'au passage d'un fleuve une armée a été mise en déroute par un ennemi vigilant qui l'a attaquée au moment même où elle était partagée en deux corps par le fleuve. C'est ainsi que César détruisit le quart de l'armée des Helvètes¹². Si votre ennemi s'est fatigué à vous poursuivre longtemps avec trop d'emportement, et que vous vous trouviez alors frais et dispos, ne négligez pas cette occasion de l'attaquer. Souvent l'ennemi vous présente la bataille de grand matin, différez alors, le plus que vous pouvez, de sortir de votre camp ; et, quand il est resté longtemps sous les armes,

et que, dans cette longue attente, il a perdu sa première ardeur, alors engagez le combat. C'est le parti que prirent en Espagne Scipion et Metellus, l'un contre Asdrubal, l'autre contre Sertorius. Si l'ennemi a diminué ses forces, soit en divisant son armée, comme firent les Scipion en Espagne, soit par quelque autre accident, c'est encore le moment de l'attaquer.

La plupart des généraux prudents ont mieux aimé recevoir le choc de l'ennemi que d'aller l'attaquer avec impétuosité ; lorsque des hommes fermes et solides soutiennent avec vigueur cette première fureur, elle finit presque toujours par le découragement. Fabius reçut ainsi les Samnites et les Gaulois et fut vainqueur, tandis que son collègue Decius perdit la vie par une conduite contraire. D'autres généraux, croyant avoir à redouter la valeur de l'ennemi, n'ont commencé le combat qu'à l'approche de la nuit, pour pouvoir, en cas de défaite, se retirer à la faveur des ténèbres. Quelques-uns enfin, instruits que leur ennemi était empêché par quelque motif superstitieux de combattre tel jour, ont choisi ce jour même pour livrer bataille ; c'est ainsi que César et Vespasien attaquèrent l'un Arioviste dans la Gaule, l'autre, les Juifs en Syrie.

Ce qu'il y a de plus utile et de plus important pour un général, c'est d'avoir toujours auprès de lui quelques hommes sûrs, éclairés et d'une grande expérience, qui lui servent de conseil et l'entretiennent sans cesse de son armée et de celle de l'ennemi. Ils examineront ensemble avec soin de quel côté est la supériorité du nombre, des armes, de la cavalerie et de la discipline ; quelles sont les troupes les plus endurcies aux travaux, lesquelles méritent le plus de confiance, de la cavalerie ou de l'infanterie ; quelle est la nature du terrain qu'ils occupent ; s'il est plus ou moins favorable à l'ennemi ; laquelle des deux armées tire ses vivres avec plus de facilité ; s'il est avantageux de différer ou d'engager le combat ; ce qu'on peut espérer ou craindre en traînant la guerre en longueur : car souvent dans ce dernier cas les soldats se découragent et désertent, fatigués de travaux et d'ennui. Ce qu'il importe surtout de connaître, c'est le général ennemi et ses alentours, s'il est téméraire ou réservé, timide ou entreprenant, et quelle confiance enfin on peut mettre dans les auxiliaires. Mais ce qu'il faut observer avec le plus grand soin, c'est de ne jamais mener une armée au combat, lorsqu'elle doute le moins du monde de la victoire. On n'est jamais plus sûrement vaincu que lorsqu'on craint de ne pas vaincre. Il faut toujours alors éviter la bataille, imiter Fabius qui, en choisissant des postes escarpés, ôta à Annibal tout moyen d'aller l'attaquer, ou, si vous craignez que dans ces postes même l'ennemi ne marche contre vous, quitter la campagne et disperser vos troupes dans des places fortes, afin de le fatiguer par des sièges.

ZAN. Ne peut-on autrement éviter le combat qu'en dispersant son armée dans des places fortes ?

FABR. Je crois vous avoir déjà dit que tant qu'on tient la campagne on ne peut éviter d'en venir aux mains, lorsqu'on a affaire à un ennemi qui veut le combat à quelque prix que ce soit ; il n'y a pas d'autres moyens alors que de se maintenir toujours au moins à cinquante milles de lui, pour avoir le temps de décamper lorsqu'il marche contre vous. Et il est à remarquer que Fabius ne refusait pas le combat avec Annibal, mais il ne le voulait qu'à son avantage, et Annibal ne croyait pas pouvoir le vaincre dans les postes qu'il avait choisis ; car, s'il avait été sûr de la victoire, Fabius aurait bien été forcé de combattre ou de prendre la fuite. Philippe, roi de Macédoine, le père de Persée, dans la guerre contre les Romains, avait établi son camp sur une montagne très élevée, afin d'éviter le combat ; mais les Romains l'allèrent attaquer sur cette montagne même et le mirent en déroute. Vercingétorix, général des Gaulois, ne voulant pas engager le combat avec César qui, contre son attente, venait de traverser un fleuve qui l'en avait jusqu'alors séparé, prit le parti de s'éloigner avec son armée de plusieurs milles¹³. Les Vénitiens de nos jours devaient suivre cet exemple, et ne pas attendre que l'armée française eût passé l'Adda, puisqu'ils étaient résolus de n'en pas venir aux mains. Ils perdirent le temps en vains délais, ne surent ni saisir l'occasion du combat, lorsque l'armée passa le fleuve, ni s'en éloigner à temps, et les Français, arrivant sur eux au moment où ils décampaient, les attaquèrent et les défirent complètement¹⁴. Je le répète, on ne peut éviter une bataille quand l'ennemi la veut à tout prix. Et qu'on ne me cite pas Fabius, car alors il n'évitait pas plus la bataille qu'Annibal.

Tantôt vos soldats ont le désir de combattre, mais le nombre et la position de l'ennemi vous font craindre une défaite, et vous êtes forcé de leur faire perdre cette envie ; tantôt la nécessité et les circonstances vous obligent à livrer bataille, mais vos soldats sont sans confiance et peu disposés au combat : dans le premier cas, vous devez les refroidir, dans l'autre, les échauffer. Pour les refroidir, lorsque vos discours ne suffisent pas, vous n'avez qu'à en sacrifier quelques-uns à l'ennemi, et alors ceux qui se sont trouvés à l'action, comme ceux qui n'ont pas combattu, vous croient enfin. On peut imiter, de dessein prémédité, ce qui arriva par hasard à Fabius. Son armée, comme vous le savez, avait une extrême envie de combattre Annibal ; le maître de la cavalerie partageait cette envie, mais Fabius ne croyait pas pouvoir risquer le combat. Enfin, ce dissentiment ayant fait partager l'armée entre eux deux, Fabius resta dans son camp, tandis que le maître de la cavalerie engagea le combat, où il courut de très grands dangers et eût été mis en déroute si Fabius ne fût venu à son secours. Cet exemple lui fit sentir, comme à toute l'armée, combien il était important de se confier à Fabius. Si au contraire vous voulez exciter vos soldats au combat, il faut les irriter contre

l'ennemi, en leur répétant les paroles outrageantes que celui-ci vomit contre eux, leur persuader que vous avez pratiqué dans son camp des intelligences secrètes et qu'une partie de son armée vous est vendue ; il faut camper à porter de son camp, engager souvent de légères escarmouches ; les choses qu'on voit tous les jours n'inspirent plus tant d'effroi ; montrez enfin une vive colère et, dans un discours préparé à cet effet, reprochez-leur leur lâcheté ; assurez-les, pour qu'ils aient honte d'eux-mêmes, que, puisqu'ils ne veulent pas vous suivre, vous irez seul au-devant de l'ennemi. Si vous voulez que les soldats s'acharnent au combat, vous devez surtout avoir soin de ne leur permettre qu'à la fin de la guerre d'envoyer leur butin chez eux, ou de le déposer dans quelque autre lieu de sûreté. Ils sentent alors que, si la fuite sauve leur vie, elle ne sauve pas ce qu'ils possèdent et, pour le défendre, ils combattent souvent avec plus d'opiniâtreté que s'il s'agissait de leur vie même.

ZAN. Vous venez de nous dire qu'on pouvait exciter par des discours les soldats au combat ; mais avez-vous entendu qu'on parlât à toute l'armée ou seulement aux officiers ?

FABR. Faire adopter ou rejeter une opinion à un petit nombre d'individus n'est pas fort difficile ; car, si les paroles ne suffisent pas, on emploie la force et l'autorité. La véritable difficulté est de détruire dans l'esprit de la multitude une erreur funeste, contraire à l'intérêt public et à vos desseins. Ce succès ne peut s'obtenir que par un discours qui, si l'on veut que tous soient persuadés, doit être entendu de tous. Il fallait donc qu'autrefois les grands généraux fussent orateurs ; car si l'on ne sait parler à toute une armée, il est difficile d'espérer de grands succès ; mais c'est un talent qui est tout à fait perdu aujourd'hui. Voyez dans la vie d'Alexandre combien de fois il fut obligé de haranguer toute son armée ; jamais sans cet avantage il n'eût pu la conduire, chargée de précieuses dépouilles, dans les déserts de l'Inde et de l'Arabie, malgré tant de fatigues et de dangers. Sans cesse il arrive des accidents qui peuvent faire périr une armée si son général n'a pas le talent ou l'habitude de lui parler. Par des paroles, il chasse la crainte, enflamme le courage, accroît l'acharnement, découvre les ruses de l'ennemi, offre des récompenses, montre les dangers et les moyens de les fuir, réprimande, prie, menace, sème l'espérance, la louange ou le blâme, et emploie enfin tous les moyens qui poussent ou retiennent les passions des hommes. Une république ou un monarque qui veulent former une armée et lui rendre son ancien éclat doivent donc habituer leurs soldats à entendre leur général, et le général à parler aux soldats.

Chez les Anciens, la religion et le serment qu'on faisait prêter aux soldats avant de les envoyer à l'armée étaient un moyen puissant pour les gouverner ; à chaque faute, ils étaient menacés, non seulement des châtimens qu'ils pouvaient

craindre des hommes, mais encore de la colère de Dieu. Ce moyen, fortifié encore de toutes les cérémonies religieuses, a souvent rendu faciles aux anciens capitaines les plus grandes entreprises, et produirait encore aujourd'hui les mêmes effets, partout où l'on conserverait la crainte et le respect de la religion. C'est ainsi que Sertorius persuadait à son armée qu'une biche lui promettait la victoire de la part des dieux ; c'est ainsi que Sylla s'entretenait avec une image qu'il avait enlevée du temple d'Apollon. Plusieurs généraux ont assuré que Dieu leur avait apparu en songe pour les déterminer au combat ; et de nos jours, Charles VII, roi de France, dans la guerre contre les Anglais, obéissait, disait-il, dans toutes ses entreprises, aux conseils d'une jeune fille envoyée de Dieu, qu'on appelait partout la pucelle de France, ce qui fut la cause de ses succès.

Il est utile encore d'inspirer à vos soldats le mépris de l'ennemi : Agésilas¹⁵ exposa ainsi aux yeux de ses soldats quelques Perses nus, pour que le spectacle de ces membres délicats leur fît comprendre que de pareils hommes n'étaient pas faits pour effrayer des Spartiates. D'autres généraux ont imposé à leurs soldats la nécessité de combattre, en ne leur laissant d'espérance de salut que dans la victoire. C'est le plus puissant et le plus sûr moyen de rendre les soldats acharnés au combat. Cet acharnement est dû à leur confiance, à leur attachement pour leur général, ou à l'amour que la patrie leur inspire. La confiance naît en eux de la supériorité de leurs armes et de leur discipline, de leurs victoires récentes, de la haute opinion qu'ils ont de leur général. Quant à l'amour de la patrie, c'est la nature qui le donne ; et un général obtient leur attachement par ses talents plutôt que par aucun autre bienfait. Au reste, on peut avoir plusieurs raisons de combattre avec acharnement, mais la plus forte, c'est celle qui vous oblige de vaincre ou de mourir.

Livre cinquième

FABRIZIO. Je vous ai dit comment on dispose une armée pour combattre une autre armée qui vient à sa rencontre ; ce qu'il faut faire pour la vaincre, et quels événements divers peuvent avoir lieu dans cette grande circonstance : il est temps maintenant de vous apprendre à disposer une armée contre un ennemi qui est hors de votre présence, mais que vous craignez sans cesse de voir tomber sur vous. Ce danger est à craindre quand on marche dans un pays ennemi ou suspect.

L'armée romaine faisait toujours marcher devant elle quelques escadrons de cavalerie pour éclairer le chemin ; l'aile droite venait ensuite, suivie de ses équipages ; puis deux légions ayant chacune derrière elle leurs équipages ; et enfin l'aile gauche, également suivie de ses équipages ; la marche était fermée par le reste de la cavalerie. S'il arrivait que pendant la route l'armée fût attaquée en tête ou en queue, tous les équipages se retiraient sur la gauche ou sur la droite, ou du côté que permettait le terrain ; et chaque soldat, libre de tout soin des équipages, faisait face à l'ennemi. Si elle était attaquée par le flanc, les équipages se retiraient du côté le moins en danger, et de l'autre on soutenait l'effort de l'ennemi : cet ordre de marche me paraît sage et digne d'être imité. J'enverrai donc en avant ma cavalerie légère pour éclairer le pays ; je ferai marcher ensuite mes quatre brigades à la file l'une de l'autre, suivies chacune de leurs équipages ; et comme les équipages sont de deux espèces, les uns étant chargés du bagage du soldat, les autres de ce qui appartient à l'armée en général, je diviserai ceux-ci en quatre convois qui seront partagés entre les quatre brigades ; je diviserai également l'artillerie et tous les hommes sans défense, afin que tous les corps de l'armée aient la même part d'équipages.

Mais comme vous vous trouvez souvent dans un pays non seulement suspect, mais tellement ennemi que vous devez craindre à chaque instant d'être attaqué, alors vous êtes forcé, pour votre sûreté, de changer votre ordre de marche, en sorte que les paysans ou l'armée ennemie vous trouvent toujours sur vos gardes

et prêt à les recevoir. Dans ces cas, les armées des Anciens marchaient en *bataillon carré* : on les appelait ainsi, non pas qu'elles formassent de véritables carrés, mais parce qu'elles pouvaient combattre des quatre côtés, également disposées pour la marche et pour le combat. Je ne m'écarterai pas de cette méthode, et je disposerai d'après ce modèle les deux brigades qui me servent de règle pour former une armée. Si je veux donc traverser en sûreté le pays ennemi et, à toute attaque imprévue, être en état de défense sur tous les points, je formerai de mon armée un carré dont la partie intérieure aura deux cent douze brasses dans toutes les dimensions. J'éloignerai d'abord les flancs l'un de l'autre de deux cent douze brasses ; et sur chaque flanc, je placerai cinq bataillons à la file, séparés l'un de l'autre de trois brasses, et chacun occupant quarante brasses de terrain ; ils formeront ainsi avec ces intervalles deux cent douze brasses. Entre ces deux flancs, je placerai à la tête et à la queue les dix autres bataillons, cinq de chaque côté, et je les disposerai ainsi : quatre bataillons se porteront à côté de la tête du flanc droit, et quatre à côté de la queue du flanc gauche, en laissant entre eux un intervalle de trois brasses ; un bataillon se portera ensuite à côté de la tête du flanc gauche et un autre à côté de la queue du flanc droit. Or, comme l'intervalle qui sépare chaque flanc est de deux cent douze brasses, et que ces derniers bataillons sont placés en largeur et non en longueur, qu'ils ne peuvent occuper ainsi avec leurs intervalles que cent trente-quatre brasses de terrain, il se trouve qu'il y aura, entre les quatre bataillons placés à côté de la tête du flanc droit et celui placé à côté de la tête du flanc gauche, un intervalle de soixante-dix-huit brasses. Ce même intervalle existera entre les bataillons placés à la queue, avec cette différence qu'ici il aura lieu du côté droit, et qu'à la tête ce sera du côté gauche. Dans ces soixante-dix-huit brasses de la tête, je placerai tous les vélites ordinaires ; dans celles de la queue les vélites extraordinaires, qui se trouveront ainsi au nombre de mille dans chaque intervalle. Or, comme mon intention est que l'espace vide formé au milieu de l'armée soit de deux cent douze brasses dans toutes les dimensions, il faut que les cinq bataillons de la tête et les cinq bataillons de la queue ne prennent aucune partie de la ligne occupée par les flancs, et qu'ainsi le dernier rang des cinq bataillons de la tête s'aligne avec la tête des deux flancs, et que la tête des bataillons de la queue s'aligne avec le dernier rang de la queue des deux flancs, ce qui formera à chaque coin de l'armée un *angle rentrant*, propre à recevoir chacun un autre bataillon. J'y placerai donc quatre bataillons de piques extraordinaires, et les deux qui me restent formeront au centre un bataillon carré, à la tête duquel sera le général avec sa troupe d'élite.

Comment ces bataillons, ainsi rangés, marchant tous du même côté, ne peuvent pas tous également combattre du même côté, il faut disposer pour le

combat tous les points qui restent découverts. Ainsi tous les bataillons de la tête étant gardés sur tous les autres points, excepté au premier rang, il faut, conformément à notre ordre de bataille, y porter les piques ; les bataillons de la queue n'étant découverts qu'au dernier rang, vous devez y porter les piques d'après la méthode que je vous ai déjà expliquée ; et comme les cinq bataillons du flanc droit n'ont à craindre que sur le flanc droit, et les cinq de la gauche que sur le flanc gauche, puisqu'ils sont couverts sur tous les autres points, c'est donc sur ce point menacé que vous porterez encore toutes les piques de ces bataillons. Quand j'ai expliqué la manière de former en bataille les bataillons, je vous ai appris comment il faut, dans cette occasion, placer les décurions de manière qu'au moment du combat toutes les parties des bataillons se trouvent à leur place accoutumée.

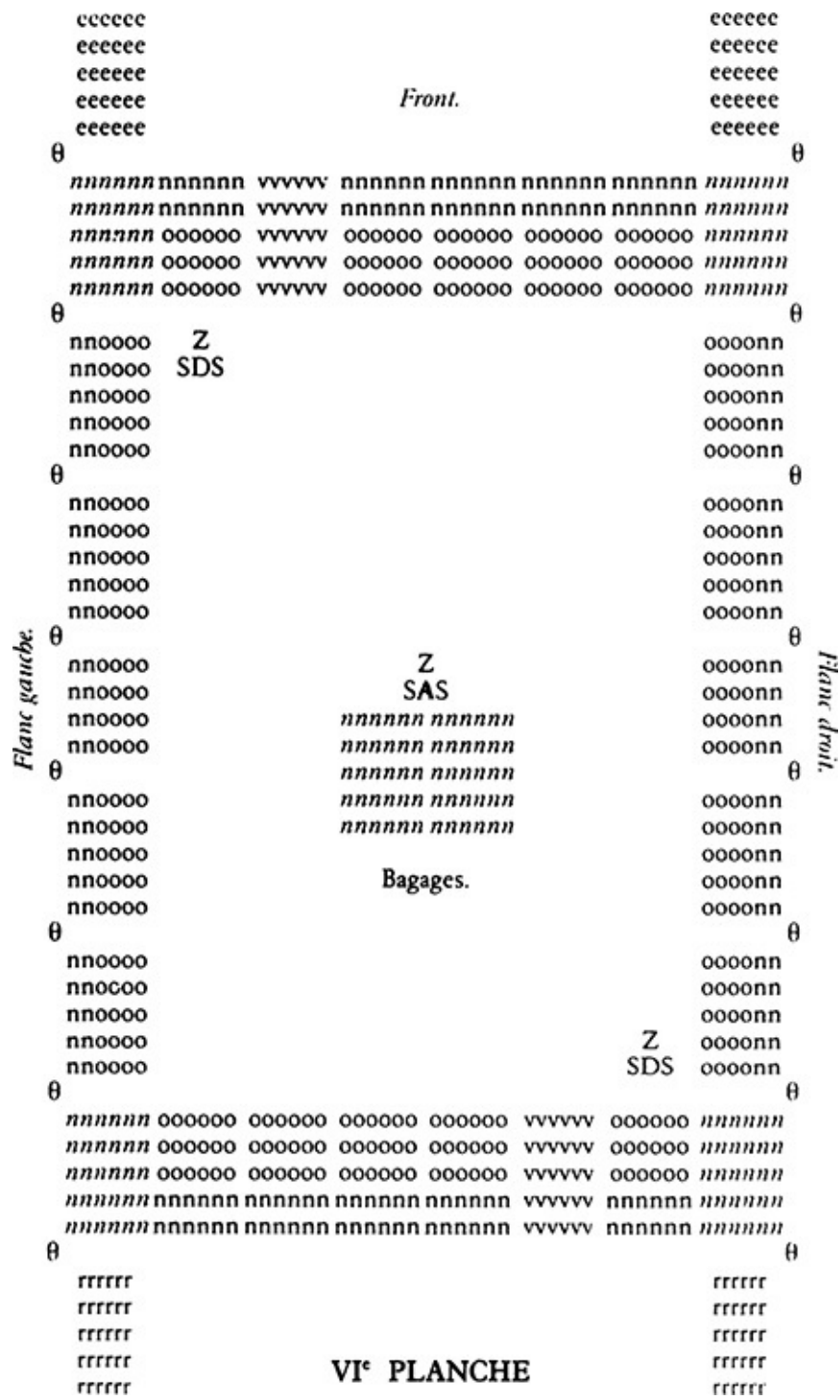
Je placerai une partie de l'artillerie sur le flanc droit, l'autre sur le flanc gauche. La cavalerie légère sera sur les devants pour éclairer le pays, et les gens d'armes sur les derrières des deux flancs, à quarante brasses des bataillons. En général, chaque fois que vous formez une armée en bataille, ne placez jamais votre cavalerie que sur les derrières ou sur les flancs. Si vous vous déterminez à la placer en avant, il faut l'éloigner à une telle distance qu'elle puisse, en cas de défaite, s'écarter sans écraser l'infanterie, ou établir de tels intervalles dans vos bataillons qu'elle ait le moyen d'y entrer sans y jeter le désordre. Et ne croyez pas que cette leçon soit d'une faible importance ; plusieurs généraux ont été battus pour n'avoir pas prévu ce danger, devenant eux-mêmes la propre cause de leur désastre. Enfin les équipages et les hommes hors de service seront dans la place qui est au centre de l'armée, en les disposant de manière à laisser de libres passages du flanc droit au flanc gauche, et de la tête à la queue.

Tous ces bataillons, sans l'artillerie et la cavalerie, occupent en dehors deux cent quatre-vingt-deux brasses de terrain. Comme ce carré est composé de deux brigades, il faut déterminer de quel côté sera une brigade ou l'autre. Vous vous rappelez que chaque brigade porte le nom de son numéro, et est formée de dix bataillons et d'un chef de brigade. La première brigade aura donc à la tête de l'armée cinq bataillons et cinq bataillons sur le flanc gauche ; le chef de brigade sera placé à l'angle gauche de la tête ; la seconde brigade aura cinq bataillons sur le flanc droit, et les cinq autres à la queue. Son chef sera à l'angle droit de la queue, et tiendra lieu de *tergiductor* (serre-file).

Votre armée ainsi disposée doit se mouvoir et continuer sa marche sans rien changer à cet ordre de bataille ; et alors vous n'avez rien à craindre des attaques désordonnées des paysans. Dans ce cas, le général doit laisser le soin de les repousser à la cavalerie légère et à quelques compagnies de vélites. Jamais une troupe aussi irrégulière n'osera approcher de la pointe de l'épée ou de la pique ;

une armée bien ordonnée doit la frapper de terreur ; ils viendront sur vous en poussant des cris affreux, mais ils ne vous joindront pas, semblables à des roquets qui se contentent de japper autour d'un mâtin vigoureux. Lorsque Annibal vint attaquer les Romains en Italie, il traversa toute la Gaule et ne s'inquiéta nullement des mouvements déréglés des Gaulois. Quand vous êtes en marche, il faut faire préparer vos chemins par des pionniers et autres ouvriers qui seront protégés par votre cavalerie légère envoyée à la découverte. Une armée fera ainsi dix milles par jour ; et il lui restera encore assez de temps pour le travail du camp et pour préparer son repas, puisque la marche ordinaire est de vingt milles.

Si vous êtes attaqué, au contraire, par une armée réglée, il est impossible que vous n'en soyez instruit d'avance, toute armée ayant une marche régulière ; et alors vous avez le temps de vous former en bataille selon le système, à peu près, que nous avons développé. Êtes-vous, en effet, attaqué en têtes ? Vous portez aussitôt en avant votre artillerie qui est sur les flancs, et votre cavalerie qui est sur les derrières, et ils prennent leurs postes et leurs distances accoutumés. Les mille vélites qui sont à la tête sortent de leur poste, se partagent en deux corps de cinq cents hommes, et vont se placer, comme à l'ordinaire, entre la cavalerie et les flancs de l'armée. Le vide qu'ils laissent est rempli par les deux corps de *piques extraordinaires* que j'avais placé au centre de la *place* de l'armée. Les mille vélites qui étaient à la queue vont couvrir les flancs des bataillons. Ils laissent ainsi un passage aux équipages et à la suite de l'armée qui vont sur les derrières. Chacun étant allé à son poste, la place reste vide, et alors les cinq bataillons qui formaient la queue se portent en avant du côté de la tête, dans l'espace qui sépare les deux flancs. Trois de ces bataillons s'en approchent jusqu'à quarante brasses, en conservant entre eux des intervalles égaux, et les deux autres restent derrière également éloignés de ceux-ci de quarante brasses. Cette disposition peut avoir lieu en un instant, et elle est presque entièrement semblable au premier ordre de bataille que nous avons déjà expliqué. Si l'armée présente alors un front moins large, elle est mieux garnie sur les flancs, ce qui n'est pas d'un moindre avantage. Comme les cinq bataillons qui sont à la queue ont leurs piques aux derniers rangs, ainsi que nous l'avons recommandé, il faut faire tourner ces bataillons sur eux-mêmes, comme un corps solide, ou ordonner aux piques d'entrer dans les rangs des boucliers et se porter en avant. Cette manière est plus courte et moins sujette à jeter le désordre dans les rangs. Quel que soit le genre d'attaque que vous ayez à soutenir, vous devez en agir ainsi, comme je l'expliquerai bientôt, pour tous les bataillons qui sont à la queue.



Cette planche représente une armée formée en bataillon carré.

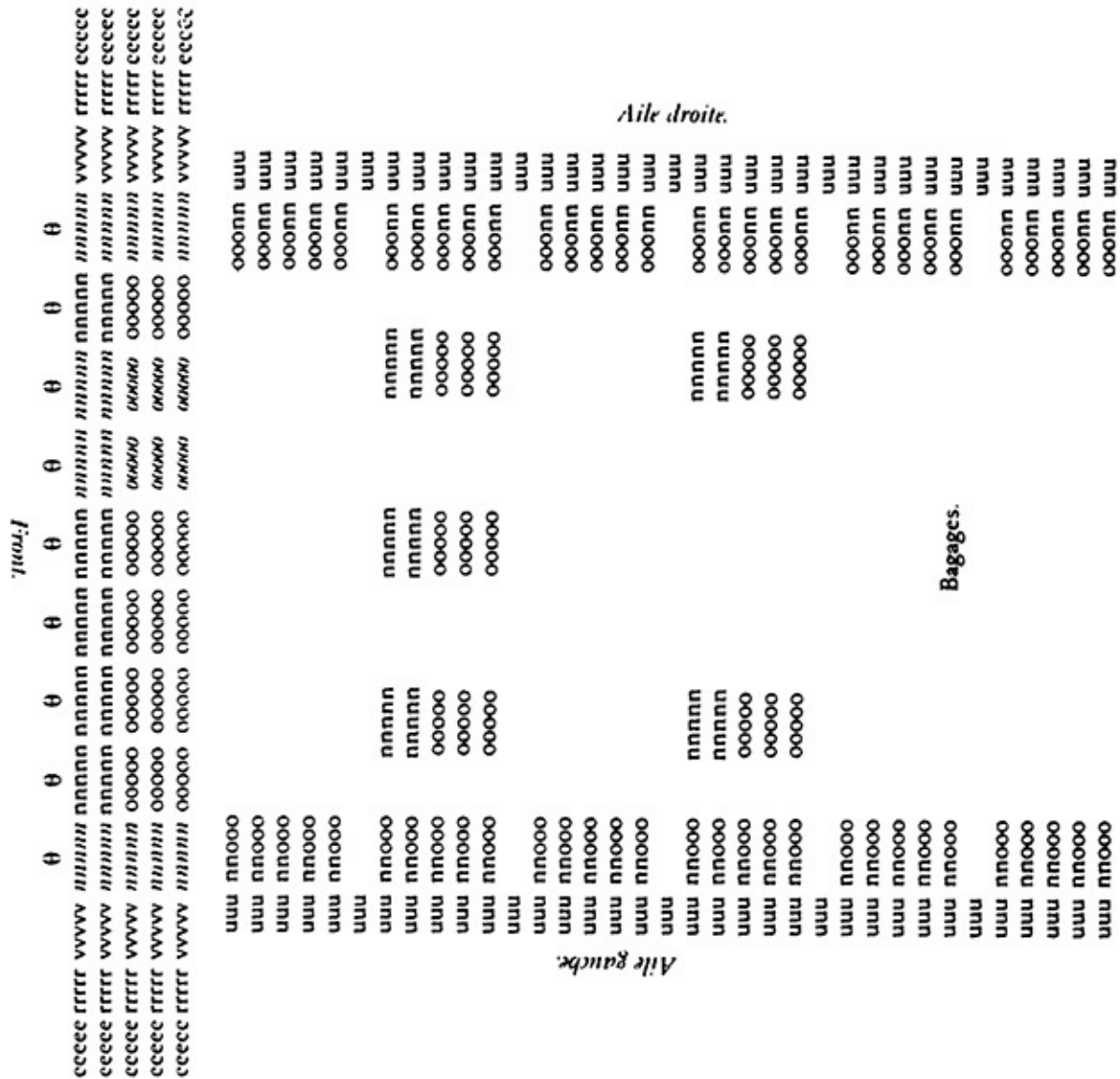
Si l'ennemi vous attaque par-derrière, que chacun tourne volte-face, alors la queue devient la tête, et vous exécutez toutes les opérations que je viens de développer ; si c'est par le flanc droit, il faut que toute l'armée se tourne de ce côté, qui devient la tête, et que vous couvrirez selon les règles que j'ai données, de manière que la cavalerie, les vélites et l'artillerie soient tous au poste qui leur

est déterminé par ce changement de front. Il faut remarquer que, dans cette manœuvre, les uns doivent avancer le pas, les autres le ralentir, selon leur différente position. Lorsque l'armée fait ainsi face du flanc droit, ce sont les vélites de la tête, les plus rapprochés du flanc gauche, qui doivent se placer entre les flancs et la cavalerie ; ils seront remplacés par les deux bataillons des piques extraordinaires qui étaient dans la place. Mais, avant, on en fera sortir les équipages qui passeront par cet intervalle et se porteront sur le flanc gauche qui devient alors la queue de l'armée. Les autres vélites, qui étaient à la queue d'après la première disposition, restent à leur place, afin de ne laisser aucune ouverture de ce côté, et alors la queue devient le flanc droit. Toutes les autres opérations sont les mêmes que nous avons déjà dites.

Toutes les règles que je viens de donner s'appliquent également au cas où l'armée serait attaquée par le flanc gauche. Si l'ennemi vient en force vous attaquer de deux côtés, il faut renforcer ces côtés de ceux qui ne sont pas attaqués, doubler vos rangs sur ces deux points, et partager entre eux la cavalerie, l'artillerie et les vélites. Si enfin il vous attaque de trois ou quatre côtés, l'un de vous deux certainement ne sait pas son métier. Vous êtes bien peu habile, en effet, si vous vous exposez à être attaqué sur trois ou quatre points par des troupes nombreuses et bien réglées ; pour que l'ennemi puisse exécuter ce projet en sûreté, il faut que chacune de ses divisions soit presque aussi forte que votre armée entière ; et si vous êtes assez fou pour vous engager dans le pays d'un ennemi qui a trois fois plus de forces que vous, ce n'est qu'à vous seul qu'il faut vous en prendre de vos désastres. Si vous n'avez rien à vous reprocher, et qu'un sort fatal ait précipité votre perte, alors vous périrez sans honte, comme les Scipion en Espagne et Asdrubal en Italie. L'ennemi, au contraire, vient-il vous attaquer sur plusieurs points, sans être très supérieur en forces ? Cette attaque n'aura d'autre résultat que de faire connaître sa folie et assurer votre victoire ; car il sera obligé d'affaiblir tellement ses divisions qu'il vous sera facile d'en soutenir une, de repousser l'autre et de le vaincre en peu de temps.

Cette méthode d'ordonner une armée contre un ennemi qui n'est point en présence, mais dont on redoute les attaques, est de la plus grande utilité. Il importe d'habituer les soldats à marcher ainsi disposés, à se former en bataille au milieu de leur route pour combattre de quelque côté que ce soit, selon les règles que nous avons prescrites, à reprendre leur première disposition, à se former de nouveau en bataille par la queue ou par les flancs, et revenir encore à leur ordre de marche. Ces exercices sont indispensables, si vous voulez avoir une armée bien disciplinée et formée à la guerre ; il faut que les généraux et les officiers les pratiquent avec zèle ; la discipline militaire n'est autre chose que l'art de commander et d'exécuter avec précision tous les exercices. Une armée n'est

vraiment disciplinée que lorsqu'elle en a une grande habitude ; et une puissance qui voudrait les remettre en vigueur se garantirait ainsi de toute défaite. Cette forme carrée dont je viens de parler est un peu plus difficile que les autres manœuvres, mais il faut se la rendre familière par de fréquents exercices : et, quand une armée y sera habituée, elle ne trouvera plus dans le reste aucune difficulté.



VII^e PLANCHE

ZAN. Je crois comme vous que ces manœuvres sont très importantes, et je ne trouve rien à ajouter ou à retrancher aux développements que vous nous avez donnés à cet égard ; mais j'ai deux questions à vous faire. 1° Lorsque, obligé de faire tête du flanc ou de la queue, vous faites tourner face à votre armée, transmettez-vous vos ordres de vive voix ou par la musique ? 2° Les ouvriers que vous envoyez en avant pour préparer le chemin de l'armée sont-ils pris parmi les soldats des bataillons, ou employez-vous d'autres gens destinés seulement à ces vils travaux ?

FABR. Votre première question est fort importante. Souvent les ordres du général, mal entendus ou mal interprétés, ont causé la défaite d'une armée ; il faut donc que dans le combat le commandement soit clair et précis. Si vous employez la musique, que les sons soient tellement distincts qu'on ne puisse les confondre ; si au contraire vous commandez de vive voix, ayez soin d'éviter les mots généraux, d'employer ceux qui expriment une idée particulière et de prendre garde encore que ceux-ci ne puissent être mal interprétés : plusieurs fois le mot *reculez* a mis une armée en déroute ; il faut dire : *en arrière*. Si vous voulez changer de front par le flanc ou par la queue, ne dites pas : *retournez-vous* ; mais à *gauche*, à *droite*, par *la queue*, par *le front*. Que tous les autres commandements soient simples et clairs, comme : *serrez les rangs*, *tenez ferme*, *en avant*, *retirez-vous*. Toutes les fois qu'il vous sera possible de commander de vive voix, faites-le, autrement utilisez la musique.

Quant aux pionniers dont vous me parlez ensuite, je veux que ce travail soit supporté par les soldats : c'était l'usage des Anciens. Par là, mon armée aurait à sa suite moins d'hommes sans défense et moins d'attirail. Je prendrai dans chaque bataillon les hommes dont j'aurai besoin, et je leur donnerai tous les instruments nécessaires ; leurs armes seront portées par les rangs les plus près, et ils pourront les reprendre à l'approche de l'ennemi, et rentrer dans leurs rangs.

ZAN. Qui portera alors les instruments des pionniers ?

FABR. Des chariots destinés à cet usage.

ZAN. J'ai bien peur que vous ne puissiez faire piocher nos soldats actuels.

FABR. Je répondrai bientôt à cette observation ; car je veux à présent passer à un autre sujet et vous parler des vivres de l'armée ; il me semble assez raisonnable, après l'avoir tant fatiguée, de la faire un peu manger. Un souverain doit tâcher que son armée soit la plus leste qu'il est possible, et la débarrasser ainsi de toute charge inutile et contraire à l'activité de ses opérations. Ce qui cause à cet égard le plus d'embarras, c'est la nécessité de la fournir en tout temps de pain et de vin. Les Anciens ne s'occupaient jamais du vin ; quand ils en manquaient, ils mettaient dans leur eau quelques gouttes de vinaigre pour lui

donner un peu de saveur. Aussi le vinaigre, et non le vin, était compté parmi les provisions indispensables de l'armée. Ils ne cuisaient pas le pain dans des fours, comme on le pratique aujourd'hui dans les villes, mais ils s'approvisionnaient de farine, que chaque soldat préparait à sa façon, et assaisonnait de lard et de graisse de porc. Cet assaisonnement donnait du goût au pain, et maintenait la vigueur du soldat. Les provisions de l'armée se bornaient donc aux farines, au vinaigre, au lard, à la graisse de porc, et à l'orge pour la cavalerie : quelques troupeaux de gros et de menu bétail suivaient l'armée. Comme on n'était pas obligé de porter cette provision, elle ne causait presque pas d'embarras. Une armée marchait ainsi plusieurs jours de suite dans des pays déserts et difficiles, sans avoir à souffrir du défaut de vivres, puisqu'elle se nourrissait de provisions qu'on portait sans peine à la suite de l'armée.

Il n'en est pas de même des armées modernes. Comme il leur faut toujours du vin et du pain semblable à celui qu'on mange dans nos villes et dont on ne peut faire de grandes provisions d'avance, elles souffrent très souvent du défaut de vivres ; ou bien on ne peut assurer leurs provisions qu'avec des peines et des dépenses infinies. Je voudrais accoutumer mon armée à la manière de vivre des Anciens et ne lui donner d'autre pain que celui qu'elle cuirait elle-même. Quant au vin, je ne défendrais pas d'en boire et d'en faire venir dans l'armée, mais je ne m'inquiérais pas du tout pour en avoir ; et pour le reste des provisions j'imiterais entièrement les Anciens. Si vous y faites attention, vous verrez combien par là j'écarte de difficultés, de combien de peines et d'embarras je délivre une armée et son général et quelles facilités je leur donne pour toutes leurs entreprises.

ZAN. Après avoir vaincu l'ennemi en bataille rangée, et traversé son pays, il est impossible que nous n'ayons pas gagné du butin, mis ses villes à contribution et fait des prisonniers. Je voudrais bien savoir comment à cet égard se gouvernaient les Anciens ?

FABR. Il est aisé de vous satisfaire. Il me semble avoir déjà observé dans un de nos entretiens que nos guerres actuelles appauvrissent également et le vainqueur et le vaincu ; car si l'un perd son État, l'autre ruine ses finances et ses ressources. Il n'en était pas ainsi chez les Anciens ; la guerre enrichissait toujours le vainqueur. La cause de cette différence, c'est qu'aujourd'hui on ne tient nul compte du butin, comme chez les Anciens, et qu'on l'abandonne au contraire à l'avidité du soldat. Cette méthode amène deux grands maux : le premier est celui dont je viens de parler ; le second est d'inspirer au soldat plus d'amour du butin que de zèle pour la discipline ; et l'on a vu souvent la cupidité d'une armée faire perdre une victoire déjà assurée.

Les Romains, tant que leurs armées furent le modèle de toutes les autres, prévirent ce double danger. Tout le butin chez eux appartenait à l'État qui le dispensait à son gré. Ils avaient dans leurs armées des *questeurs*, qui faisaient les fonctions de nos trésoriers, et qui étaient chargés de recevoir toutes les contributions et tout le butin. Les consuls pouvaient par ce moyen payer la solde ordinaire des troupes, secourir les malades et les blessés et subvenir à tous les autres besoins de l'armée ; ils avaient d'ailleurs la faculté, et ils en usaient souvent, d'abandonner le butin aux soldats. Mais cette concession n'amenait aucun désordre ; car, après la déroute de l'armée ennemie, on réunissait tout le butin qu'on partageait par tête proportionnellement au rang de chacun. Par cette méthode le soldat cherchait à vaincre et non à piller, les légions romaines repoussaient l'ennemi sans le poursuivre, afin de ne pas rompre leurs rangs, et laissaient ce soin à la cavalerie, aux troupes légères et aux auxiliaires. Mais si l'on eût abandonné le butin à qui s'en emparait le premier, il eût été impossible et même injuste de maintenir les légions dans leurs rangs ; et on se serait ainsi exposé aux plus grands dangers. Ainsi l'État s'enrichissait, et chaque triomphe des consuls grossissait le trésor public qui n'était nourri que des contributions et du butin ennemi. Les Romains avaient encore à cet égard une autre institution très sage. Chaque soldat était obligé de déposer le tiers de sa solde entre les mains du porte-drapeau de sa cohorte, et celui-ci ne pouvait lui en remettre aucune partie jusqu'à la fin de la guerre. Ils avaient eu deux motifs pour établir cette institution ; ils voulaient d'abord que le soldat se fît un fonds de sa solde ; car à l'armée, plus on donne d'argent aux soldats dont la plupart sont jeunes et imprévoyants, plus ils en dépensent sans aucune nécessité. Ils étaient ensuite assurés que le soldat, sachant que toute sa fortune était autour du drapeau, y veillerait avec plus de zèle, et le défendrait avec plus d'acharnement. Ils leur inspiraient ainsi l'économie et la bravoure. C'est un exemple qu'il faut suivre, si l'on veut ramener une armée à son véritable esprit.

ZAN. Je crois qu'il est impossible qu'une armée n'éprouve pendant sa marche quelques accidents fâcheux dont elle ne peut se garantir que par l'habileté du général et le courage des soldats. Si, pendant cet entretien, il se présente à votre esprit quelques-uns de ces accidents, vous nous feriez plaisir de nous en parler.

FABR. Très volontiers. Il m'est impossible de passer un tel objet sous silence, si je veux vous donner des notions complètes sur l'art de la guerre. Lorsqu'une armée est en marche, un général doit, par-dessus tout, se garder des embuscades où il peut tomber de deux façons différentes : il peut s'y jeter de lui-même pendant sa marche, ou s'y laisser attirer par les ruses de l'ennemi, sans avoir su les prévoir. Pour prévenir le premier danger, il faut vous faire précéder de gardes avancées qui aillent à la découverte. Cette précaution est d'autant plus importante

que le pays est plus propre aux embuscades, comme les pays de bois et de montagnes ; car c'est toujours un bois ou une colline qui est le théâtre de cette sorte d'expéditions. Une embuscade imprévue peut souvent vous perdre, mais, prévue, elle est sans danger ; les oiseaux ou la poussière ont servi quelquefois à faire découvrir l'ennemi. En se portant sur vous il élèvera des nuages de poussière qui vous annonceront son arrivée. Souvent des pigeons ou d'autres oiseaux qui volent en troupe, tournant en l'air sans pouvoir se fixer dans un lieu où doit passer l'ennemi, ont fait découvrir une embuscade à un général qui, instruit ainsi des projets formés contre lui, a envoyé les troupes en avant, a battu l'ennemi et s'est garanti du danger qui le menaçait.

Quant au second danger d'être attiré dans une embuscade par les ruses de l'ennemi, il faut, pour le prévenir, ne croire que difficilement ce qui ne vous paraît pas vraisemblable. Si, par exemple, l'ennemi vous abandonne quelque butin à faire, croyez que l'hameçon est caché sous cette amorce. Si, supérieur en nombre, il recule devant une troupe inférieure ; si, au contraire, il envoie des forces très faibles contre des forces considérables ; s'il prend subitement la fuite sans raison, dans tous ces cas, craignez un piège, et ne croyez jamais que l'ennemi ne sait pas ce qu'il fait. Pour avoir moins à redouter de ses ruses, pour mieux prévenir tout danger, mettez-vous d'autant plus sur vos gardes qu'il annonce plus de faiblesse et moins de prévoyance. Et, dans ce cas, vous avez deux choses à faire : ayez une juste crainte de l'ennemi, faites vos dispositions en conséquence ; mais affichez un grand mépris pour lui dans vos discours et dans toutes vos actions apparentes ; vous vous gardez ainsi de tout danger, et vous remplissez de confiance votre armée.

Songez bien que, lorsque vous marchez dans le pays ennemi, vous courez plus de dangers que dans un jour de bataille. Un général doit donc alors redoubler de précautions. Il faut d'abord qu'il ait des cartes de tout le pays qu'il traverse, qui lui fassent bien connaître les lieux, leur nombre, leurs distances, les chemins, les montagnes, les fleuves, les marais et leur nature. Pour s'assurer de cette connaissance, il aura auprès de lui, sous divers titres, des hommes de diverses classes, bien instruits du local, qu'il interrogera avec soin, dont il confrontera les discours, et dont il conservera les renseignements selon qu'ils seront plus ou moins conformes entre eux. Il enverra en avant, avec la cavalerie légère, d'habiles officiers, non pas seulement pour découvrir l'ennemi, mais pour examiner le pays, et voir s'il est semblable aux cartes et aux renseignements qu'il a obtenus. Il se fera précéder encore de guides, gardés par bonne escorte, en leur promettant de fortes récompenses pour leur fidélité, des peines terribles pour leur perfidie. Il faut par-dessus tout que l'armée ignore à quelle expédition on la conduit ; rien n'est plus utile à la guerre que de cacher ses desseins ; et, afin

qu'une attaque subite ne jette pas le désordre dans une armée, il faut la tenir toujours prête à combattre ; ce qu'on a prévu est presque toujours sans danger.

Plusieurs généraux, pour éviter toute confusion dans la marche, ont partagé les équipages et les ont fait marcher sous les drapeaux. Par là, si l'on est obligé de s'arrêter ou de faire retraite on éprouve moins d'embarras ; j'approuve fort cette méthode. Il faut encore avoir soin qu'une partie de l'armée ne s'écarte pas de l'autre pendant la marche, ou que les uns n'aillent trop vite et les autres trop doucement ; car l'armée perd alors de sa solidité, et la confusion se met dans les rangs. On placera donc sur les flancs des officiers pour maintenir l'uniformité du pas, pour retarder ceux qui précipitent la marche et faire avancer les traîneurs ; mais la musique est le meilleur moyen qu'à cet égard on puisse employer.

On fera élargir les chemins pour que toujours un bataillon au moins puisse marcher de front.

On doit examiner enfin les habitudes et le caractère de l'ennemi ; s'il veut vous attaquer le matin, à midi ou le soir ; s'il est plus ou moins fort en cavalerie ou en infanterie, et faire ses dispositions d'après ces renseignements. Mais il est temps d'arriver à quelques exemples.

Souvent, lorsque vous trouvant inférieur en forces, et voulant ainsi éviter le combat, vous avez pris le parti de faire retraite devant un ennemi qui vous poursuit, vous arrivez sur le bord d'un fleuve que vous n'avez pas le temps de passer, en sorte que l'ennemi est sur le point de vous atteindre et de vous combattre. Dans un tel danger, plusieurs généraux ont fait creuser un fossé autour de leur armée, l'ont rempli d'étoupe et, après y avoir mis le feu, ont passé le fleuve sans éprouver aucun obstacle de la part de l'ennemi, arrêté par la flamme qui lui coupait tout passage.

ZAN. J'ai peine à croire que cette flamme puisse être un obstacle bien difficile, lorsque je me rappelle surtout que Hannon, général des Carthaginois, entassa des matières combustibles du côté où il voulait opérer sa retraite et qu'il y mit le feu. Les ennemis n'ayant pas cru devoir garder ce côté, il fit passer son armée à travers la flamme, en ordonnant seulement à ses soldats de se couvrir le visage de leurs boucliers, afin de se défendre du feu et de la fumée.

FABR. Votre observation est juste, mais il faut examiner la différence de cet exemple et de celui que j'ai cité. Ces généraux dont j'ai parlé avait creusé un fossé et l'avaient rempli d'étoupe, en sorte que l'ennemi était arrêté et par la flamme et par ce fossé. Hannon, au contraire, se contenta d'élever un feu, et encore fallut-il qu'il fût peu épais, car, sans fossé même, il eût suffi pour empêcher son passage. Ne vous rappelez-vous pas que Nabis, roi des Lacédémoniens, étant assiégé à Sparte par les Romains, mit le feu à une partie de la ville pour arrêter ceux-ci qui avaient déjà pénétré dans son enceinte ; et par ce

moyen, non seulement il leur ferma le passage, mais il réussit encore à les repousser.

Mais revenons à notre sujet. Q. Lutatius, poursuivi par les Cimbres, étant arrivé devant un fleuve, feignit, pour avoir le temps de le passer, de vouloir combattre l'ennemi. Il fit tracer son camp, creuser des fossés, élever quelques tentes et envoya sa cavalerie fourrager les campagnes voisines. Les Cimbres crurent en effet qu'il campait dans ce lieu ; ils s'y arrêtrèrent également pour camper ; et, afin d'assurer leurs subsistances, ils partagèrent en différents corps leur armée. Lutatius profita de cette circonstance et passa le fleuve sans que les Cimbres pussent y mettre aucun obstacle. Quelques généraux, manquant de ponts pour traverser un fleuve, ont détourné son cours, et en en faisant passer une partie derrière eux ont rendu l'autre plus aisée à traverser à gué. Quand les fleuves sont très rapides, si l'on veut que l'infanterie passe avec plus de sûreté, il faut placer une partie de sa plus grosse cavalerie au-dessus du courant, pour soutenir l'impétuosité de l'eau, et le reste au-dessous, pour secourir les fantassins que le fleuve pourrait emporter. Les rivières qui ne sont pas guéables peuvent être traversées sur des ponts, des barques ou des outres ; il faut donc toujours approvisionner son armée de ces instruments indispensables.

Souvent, au passage d'un fleuve, on rencontre l'ennemi sur l'autre rive pour vous fermer le chemin. Dans un pareil embarras, je ne connais pas de meilleur exemple à suivre que celui de César. Il était avec son armée dans la Gaule, sur les bords d'un fleuve¹ dont le passage lui était fermé par Vercingétorix qui avait son armée sur la rive opposée. Il côtoya le fleuve plusieurs jours, ayant toujours Vercingétorix en face ; enfin il campa dans un lieu couvert de bois et propre à cacher des troupes ; il tira alors trois cohortes de chaque légion, qu'il fit arrêter dans ce lieu, en leur commandant de jeter un pont, d'y travailler dès qu'il serait parti, et de le fortifier aussitôt. Pour lui, il poursuivit sa marche ; Vercingétorix, voyant le même nombre de légions, ne crut pas qu'il en fût resté une partie derrière, et continua de suivre César. Mais celui-ci, lorsqu'il crut avoir laissé à ses cohortes tout le temps d'établir et de fortifier le pont, revint sur ses pas, et, trouvant tout disposé comme il l'avait ordonné, traversa le fleuve sans aucune difficulté.

ZAN. Y a-t-il quelques moyens de découvrir les gués ?

FABR. Oui, sans doute. Chaque fois que vous apercevez entre le fil de l'eau et le côté qui est moins rapide une espèce de raie, vous pouvez juger que dans cet endroit la rivière est moins profonde et offre un passage plus facile que partout ailleurs ; car c'est là que le fleuve entasse le plus de gravier. Cette épreuve a été faite plusieurs fois, et toujours avec succès.

ZAN. Si par hasard le gué est enfoncé de manière que les chevaux ne puissent prendre pied, quel parti faut-il prendre ?

FABR. On fait alors des espèces de grilles de bois qu'on jette dans l'eau et sur lesquelles on peut passer. Mais poursuivons notre entretien.

Quelquefois un général qui s'est engagé entre deux montagnes, n'ayant plus que deux chemins pour sauver son armée, les voit tous deux occupés par l'ennemi ; qu'il fasse alors ce qui a déjà été pratiqué dans une pareille circonstance ; qu'il creuse derrière lui un large fossé, d'un passage difficile, qu'il ait l'air de vouloir arrêter l'ennemi de ce côté, pour pouvoir avec toutes ses troupes forcer le passage en avant sans craindre d'être attaqué sur ses derrières. L'ennemi, trompé par cette apparence, portera ses forces en avant, abandonnant le côté fermé par le fossé : qu'alors il jette sur ce fossé un pont de bois préparé à cet effet, et, passant ainsi sans aucun obstacle, il se sauvera des mains de l'ennemi. Minutius, commandant en qualité de consul l'armée romaine en Ligurie, s'était laissé enfermer entre des montagnes, sans aucun moyen d'en sortir. Pour se tirer de ce danger, il envoya vers les passages gardés par l'ennemi quelques cavaliers numides auxiliaires, mal armés et montés sur de maigres et petits chevaux. L'ennemi, les ayant aperçus, voulut d'abord les arrêter ; mais quand il eut remarqué que ces troupes marchaient sans ordre et montées sur de mauvais chevaux, il cessa de s'en effrayer, et se relâcha sur ses gardes. Les Numides profitant de cette négligence piquèrent vivement leurs chevaux, fondirent sur l'ennemi avec fureur et passèrent sans obstacle. Bientôt, se répandant dans le pays, ils obligèrent, par leurs ravages, les Liguriens à laisser un libre passage à Minutius.

Souvent un général, assailli par une grande multitude d'ennemis, a resserré ses forces, s'est laissé envelopper et, après avoir remarqué le côté le plus faible de l'ennemi, l'a de ce côté attaqué avec fureur, et a sauvé son armée en s'ouvrant ainsi violemment un passage. Marc Antoine, en faisant retraite devant les Parthes, s'aperçut que ceux-ci l'attaquaient toujours à la pointe du jour, quand il se mettait en marche, et ne cessaient ensuite de le harceler pendant toute la route : il résolut de ne partir qu'à midi. Les Parthes crurent alors qu'il ne marcherait pas ce jour-là et Antoine put sans être inquiété poursuivre sa route le reste de la journée. Ce même général, pour se garantir des flèches des Parthes, commanda à son armée de mettre, à leur approche, un genou en terre ; il ordonna au second rang de couvrir de ses boucliers la tête des soldats du premier ; au troisième, la tête des soldats du second, et ainsi de suite de sorte que son armée était, pour ainsi dire, couverte d'un toit et à l'abri des flèches ennemies. Voilà tout ce que j'ai à vous dire sur les événements qui peuvent arriver à une armée

pendant sa marche ; si vous n'avez pas d'autres observations à me faire, je passerai à une autre question.

Livre sixième

ZANOBI. Puisque nous allons changer de questions, je crois qu'il est convenable que Battista¹ entre en fonctions, et que j'en sorte. Nous imiterons ainsi les grands capitaines qui, selon le précepte du seigneur Fabrizio, mettent à la tête et sur les derrières de leur armée leurs meilleurs soldats, afin d'engager avec intrépidité le combat et de le maintenir avec la même vigueur. Cosimo a commencé l'entretien avec un grand succès, Battista le finira aussi heureusement ; Luigi et moi nous l'avons soutenu entre eux deux aussi bien que nous avons pu : chacun de nous s'étant chargé avec plaisir du poste qui lui a été assigné, je suis sûr que Battista n'est pas homme à refuser le sien.

BATTISTA. Jusqu'à ce moment, j'ai fait ce que vous avez voulu, et je ne veux point changer encore. Ainsi, seigneur Fabrizio, veuillez continuer cet entretien, et nous pardonner de vous interrompre par tous ces compliments.

FABRIZIO. Je vous ai déjà dit que vous me faites grand plaisir d'en agir ainsi. Vos interruptions, loin de troubler le cours de mes idées, ne font que leur donner une nouvelle force : mais achevons notre entretien. Il est temps à présent de loger notre armée ; car vous savez que tous les êtres animés aspirent après le repos, et un repos qui soit sûr : sans la sécurité, en effet, il n'en est point de véritable. Vous auriez peut-être voulu que j'eusse d'abord fait camper notre armée, qu'en suite je l'eusse exercée à marcher, et conduite enfin au combat ; mais nous avons été forcés de faire tout le contraire. Car, voulant vous montrer, lorsque je faisais marcher notre armée, comment elle changeait son ordre de marche en ordre de bataille, il fallait d'abord vous expliquer quel était cet ordre de bataille.

Un camp, pour être vraiment sûr, doit être fort et bien disposé. C'est l'habileté du général qui le dispose avec ordre ; c'est la nature ou l'art qui font toute sa force. Les Grecs cherchaient des positions naturellement très fortes ; ils n'auraient pas choisi un camp qui ne fût appuyé d'un rocher, d'un fleuve, d'une

forêt ou de quelque autre semblable rempart. Les Romains au contraire se confiaient plus à l'art qu'à la nature dans le choix de leur camp : jamais ils n'eussent pris une position où ils n'auraient pu déployer toutes les manœuvres. Par là leur camp conservait toujours la même forme, car ils ne voulaient pas s'assujettir au terrain, mais que le terrain fût assujetti à leur méthode. Il n'en était pas de même des Grecs ; se réglant toujours d'après la disposition du terrain qui variait sans cesse par la diversité des sites, ils étaient forcés de varier également leur manière de camper et la forme de leurs camps. Les Romains suppléaient par les ressources de l'art à la faiblesse naturelle de leur position ; et comme ce sont eux que, jusqu'à présent, j'ai proposés pour l'exemple, je m'attacherai encore, dans cet entretien, à suivre leur système sur le campement des armées. Ce n'est pas que je veuille imiter servilement, à cet égard, toutes leurs institutions ; je prendrai seulement celles qui me paraissent le plus praticables dans ces temps-ci.

Je vous ai dit déjà que les armées consulaires étaient composées de deux légions de citoyens romains, qui formaient environ onze mille hommes d'infanterie et six cents de cavalerie, et en outre de onze mille hommes d'infanterie qui leur étaient envoyés par les alliés ; que jamais dans ces armées les soldats étrangers n'étaient en nombre supérieur aux soldats romains, si ce n'est à l'égard de la cavalerie où on ne craignait pas de voir les étrangers surpasser le nombre des citoyens ; et enfin que, dans tous les combats, les Romains étaient placés au centre et les alliés sur les flancs. C'est un usage qu'ils conservaient dans leurs camps, comme vous avez pu le voir chez leurs historiens. Je ne vous développerai donc pas le système de campement des Romains ; mais, en vous expliquant la méthode que je pose à cet égard, vous vous apercevrez aisément de tout ce que je leur ai emprunté.

Vous savez que, voulant me conformer aux deux légions romaines, j'ai pris pour modèle de mon armée deux brigades d'infanterie, de six mille hommes chacune, avec trois cents hommes de cavalerie par brigade. Vous vous rappelez le nombre de bataillons qui composent ces brigades, celui de leurs armes, et leurs noms différents : je ne leur ai pas ajouté d'autres corps de troupes, lorsque je vous ai expliqué l'ordre de marche et de bataille de cette armée, en vous observant seulement que, si on voulait en doubler les forces, on n'avait autre chose à faire qu'à doubler les rangs. Mais à présent que je dois vous parler du campement, je ne me bornerai pas à ces deux brigades ; je prendrai le nombre de troupes convenable à une armée ordinaire : ainsi, à l'imitation des Romains, je composerai mon armée de deux brigades et d'autant de troupes auxiliaires. La forme de notre camp sera plus régulière, en le traçant pour une armée complète ; mais un pareil nombre n'était point nécessaire pour les autres opérations que je vous ai déjà démontrées.

Il s'agit donc de faire camper une armée complète de vingt-quatre mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, qui formeront quatre brigades, dont deux seront composées de mes propres sujets et les deux autres d'étrangers. Après avoir choisi une position, j'arborerai le drapeau général, et ferai tracer, autour de ce drapeau, un carré dont chaque côté en sera éloigné de cinquante brasses et regardera une des quatre parties du ciel, c'est-à-dire le levant, le couchant, le midi et le nord : c'est dans cet espace que sera la tente du général. Par des motifs de prudence, et pour imiter les Romains, je séparerai des soldats tout ce qui ne porte pas les armes ou se trouve hors de service. Je placerai dans la partie du levant la totalité ou du moins la plus grande partie des soldats, et les autres au couchant ; la tête du camp sera au levant, les derrières au couchant ; les flancs au nord et au midi.

Afin de distinguer les logements de l'armée, je ferai tirer, à partir du drapeau général, une ligne droite qui sera portée vers le levant, dans l'espace de six cent quatre-vingts brasses ; dans la même direction, je ferai tirer deux autres lignes parallèles à celle-là, et qui en seront chacune distantes de quinze brasses. Au bout de cette première ligne, sera la porte du Levant, et l'espace contenu entre les deux autres lignes formera une rue qui conduira de cette porte à la tente du général, et aura trente brasses de largeur, et six cent trente de longueur, puisque la tente du général en occupe cinquante de ce côté : cette rue s'appellera la *rue Générale*. Une autre rue ira de la porte du Midi à celle du Nord ; elle passera par le bout de la rue Générale, en rasant la tente du général : elle aura mille deux cent cinquante brasses, puisqu'elle s'étendra dans toute la largeur du camp, elle sera large de trente brasses, et s'appellera la *rue de la Croix*. Après avoir tracé le logement du général et ces deux rues, il faut loger maintenant les deux brigades de mes propres troupes. J'en placerai une à droite de la rue Générale, et l'autre à gauche. Ayant traversé la rue de la Croix, j'établirai trente-deux logements à la gauche de la rue Générale, et trente-deux à la droite ; mais entre le seizième et le dix-septième logement, je laisserai un espace de trente brasses qui formera une rue de traverse entre tous les autres logements des brigades, comme je l'expliquerai en parlant de la distribution des divers logements. Dans ces deux rangs de logements, les premiers, de chaque côté de la rue de la Croix, seront destinés aux commandants des gens d'armes, et les quinze logements qui suivent de chaque côté, à leurs gens d'armes ; comme chaque brigade en compte cent cinquante, il y aurait ainsi dix gens d'armes par chaque logement. Les logements des commandants auront quarante brasses de largeur et dix de longueur. (Rappelez-vous ici que par *largeur* j'entends l'espace qui s'étend du midi au nord ; par *longueur*, celui du couchant au levant.) Ceux des gens d'armes auront quinze brasses de longueur et trente de largeur. Dans les quinze logements

suivants qui sont au-delà de la *rue de Traverse*, et qui auront les mêmes dimensions que ceux des gens d'armes, je placerai la cavalerie légère qui, également composée de cent cinquante hommes, donnera dix cavaliers par chaque logement ; le seizième de ces logements sera occupé de chaque côté par le commandant de cette cavalerie, et aura la même grandeur que celui du commandant des gens d'armes. Ainsi les logements de la cavalerie des deux brigades seront placés aux deux côtés de la rue Générale, et serviront de règle pour tracer les logements de l'infanterie, comme je vais vous l'expliquer.

Je viens de loger les trois cents chevaux de chaque brigade avec leurs commandants, dans trente-deux logements, placés sur la rue Générale, et commençant à la rue de la Croix ; et j'ai laissé, entre le seizième et le dix-septième, un espace de trente brasses qui forme la rue de Traverse. Il s'agit à présent de loger les vingt bataillons qui composent les deux brigades ordinaires. Prenant donc deux bataillons à la fois, je les établirai derrière les deux côtés de la cavalerie. Leurs logements comme ceux des cavaliers auront quinze brasses de longueur et trente de largeur, et toucheront ceux-ci par-derrière. Chaque premier logement de chaque côté qui joint la *rue de la Croix* sera occupé par le chef d'un bataillon et placé ainsi sur la même ligne que celui du commandant des gens d'armes. Ce logement seul aura vingt brasses de largeur et dix de longueur. Dans les quinze autres logements qui suivent de chaque côté jusqu'à la *rue de Traverse*, je placerai de chaque côté un bataillon d'infanterie qui, formant quatre cent cinquante hommes, donnera trente hommes par logement. Après avoir passé la rue de Traverse, j'établirai derrière la cavalerie légère quinze autres logements de même grandeur, qui seront occupés de chaque côté par un autre bataillon d'infanterie. De ces deux côtés, les deux derniers logements vers le levant seront destinés aux chefs des deux bataillons, et placés sur la même ligne que ceux des deux commandants de la cavalerie légère ; ils auront également dix brasses de longueur et vingt de largeur. Ces deux premiers rangs de logements seront ainsi partagés entre la cavalerie et l'infanterie ; et, comme je veux que cette cavalerie, ainsi que je vous l'ai déjà dit, soit tout entière propre au service, et qu'elle n'aura ainsi aucun valet pour la servir et panser ses chevaux, j'ordonnerai, à l'exemple des Romains, aux bataillons logés derrière elle de l'aider et d'être à ses ordres en les exemptant de tous les autres services du camp.

Derrière ces deux rangs de logements, je laisserai de chaque côté un espace de trente brasses, ce qui formera deux rues qu'on appellera l'une, la *première rue de droite*, l'autre, la *première rue de gauche*. J'établirai ensuite de chaque côté un autre double rang de trente-deux logements, contigus, par-derrière, les uns aux autres, de la même grandeur que les premiers, et séparés par la rue de Traverse, entre le seizième et le dix-septième. Là, je logerai de chaque côté quatre

bataillons d'infanterie, avec leurs chefs à la tête et à la queue, comme je l'ai déjà dit. Ensuite, je laisserai encore de chaque côté un espace de trente brasses, ce qui formera deux rues, dont l'une s'appellera la *seconde rue de droite*, et de l'autre la *seconde rue de gauche* ; j'établirai de la même manière un autre double rang de trente-deux logements, où je placerai de chaque côté quatre bataillons avec leurs chefs. Trois rangs de logements de chaque côté de la *rue Générale* suffisent ainsi à la cavalerie et à l'infanterie des deux brigades ordinaires.

Les deux brigades auxiliaires, composées du même nombre d'hommes, seront logées de la même manière que les deux brigades ordinaires, de part et d'autre de celles-ci. Je commencerai donc par rétablir un double rang de logements, partagés entre la cavalerie et l'infanterie de ces deux brigades, et séparés du dernier rang des brigades ordinaires par un espace de trente brasses, qu'on appellera, d'un côté, la *troisième rue de droite*, et de l'autre, la *troisième rue de gauche*. J'établirai ensuite de chaque côté deux autres rangs de logements, séparés et occupés de la même manière que les autres, qui formeront deux autres rues qu'on appellera également d'après le numéro et le côté où elles seront placées. Ainsi, toute cette armée sera logée dans douze doubles rangs de logements établis sur treize rues, en comptant la rue Générale et la rue de la Croix. Enfin, entre les divers logements et les retranchements, je laisserai un espace de cent brasses, ce qui forme au total, depuis le centre du logement du général jusqu'à la porte du Levant, six cent quatre-vingts brasses.

De ce côté, il nous reste encore deux espaces à remplir ; l'un, depuis le logement du général jusqu'à la porte du Midi ; l'autre, jusqu'à la porte du Nord ; ils forment chacun, en les mesurant du centre du logement, six cent vingt-cinq brasses. Mais, si j'en ôte, 1° cinquante brasses, occupées par le logement du général ; 2° quarante-cinq brasses pour la place que je laisse de chaque côté du logement ; 3° trente brasses pour la rue qui séparera en deux chacun de ces espaces ; 4° les cent brasses qui restent libres tout autour des retranchements, il me restera pour les logements à y établir un espace large de quatre cents brasses, et long de cent, ce qui égale la longueur de l'espace qu'occupé le logement du général. Coupant ces deux espaces en deux sur leur longueur, j'établirai sur chacun quarante logements longs de cinquante brasses et larges de vingt ; ce qui formera quatre-vingts logements destinés aux chefs de brigade, aux trésoriers, aux mestres de camp et enfin à tous les employés de l'armée. J'aurai soin qu'il en reste toujours quelques-uns de vacants pour les étrangers qui pourraient visiter l'armée et les volontaires qui viendraient servir pour faire leur cour au général.

Derrière le logement du général, je conduirai une rue du midi au nord, large de trente brasses, et que j'appellerai la *rue de la Tête* ; elle passera le long des quatre-vingts logements dont je viens de parler, lesquels, avec le logement du

général, se trouveront ainsi placés entre cette rue et la rue de la Croix. De cette rue de la Tête, et vis-à-vis le logement du général, je conduirai une autre rue à la porte du Couchant, large de trente brasses, qui par sa position et sa longueur répondrait à la rue Générale, et que j'appellerai la *rue de la Place*. Après avoir tracé ces deux rues, j'établirai la *Place* où se tiendra le marché. Elle sera à la tête de la rue de la Place, vis-à-vis le logement du général, joignant la rue de la Tête, et formera un carré de quatre-vingt-seize brasses. A droite et à gauche de cette place, il y aura deux rangs de huit logements doubles, qui auront chacun douze brasses de longueur et trente de largeur. La place se trouvera ainsi entre seize logements qui en formeront trente-deux, en comprenant les deux côtés. C'est là que je placerai la cavalerie surnuméraire des brigades auxiliaires ; et si elle ne pouvait y être logée tout entière, je lui abandonnerais quelques-uns des logements qui sont aux deux côtés du quartier général, ceux principalement qui se trouvent du côté des retranchements.

Il me reste à loger maintenant les piques et les vélites extraordinaires attachés aux brigades, qui ont chacune, comme vous le savez, outre leurs dix bataillons, mille piques extraordinaires et cinq cents vélites, ce qui fait, pour mes propres brigades, deux mille piques et mille vélites extraordinaires, et autant pour les brigades auxiliaires. J'ai donc encore à loger six mille hommes d'infanterie, que je placerai tous au couchant le long des retranchements. Ainsi au bout de la rue de la Tête, du côté du nord, en laissant l'espace de cent brasses jusqu'aux retranchements, j'établirai un rang de cinq logements doubles, qui occuperont soixante-quinze brasses en longueur et soixante en largeur ; en sorte qu'en partageant la largeur, chaque logement aura quinze brasses de longueur et trente de largeur. Et comme il se trouvera dix logements, j'y placerai trois cents hommes à trente hommes par chaque logement. Laissant ensuite un espace de trente et une brasses, j'établirai de la même manière et sur les mêmes dimensions un autre rang de cinq logements doubles, et ensuite un autre jusqu'à ce qu'ils forment cinq rangs de logements doubles, qui feront cinquante logements, placés en ligne droite sur le côté du nord, tous également éloignés de cent brasses des retranchements, et occupés par quinze cents hommes d'infanterie. Puis, tournant sur la gauche, vers la porte du Couchant, je placerai de là jusqu'à cette porte cinq autres logements doubles, conservant les mêmes dimensions, avec cette différence qu'il n'y aura d'un rang à l'autre que quinze brasses d'espace. Là, je logerai encore quinze cents hommes. Ainsi, de la porte du Nord à celle du Couchant, ayant établi le long des fossés cent logements, distribués en dix rangs de cinq logements doubles chacun, j'y puis loger toutes les piques et les vélites extraordinaires de mes propres brigades. De la porte du Couchant à celle du Midi j'établirai de la même manière, le long des retranchements, en conservant

toujours les cent brasses de distance, dix rangs de dix logements chacun, destinés aux piques et aux vélites extraordinaires des brigades auxiliaires ; les commandants prendront du côté des retranchements les logements qui leur paraîtront le plus commodes : enfin je placerai l'artillerie le long des retranchements.

Tout l'espace qui reste vide du côté du couchant sera occupé par la suite de l'armée et tout l'attirail du camp. Vous devez savoir que, par ce mot *d'attirail du camp*, les Anciens entendaient tout ce qui était nécessaire à l'armée outre les soldats, comme les charpentiers, les forgerons, les maréchaux, les tailleurs de pierre, les ingénieurs, les artilleurs, quoique ceux-ci puissent être regardés comme de véritables soldats ; les pâtres avec leurs troupeaux de bœufs et de moutons nécessaires à la subsistance de l'armée ; enfin, des artisans de tout métier avec les équipages des munitions de guerre et de bouche. Je ne distinguerai pas particulièrement le logement de tout cet attirail ; j'aurai soin seulement qu'il n'occupe pas les différentes rues que j'ai tracées, et je destinerai, en général, à tout le train de l'armée les quatre espaces différents qui se trouvent formés par ces rues, l'un serait pour les troupeaux, l'autre pour les artisans, le troisième pour les munitions de bouche, le quatrième pour les munitions de guerre. Les rues qui doivent rester libres sont la rue de la Place, la rue de la Tête, et une autre rue qui s'appellera la *rue du Centre*, qui ira du nord au midi, traversera la rue de la Place, et serait, pour le couchant, ce qu'est la rue de traverse pour le levant. Je conduirai en outre derrière ces quatre espaces une rue qui ira le long des logements des vélites et des piques extraordinaires. Toutes ces rues auront trente brasses de largeur, et l'artillerie, comme je l'ai déjà dit, sera placée sur les derrières des fossés du camp.

BAT. J'avoue que je m'entends assez peu à la guerre, et je ne rougis pas de cet aveu, puisque la guerre n'est pas mon métier ; vos dispositions cependant me paraissent très bien ordonnées ; mais j'ai deux difficultés à vous proposer : je voudrais savoir d'abord pourquoi vous donnez tant de largeur aux rues et aux espaces qui sont autour des logements ; enfin, et ceci m'embarrasse davantage, de quelle manière il faut se loger sur les espaces que vous avez destinés à cet effet.

FABR. Je donne aux rues trente brasses de largeur afin qu'un bataillon d'infanterie y puisse passer en ordre de bataille, et chaque bataillon, comme vous devez vous le rappeler, occupe vingt-cinq à trente brasses de largeur. Quant à l'espace qui sépare les logements des retranchements, je lui ai donné cent brasses afin que les bataillons et l'artillerie s'y déploient aisément ; qu'on puisse y faire passer le butin et, au besoin, s'y retirer derrière de nouveaux fossés et de nouveaux retranchements. Il est d'ailleurs utile que les logements soient éloignés

des retranchements ; car ils sont ainsi moins exposés au feu et aux autres traits de l'ennemi.

Quant à votre seconde difficulté, je ne prétends pas qu'il n'y ait qu'une seule tente dans chaque espace que j'ai tracé ; ceux qui doivent y loger y placeront plus ou moins de tentes, selon qu'il leur sera commode, pourvu qu'ils ne sortent pas de la ligne qui leur est prescrite.

Pour bien tracer ces espaces, il faut avoir auprès de soi des hommes très exercés et d'habiles ingénieurs qui, aussitôt que le général a choisi sa position, disposent la forme du camp, en fassent la distribution, désignent les rues, indiquent les logements avec des cordes et des jalons, et exécutent toutes ces dispositions avec une telle promptitude que l'ouvrage soit fait en un instant. Afin d'éviter toute confusion, il faut avoir soin d'orienter le camp toujours sur le même point, pour que chacun sache dans quelle rue et sur quel espace il doit trouver son logement. C'est une habitude qu'il faut conserver dans tous les temps et dans tous les lieux, de sorte que le camp soit comme une cité mobile qui, dans quelque lieu qu'elle soit transportée, porte avec elle les mêmes rues, les mêmes habitations, et présente toujours le même aspect. C'est un avantage que n'ont point ceux qui, cherchant des positions naturellement très fortes, sont forcés d'assujettir la forme de leur camp aux variétés du terrain. Les Romains, au contraire, se contentaient de fortifier leur camp par des fossés, des redoutes et d'autres retranchements ; ils élevaient autour de ce camp des palissades et, devant, creusaient un fossé... un fossé large ordinairement de six brasses, et profond de trois brasses, et ils l'agrandissaient ou le creusaient davantage, selon qu'ils voulaient faire un plus long séjour, ou que l'ennemi leur paraissait plus redoutable. Quant à moi, je n'élèverais pas de palissades, à moins que je ne voulusse passer l'hiver dans un camp. Je me contenterais de fossés et de redoutes non moindres que celles des Romains, en me réservant de leur donner plus d'étendue selon les circonstances. Je ferai en outre creuser, à cause de l'artillerie, un fossé en demi-cercle à chaque angle du camp ; je pourrais ainsi battre par le flanc l'ennemi qui viendrait attaquer les retranchements. Il faut beaucoup exercer l'armée à ces divers travaux des campements ; habituer les officiers à tracer un camp avec promptitude, et les soldats à reconnaître en un instant leurs différents logements. C'est un exercice qui n'offre aucune difficulté comme je l'expliquerai bientôt. Je veux maintenant vous parler des gardes du camp, car sans cet objet important tous nos autres travaux deviendraient inutiles.

BAT. Avant de passer à ce sujet, je vous prie de me dire quelles précautions il faut prendre quand on veut camper près de l'ennemi. Il me semble qu'alors on ne peut, sans danger, faire tous les préparatifs que vous venez de recommander.

FABR. Jamais un général ne va camper près de l'ennemi qu'avec l'intention de lui livrer une bataille lorsque celui-ci voudra l'accepter. Avec une telle résolution il ne court aucun danger extraordinaire, car alors il tient toujours prêts au combat ses deux premiers corps de bataille, tandis que le troisième est chargé du campement. Dans une pareille occasion, les Romains donnaient ce soin aux *triauxes*, tandis que les *hastaires* et les *princes* restaient sous les armes. Les *triauxes*, en effet, étant les derniers à combattre, avaient toujours le temps, lorsque l'ennemi arrivait, de laisser leur ouvrage, de prendre les armes et de se placer à leur poste. A l'exemple des Romains, vous confieriez le campement aux bataillons qui sont, comme les *triauxes*, à la dernière ligne de votre armée.

Mais revenons aux gardes du camp.

Je ne me rappelle pas que les Anciens plaçassent pendant la nuit, à quelque distance du camp, de ces gardes avancées qu'on appelle aujourd'hui des *vedettes*. Ils pensaient, sans doute, que ce moyen exposait l'armée à des méprises funestes, ces gardes pouvant souvent se perdre, être séduites ou accablées par l'ennemi, et qu'il était ainsi fort dangereux de se reposer plus ou moins sur une pareille garantie. Toute la force de leurs gardes était donc dans l'intérieur de leurs retranchements où elles se faisaient avec un soin et un ordre extraordinaires, puisque tout soldat à qui il arrivait d'y manquer était puni de mort. Je ne m'arrêterai pas à vous expliquer leurs différentes règles à cet égard, ce serait vous ennuyer inutilement ; il vous est facile de vous en instruire vous-même, si par hasard vous ne vous en étiez pas occupé jusqu'à ce jour. Mais voici, en peu de mots, ce que je veux établir dans mon armée. Toutes les nuits, dans les temps ordinaires, je ferai rester sous les armes le tiers de l'armée, et, de ce tiers, le quart sera toujours sur pied et réparti sur les remparts et dans les principaux postes du camp, avec de doubles gardes à chaque angle. Les uns resteront en sentinelles, et les autres feront de continuelles patrouilles d'un bout du camp à l'autre. On observera le même ordre en plein jour, quand l'armée sera près de l'ennemi.

Je ne vous parlerai pas du *mot d'ordre*, de la nécessité de le renouveler tous les jours et de toutes les autres dispositions à prendre pour la garde du camp ; tout cela est connu de tout le monde ; mais il est une précaution très importante, qui prévient beaucoup de dangers lorsqu'on s'y attache avec exactitude, et peut amener de grands maux lorsqu'on la néglige ; c'est d'observer avec une extrême attention ceux qui, pendant la nuit, s'absentent du camp ou osent s'y introduire. C'est un soin qui n'est pas difficile avec l'ordre que nous sommes convenus d'établir. Car, chaque logement étant rempli par un nombre d'hommes déterminé, on voit aisément s'il s'y en trouve plus ou moins. Ceux qui sont absents sans permission, il faut les punir comme déserteurs ; et les étrangers, les interroger sur leur état, leur profession et leurs autres qualités. Cette surveillance empêche

l'ennemi de pratiquer des intelligences avec vos officiers et de s'instruire de vos desseins. Sans cette attention continuelle, Claudius Néron n'aurait jamais pu, en présence d'Annibal, s'éloigner de son camp de la Lucanie, et y revenir après avoir été jusque dans les Marches, sans qu'Annibal en eût eu le moindre soupçon².

Mais il ne suffit pas que ces règlements soient utiles par eux-mêmes, il faut encore les faire exécuter avec une grande sévérité ; car dans aucune circonstance on n'a plus besoin qu'à l'armée d'une extrême exactitude. Les lois établies pour le salut d'une armée doivent donc être très rigoureuses et exécutées sans pitié. Les Romains punissaient de mort quiconque manquait à sa garde, ou abandonnait le poste qui lui avait été assigné pour le combat ; quiconque emportait en secret quelque effet du camp ; quiconque se vantait d'une belle action qu'il n'avait pas faite combattait sans l'ordre de son général ou, par frayeur, jetait ses armes en présence de l'ennemi. Et lorsque, par hasard, une cohorte ou une légion entière s'était rendue coupable d'une pareille faute, comme on ne pouvait la faire périr tout entière, elle tirait au sort, et chaque soldat sur dix était mis à mort. La peine était ainsi infligée, de façon que, si tous n'en étaient pas frappés, tous au moins avaient à la craindre.

Comme il faut de grandes récompenses partout où les peines sont très fortes, afin que les hommes aient un égal motif de craindre et d'espérer, les Romains avaient établi un prix pour chaque belle action ; pour celui, par exemple, qui, pendant le combat, sauvait la vie à son concitoyen, qui sautait le premier dans une ville assiégée ou dans le camp ennemi, qui blessait ou tuait l'ennemi, ou le jetait de son cheval ; tous ces actes de courage étaient reconnus et récompensés par les consuls et publiquement loués de chaque citoyen. Le soldat qui avait obtenu des dons militaires pour quelqu'une de ces belles actions, outre la gloire et la considération dont il jouissait parmi ses camarades, les exposait, de retour dans sa patrie, avec pompe et appareil aux yeux de ses parents et de ses amis. Faut-il donc s'étonner de la puissance d'un peuple qui punissait ou récompensait avec une telle exactitude ceux qui, par leurs bonnes ou mauvaises actions, avaient mérité la louange ou le blâme ?

Les Romains avaient établi une peine particulière que je ne crois pas devoir passer sous silence. Lorsque le coupable était convaincu aux yeux du tribun ou du consul, ceux-ci le frappaient légèrement d'un coup de baguette, et alors il lui était permis de fuir, et aux soldats de le tuer ; chacun lui lançait des pierres ou des traits, ou l'attaquait avec d'autres armes ; il lui était difficile d'aller aussi bien loin, et très peu en échappaient. Mais ceux-ci même ne pouvaient retourner dans leur patrie sans être couverts de honte et d'ignominie, et la mort était pour eux un supplice moins rigoureux. Cette peine des Romains est en usage chez les

Suisses. Ils font tuer publiquement, par leurs camarades, les soldats condamnés à mort. Cela est très sage et très bien établi. Le meilleur moyen d'empêcher un homme de défendre un coupable c'est de le charger lui-même de la punition de ce coupable. Car l'intérêt que celui-ci lui inspire et le désir de son châtement l'agitent tout différemment, lorsque la punition est remise entre ses mains ou confiée à un autre. Si vous voulez donc que le peuple ne devienne pas le complice des coupables projets d'un citoyen, faites que le peuple soit son juge. Manlius Capitolinus peut être cité à l'appui de cette opinion. Accusé par le Sénat, il fut défendu par le peuple jusqu'à ce que le peuple devînt son juge ; dès qu'il fut l'arbitre de sa destinée, il le condamna à mort. Ce genre de peine est donc très propre à prévenir les séditions et à maintenir l'exécution de la justice. Comme la crainte des lois ou des hommes n'est pas un frein assez puissant pour les soldats, les Anciens y joignaient l'autorité de Dieu. Ils faisaient donc jurer à leurs soldats, au milieu de tout l'appareil des cérémonies religieuses, de rester fidèles à la discipline militaire. Ils cherchaient par tous les moyens possibles à fortifier en eux le sentiment de la religion, afin que tout soldat qui violerait son devoir eût à craindre, non seulement la vengeance des hommes, mais encore la colère des dieux.

BAT. Les Romains souffraient-ils qu'il y eût des femmes dans leurs armées, ou que le soldat s'amusât à tous ces jeux qu'on autorise aujourd'hui ?

FABR. L'un et l'autre étaient, chez eux, sévèrement défendus ; et cette défense n'était pas très difficile à maintenir. Ils avaient tant d'exercices ou publics ou particuliers qui tenaient le soldat constamment occupé qu'il ne lui restait pas le temps de songer au jeu ou à l'amour, et à tous les autres amusements de nos soldats oisifs et indisciplinés.

BAT. Cela suffit. Mais dites-moi quelle était leur manière de lever le camp ?

FABR. La trompette générale sonnait trois fois. Au premier son, on levait les tentes et on pliait bagages ; au second, on changeait les bêtes de somme ; au troisième, l'armée se mettait en mouvement dans l'ordre que j'ai déjà expliqué, les équipages derrière chaque corps de l'armée et les légions au centre. Ainsi vous ferez d'abord partir une brigade auxiliaire, ensuite ses équipages particuliers, et le quart des équipages publics qui aurait été logé tout entier dans l'un des quatre espaces que j'ai destinés dans le camp aux équipages. Il serait convenable d'assigner à chaque brigade un de ces quartiers afin qu'au moment de décamper, chacun de ceux qui l'occupent sût quelle brigade il devait suivre ; et chaque brigade, suivie de ses équipages particuliers et du quart des équipages publics, marchera dans l'ordre que j'ai expliqué en parlant de l'armée romaine.

BAT. Les Romains avaient-ils d'autres règles de campement que celles dont vous venez de nous entretenir ?

FABR. Je vous répète que les Romains voulaient constamment conserver la forme de leur camp ; toutes les autres considérations cédaient à celle-là. Mais il y a deux points qu'ils ne perdaient jamais de vue : ils cherchaient toujours un lieu sain, et tâchaient de ne jamais courir le risque d'être assiégés par l'ennemi ou de se voir couper l'eau et les vivres ; pour éviter les maladies, ils s'éloignaient des lieux marécageux et exposés à des vents contagieux. Ils reconnaissaient ce danger moins à la qualité du terrain qu'au teint des habitants ; quand ils les voyaient d'une mauvaise couleur, asthmatiques ou atteints de quelque autre maladie, ils portaient leur camp ailleurs. Pour ne pas courir le risque d'être assiégé, il faut examiner de quel côté et dans quel lieu sont vos amis ou vos ennemis, et juger par là ce que vous avez à craindre. Un général doit donc parfaitement connaître toutes les positions d'un pays, et avoir autour de lui des hommes qui en soient également instruits.

On évite les maladies et la famine en assujettissant l'armée à un régime réglé. Si vous voulez conserver la santé de vos soldats, vous les forcerez de toujours coucher sous la tente ; vous choisirez pour camper des lieux qui leur offrent de l'ombre et leur fournissent du bois pour cuire leur nourriture. Vous ne les ferez pas marcher par la grande chaleur ; vous aurez donc soin pendant l'été de décamper avant le jour. Pendant l'hiver, qu'ils ne se mettent en marche au milieu des glaces et des neiges que lorsqu'ils auront les moyens de trouver du feu pour se réchauffer ; qu'ils soient toujours bien vêtus et qu'ils ne boivent jamais des eaux malsaines. Ayez toujours auprès de vous des médecins pour soigner ceux qui tombent malades ; car il n'y a rien à espérer d'un général qui a également à combattre les maladies et l'ennemi. Mais le meilleur moyen de maintenir la santé des soldats, ce sont les exercices ; aussi les Anciens exerçaient-ils leurs armées tous les jours. Voyez donc quel est le prix de ces exercices ; dans le camp ils vous donnent la santé, et au combat la victoire.

Il ne suffit pas, pour prévenir la famine, d'empêcher l'ennemi de vous couper les vivres, il faut encore faire dans votre camp d'abondantes provisions et empêcher le gaspillage. Ayez donc toujours à la suite de votre armée des vivres pour un mois ; que vos alliés soient obligés de vous en apporter tous les jours ; établissez des magasins dans quelque-une de vos places fortes et dispensez vos provisions avec une telle économie que chaque soldat n'en ait chaque jour qu'une mesure raisonnable. Que cette partie de l'administration militaire soit l'objet de toute votre attention, car avec le temps on peut triompher de tout à la guerre, mais la faim seule avec le temps triomphe de vous. Jamais un ennemi qui peut vous vaincre par la faim ne cherchera à vous vaincre par le fer ; si sa victoire alors n'est pas si honorable, elle est plus certaine et plus assurée. C'est un danger inévitable pour toute armée qui n'est pas guidée par l'esprit de justice, et qui

consomme ses vivres sans mesure et au gré de son caprice. L'injustice empêche l'arrivée de toutes vos provisions, et le gaspillage les rend inutiles. Les Anciens voulaient que chaque soldat consommât à la fois et dans le même temps toute la portion qui lui était assignée, car l'armée ne mangeait que lorsque le général prenait son repas. L'on sait assez ce qu'il en est à cet égard dans les armées modernes ; loin d'offrir comme les Anciens des modèles d'économie et de sobriété, elles sont au contraire des écoles de licence et d'ivrognerie.

BAT. Lorsque vous avez commencé de nous parler du campement, vous nous avez dit que vous ne vouliez pas, comme jusqu'alors, opérer sur deux brigades, mais sur quatre, afin de nous apprendre à faire camper une armée complète. J'ai à cet égard deux questions à vous faire : comment tracerai-je mon camp pour des troupes plus ou moins nombreuses ? Enfin, à quel nombre croyez-vous qu'il faille porter une armée pour combattre toute espèce d'ennemi ?

FABR. Je réponds à votre première question, que si l'armée est plus ou moins forte de quatre ou six mille hommes, on ajoute ou on retranche à proportion des rangs de logements, et cette proportion croissante ou décroissante peut ainsi aller à l'infini. Cependant, lorsque les Romains réunissaient leurs deux armées consulaires, ils formaient deux camps qui se joignaient par les derrières. Quant à votre seconde question, je vous observe que l'armée romaine, composée dans les temps ordinaires de vingt-quatre mille hommes environ, n'était jamais portée, dans les plus grands dangers de la république, au-delà de cinquante mille hommes. Ce fut une pareille armée que les Romains envoyèrent au-devant de deux cent mille Gaulois qui attaquèrent l'Italie après la première guerre punique ; et ils n'opposèrent pas à Annibal des forces plus nombreuses. Il est à remarquer que les Romains et les Grecs n'ont jamais fait la guerre qu'avec des armées peu considérables, mais qui avaient pour elles l'art et la discipline ; les peuples de l'Orient et de l'Occident l'ont toujours faite au contraire par le nombre. Le mobile des Occidentaux était leur impétuosité naturelle ; celui des Orientaux, leur profonde obéissance pour leur monarque. Ces deux mobiles n'existant point dans la Grèce ni dans l'Italie, il a fallu recourir à la discipline dont la puissance est tellement invincible que par elle un petit nombre a pu triompher de la fureur et de l'acharnement d'une immense multitude. Comme nous voulons imiter les Grecs et les Romains, notre armée ne sera donc pas portée au-delà de cinquante mille hommes s'il n'est pas même avantageux de resserrer ce nombre, car la multitude n'amène que la confusion et détruit tous les avantages de la discipline et des exercices ; et Pyrrhus avait coutume de dire qu'avec quinze mille hommes il se chargeait de conquérir le monde. Mais passons à une autre question.

Nous avons fait gagner une bataille à notre armée et parlé des accidents divers qui peuvent survenir pendant le combat ; nous l'avons ensuite mise en marche, et

prévu tous les dangers qu'elle peut rencontrer sur sa route ; enfin nous l'avons établie dans un camp où nous allons nous reposer un peu de tant de fatigues, et parler des moyens de terminer la guerre : c'est là, en effet, le moment et le lieu de semblables entretiens, surtout s'il reste encore des ennemis en campagne, si l'on a à craindre des villes suspectes ou ennemies et qu'on soit dans le cas de s'assurer des unes et d'attaquer les autres. Il faut vous parler de ces divers objets et surmonter toutes ces difficultés avec la même gloire que nous avons combattu jusqu'ici. Nous allons donc nous occuper de cas particuliers.

Si plusieurs peuples se déterminent à des opérations funestes à eux-mêmes, et utiles pour vous, comme chasser une partie de leurs concitoyens, ou abattre les fortifications de leurs villes, il faut tellement les aveugler sur vos projets qu'aucun d'eux ne pense que vous êtes occupé de lui et que, négligeant de se protéger les uns les autres, ils soient successivement tous écrasés ; ou bien il faut leur imposer vos conditions à tous en un même jour ; chacun se croyant le seul frappé ne songera qu'à obéir et non à résister, et tous seront ainsi soumis sans qu'il en résulte aucun trouble. Si vous suspectez la fidélité de quelque peuple, et que vous vouliez vous en assurer en l'attaquant à l'improviste, le plus sûr moyen de couvrir vos desseins est de communiquer à ce peuple quelque autre projet pour lequel vous réclamerez son assistance, et de paraître vous occuper de tout autre chose que de ce qui le concerne ; ne pensant point alors que vous vouliez l'attaquer, il ne se mettra pas sur ses gardes et vous pourrez sans peine accomplir vos desseins.

Quand vous soupçonnez qu'il y a dans votre armée un traître qui avertit l'ennemi de vos projets, il faut tirer partie de sa perfidie, lui communiquer quelque entreprise à laquelle vous êtes loin de penser, et lui cacher celle que vous méditez ; feindre des craintes sur quelque dessein qui ne vous donne aucune inquiétude et dissimuler vos craintes véritables ; par là, l'ennemi croyant avoir pénétré votre pensée, se portera à quelque mouvement prévu d'avance et tombera ainsi dans le piège que vous lui aurez tendu.

Si vous voulez, comme dit Claudius Néron, diminuer votre armée pour envoyer du secours à quelque allié sans que l'ennemi s'en aperçoive, vous aurez soin de ne pas resserrer votre camp, de maintenir les mêmes rangs et les mêmes drapeaux, enfin de ne changer en rien le nombre des gardes et des feux. Si vous voulez au contraire cacher à l'ennemi que vous venez de recevoir des nouvelles troupes, vous vous garderez d'augmenter l'étendue de votre camp. L'on voit que, pour ces divers stratagèmes, l'habitude du secret est de la plus haute importance. Aussi Metellus, faisant la guerre en Espagne, répondit-il à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il ferait le lendemain : « *Si ma chemise en était instruite, je la brûlerais sur-le-champ.* » Un homme de l'armée de Crassus lui demandait quand

il ferait lever le camp. « Vous croyez donc être le seul, lui dit-il, qui n'entendrez pas la trompette ? »

Pour pénétrer les secrets de l'ennemi et connaître ses dispositions, quelques généraux lui ont envoyé des ambassadeurs accompagnés d'habiles officiers, déguisés en valets, qui, saisissant cette occasion d'examiner son armée, d'en observer le fort et le faible, ont donné les moyens de le vaincre ; d'autres ont exilé un de leurs confidents qui, se retirant chez l'ennemi, a pu découvrir et transmettre tous ses desseins : les prisonniers servent également à faire connaître les projets de l'ennemi. Marius, dans la guerre contre les Cimbres, voulant s'assurer de la fidélité des Gaulois cisalpins, alliés du peuple romain, leur envoya des lettres cachetées et d'autres ouvertes ; dans celles-ci, il leur recommandait de n'ouvrir les autres qu'à une époque déterminée, mais, les leur ayant redemandées avant cette époque, il vit qu'elles avaient été décachetées et qu'il ne pouvait compter sur eux.

D'autres généraux, au lieu d'aller au-devant de l'ennemi qui venait les attaquer, ont été porter la guerre dans son pays, afin de le forcer à revenir pour arrêter leurs ravages : ce moyen a très souvent réussi. Par là le soldat se forme à la victoire ; il acquiert de la confiance et du butin, tandis que l'ennemi, s'imaginant que la fortune lui est devenue contraire, commence à perdre courage. Cette diversion est très utile, mais elle ne peut avoir lieu que lorsque votre pays est plus fortifié que celui que vous attaquez, autrement elle vous perdrait. Souvent un général, assiégé dans son camp, a dû son salut au parti qu'il a pris d'entamer des négociations et de s'assurer une trêve de quelques jours ; la surveillance de son adversaire s'est alors ralentie, et profitant de cette négligence, il a pu ainsi sauver son armée. C'est par ce moyen que Sylla échappa deux fois très heureusement, et qu'Asdrubal trompa en Espagne les desseins de Claudius Néron qui le tenait assiégé. Dans une pareille circonstance, vous pouvez encore faire quelque mouvement qui tienne l'ennemi en suspens, soit en l'attaquant avec une partie de vos forces, de manière qu'attirant de ce côté toute son attention vous ayez le temps de sauver le reste de votre armée, soit en faisant naître quelque événement imprévu dont la nouveauté le tienne dans l'incertitude et l'embarras. C'est le parti que prit Annibal qui, étant investi par Fabius, attacha pendant la nuit des fascines aux cornes de plusieurs troupeaux de bœufs et y fit mettre le feu ; ce spectacle inattendu fixa toute l'attention de Fabius, et il ne pensa pas à fermer tous les autres passages à Annibal.

Un général doit chercher par-dessus tout à diviser les forces qu'il a à combattre, soit en rendant suspects au général ennemi les hommes dans lesquels il se fie davantage, soit en lui donnant quelque raison de séparer ses troupes et d'affaiblir ainsi son armée. Dans le premier cas, il ménagera les intérêts de

quelques amis de son adversaire, fera respecter, pendant la guerre, leurs possessions, et leur renverra sans rançon leurs enfants ou leurs amis prisonniers. Annibal ayant fait brûler toutes les campagnes autour de Rome n'épargna que les possessions de Fabius. Coriolan, arrivé aux portes de Rome avec son armée, respecta les biens des nobles, et fit brûler et saccager ceux du peuple. Metellus, dans la guerre contre Jugurtha, engageait tous les ambassadeurs que lui envoyait celui-ci à remettre leur maître entre ses mains ; et dans les lettres qu'il leur écrivait ensuite, il ne les entretenait que de ce même projet. Par ce moyen, tous les conseillers de Jugurtha devinrent suspects à ce prince, et il les fit successivement périr. Annibal s'étant réfugié chez Antiochos, les ambassadeurs romains eurent avec lui des conférences si intimes en apparence qu'Antiochos en fut inquiet, et Annibal n'eut plus aucune part à sa confiance.

Le plus sûr moyen de diviser les forces de l'ennemi est d'attaquer son pays ; il sera forcé d'aller le défendre et d'abandonner ainsi le théâtre de la guerre. C'est le parti que prit Fabius, qui avait à soutenir les forces réunies des Gaulois, des Étrusques, des Ombriens et des Samnites. Titus Dimius, étant en présence d'un ennemi supérieur en forces, attendait une légion à qui celui-ci voulait fermer le passage ; Dimius, pour prévenir ce dessein, répandit le bruit dans toute son armée qu'il livrerait bataille le lendemain, et fit en sorte que quelques-uns de ses prisonniers eussent l'occasion de s'échapper. Ceux-ci ayant répandu cette nouvelle dans leur camp, l'ennemi, pour ne pas diminuer ses forces, renonça au projet d'aller attaquer la légion qui arriva sans obstacle au camp de Dimius. Il s'agissait ici, non pas d'affaiblir les forces de son adversaire, mais d'augmenter les siennes propres.

Plusieurs généraux ont laissé à dessein l'ennemi pénétrer dans leur pays et s'emparer de quelques places fortes, afin qu'étant obligé de mettre des garnisons dans ces villes, et d'affaiblir ainsi ses forces, ils pussent plus aisément l'attaquer et le vaincre. D'autres généraux, méditant d'envahir une province, ont su feindre d'avoir des vues sur une autre ; et, tombant subitement sur celle où on les attendait le moins, ils s'en sont emparé avant qu'on eût été à portée de la secourir ; car l'ennemi, ignorant si vous n'avez pas l'intention de revenir sur le point que vous aviez d'abord menacé, se voit obligé et de ne point abandonner celui-ci, et de secourir celui-là, et ne peut ainsi défendre bien ni l'un ni l'autre.

Un point bien important pour un général c'est de savoir habilement étouffer un tumulte ou une sédition qui se seraient élevés parmi ses troupes. Il faut, pour cet effet, châtier les chefs des coupables, mais avec une telle promptitude que le châtiment soit tombé sur leur tête avant qu'ils aient eu le temps de s'en douter. S'ils sont éloignés de vous, vous manderez en votre présence, non seulement les coupables, mais le corps entier, afin que, n'ayant pas lieu de croire que ce soit

dans l'intention de les châtier, ils ne cherchent pas à s'échapper et viennent, au contraire, d'eux-mêmes, se présenter à la peine. Si la faute a été commise sous vos yeux, il faut vous entourer de ceux qui sont innocents et, avec leur secours, punir les coupables. S'il s'est élevé un esprit de discorde parmi vos troupes, envoyez-les au danger, une peur commune les tiendra réunies.

Au reste, le véritable lien d'une armée, c'est la considération dont le général y jouit, qu'il ne doit jamais qu'à ses talents, et qu'il espérerait en vain de sa naissance ou de son autorité. Le premier devoir d'un général est d'assurer également la solde et les châtiments de son armée ; car, sans la solde, c'est en vain qu'il voudrait punir. Comment, en effet, empêcher un soldat de voler lorsqu'il n'est pas payé et qu'il n'a que ce moyen de soutenir sa vie ? Mais, si en ayant soin que la solde ne manque jamais à l'armée, l'on ne maintient pas la sévérité des peines, le soldat devient insolent et perd tout respect pour son général ; celui-ci n'a plus aucun moyen de maintenir son autorité, et de là naissent les haines et les séditions qui sont la ruine d'une armée.

Les anciens généraux avaient à vaincre une difficulté qui n'existe pas pour les généraux modernes ; c'était d'interpréter à leur avantage les présages sinistres. S'il tombait la foudre sur l'armée, s'il arrivait une éclipse de lune ou de soleil, ou quelque tremblement de terre ; si le général tombait en montant ou en descendant de cheval, tous ces accidents étaient défavorablement interprétés par les soldats, et ils en concevaient tant de frayeur que si, dans ce moment, on les eût conduits au combat, on devait s'attendre à une défaite. Les généraux devaient alors expliquer ces accidents comme des effets naturels, ou les interpréter à leur avantage. César, étant tombé au moment où il débarquait en Afrique, s'écria : *Je te tiens, Afrique !* D'autres sont parvenus à expliquer à leurs soldats les causes des éclipses de lune ou des tremblements de terre. De pareilles circonstances ne se présentent plus de nos jours, soit que nos soldats soient moins superstitieux, soit que notre religion écarte de notre esprit de semblables frayeurs ; mais s'il survenait, par hasard, quelque événement de cette nature, il faut alors se conduire d'après l'esprit de ces anciens généraux.

Si l'ennemi, poussé à un coup de désespoir par la faim ou quelque autre nécessité semblable, ou un aveugle esprit de fureur, vient sur vous pour vous combattre, restez dans votre camp et différez le combat le plus longtemps que vous pourrez ; c'est le parti que prirent les Lacédémoniens contre les Messéniens, et César contre Afranius et Petreius. Le consul Fulvius, faisant la guerre contre les Cimbres et ayant, pendant plusieurs jours, engagé des escarmouches de cavalerie, observa que l'ennemi sortait toujours de son camp pour le poursuivre ; il posa en conséquence une embuscade derrière le camp des Cimbres, fit attaquer de nouveau par sa cavalerie qui fut encore poursuivie par

l'ennemi, et alors ceux qui étaient en embuscade fondirent sur le camp et le mirent au pillage.

Deux armées étant en présence, un général a souvent envoyé ravager son propre pays en donnant à quelques-unes de ses troupes des drapeaux semblables à ceux de l'ennemi ; celui-ci, trompé par l'apparence, est venu pour aider ces troupes et partager leur butin ; et le désordre se mettant ainsi dans ses rangs, il a été aisément vaincu : c'est un stratagème qui a souvent réussi, et particulièrement à Alexandre, roi d'Épire, dans la guerre contre les Illyriens ; et à Leptène de Syracuse contre les Carthaginois.

D'autres généraux, affectant une fausse peur, ont abandonné leur camp rempli de viandes et de vins, laissant ainsi à l'ennemi le moyen de boire et manger sans mesure ; et lorsque celui-ci s'en était rempli avec excès, ils sont revenus sur lui et en ont fait un grand carnage. Tamiris attaqua de cette manière Cyrus, et Gracchus les peuples de l'Espagne. Quelques-uns enfin ont empoisonné ces mêmes vivres afin d'être plus sûrs de la victoire.

Je vous ai déjà fait observer que je n'avais pas remarqué que les Anciens tinsent pendant la nuit, hors de leur camp, des gardes avancées ; je crois que leur motif était de prévenir tous les dangers qui pouvaient en résulter. En effet, souvent même, pendant le jour, des vedettes posées en avant pour observer l'ennemi ont causé la ruine d'une armée ; car si, par hasard, elles sont tombées entre ses mains, il leur a fait faire par force le signal convenu pour appeler leurs propres troupes qui, arrivant aussitôt, ont été prises ou égorgées.

Il importe souvent de tromper l'ennemi en changeant vos habitudes, car alors il se perd en se réglant sur celles que vous aviez affectées. C'est ainsi qu'un général qui avait coutume de faire annoncer l'arrivée de l'ennemi, la nuit par des feux, et le jour par de la fumée, fit faire tout à coup, sans interruption, beaucoup de feu et de fumée, qu'il éteignit à l'arrivée de l'ennemi ; celui-ci, s'avancant sans apercevoir le signal de sa présence, crut qu'il n'était pas découvert, et, dans cette confiance, marchant sans aucune précaution, il fut mis sans peine en déroute. Memnon de Rhodes, voulant faire abandonner à l'ennemi une position très forte, lui envoya un faux transfuge qui l'assura que l'armée de Memnon était en révolte et se débandait en grande partie ; et celui-ci, pour le confirmer dans cette opinion, fit naître, à dessein, quelques tumultes dans son propre camp ; l'ennemi alors s'avança avec confiance pour l'attaquer et fut complètement battu.

Il ne faut jamais pousser son ennemi au désespoir, c'est une règle que pratiqua César dans une bataille contre les Germains : s'apercevant que la nécessité de vaincre leur donnait de nouvelles forces, il leur ouvrit un passage et aima mieux avoir la peine de les poursuivre que de les vaincre avec danger sur le champ de bataille. Lucullus, ayant remarqué que quelques cavaliers macédoniens passaient

du côté de l'ennemi, fit aussitôt sonner la charge, et ordonna au reste de son armée de les suivre ; l'ennemi crut alors que Lucullus voulait engager le combat, et fondit avec une telle impétuosité sur ces cavaliers macédoniens que ceux-ci furent obligés de se défendre et, au lieu de désertir, combattirent avec vigueur.

Il est encore fort important de d'assurer, avant ou après la victoire, une ville dont la fidélité est suspecte. On peut, à cet égard, imiter quelques-uns des exemples suivants. Pompée, se défiant de la fidélité des habitants de Catina (Catane), les pria de recevoir dans leurs murs quelques malades de son armée et leur envoya sous ce déguisement quelques-uns de ses plus intrépides soldats qui s'emparèrent de la ville. Publius Valerius, ayant de semblables soupçons sur les habitants d'Épidaure, les fit appeler à une cérémonie religieuse qui avait lieu dans un temple hors des murs de la ville et, lorsque tout le peuple fut sorti, il ne laissa rentrer que ceux dont il n'avait rien à craindre. Alexandre le Grand, près de partir pour l'Asie, voulant s'assurer de la Thrace, emmena avec lui tous les princes du pays, à qui il donna des emplois dans son armée, et il les fit remplacer par des hommes sans considération. Il maintint ainsi ces grands dans la fidélité à son service, en leur donnant un traitement considérable, et le peuple dans l'obéissance, en éloignant de lui tous ceux qui auraient pu le pousser à la rébellion.

Au reste, le meilleur moyen de se gagner les peuples est de leur donner des exemples de justice et de modération. C'est ainsi que Scipion, étant en Espagne, rendit à son père et à son mari une jeune fille extrêmement belle, et réussit par là, beaucoup plus que par les armes, à conquérir tous les cœurs espagnols. César, ayant fait payer le bois qu'il avait fait couper dans la Gaule pour faire une palissade autour de son armée, acquit une grande réputation de justice qui lui facilita la conquête du pays. Il me semble que je n'ai plus rien à ajouter aux diverses considérations que je viens de développer, et que j'ai épuisé tout ce qu'il y a à dire sur les différentes circonstances où peut se trouver une armée. Il me reste à vous parler de la manière d'attaquer et de défendre les places fortes ; si je ne vous ennuie pas trop, je m'étendrai volontiers sur cette dernière partie de l'art de la guerre.

BAT. Votre bonté est si grande que vous satisfaites à tous nos désirs sans nous laisser la crainte d'être indiscrets, puisque vous nous offrez généreusement ce que nous n'oserions vous demander. Je dois seulement vous dire que vous ne pouvez nous faire un plus grand plaisir et nous rendre un plus grand service que de poursuivre cet entretien. Mais, avant de passer à une question, je vous prie de m'éclaircir un doute. Vaut-il mieux continuer la guerre pendant l'hiver, comme on fait aujourd'hui, ou tenir la campagne pendant l'été seulement, en prenant, à l'exemple des Anciens, des quartiers d'hiver.

FABR. Sans votre sage observation, j'oubliais une considération importante qui mérite d'être examinée. Je vous répète que les Anciens faisaient tout avec plus de sagesse et mieux que nous ; et si nous errons quelquefois dans les autres affaires de la vie, à la guerre nous errons toujours complètement. Rien de plus dangereux et de plus imprudent que de faire la guerre pendant l'hiver ; et beaucoup plus dangereux pour l'agresseur que pour celui qui attend l'attaque. En voici la raison. Tout le soin qu'on donne à la discipline militaire a pour but d'ordonner une armée pour livrer bataille à l'ennemi. C'est là le principal objet d'un général, puisque du résultat d'une bataille dépend le succès de la guerre. Celui qui sait donc le mieux ordonner son armée et la tenir la mieux disciplinée a le plus d'avantage le jour d'une bataille et le plus d'espérance de vaincre ; d'un autre côté, il n'y a pas de plus grand obstacle au succès des manœuvres militaires que les terrains inégaux, ou les temps de pluie ou de gelée, parce que les terrains inégaux ne vous permettent pas de déployer vos rangs selon les règles de la tactique, et que vous ne pouvez dans les temps froids et humides réunir vos troupes et vous présenter en masse à l'ennemi ; que vous êtes obligé, au contraire, de loger sans ordre, à de grandes distances, et de vous régler d'après les villages, les châteaux et les fermes où vous cantonnez, ce qui rend inutile toute la peine que vous avez prise pour exercer votre armée. Ne soyez pas surpris, au reste, qu'on fasse à présent la guerre pendant l'hiver ; comme il n'y a aucune discipline dans nos armées, on ne connaît pas le danger de ne pas tenir réunis tous les corps de l'armée, et l'on ne s'inquiète pas de négliger des exercices et une discipline dont on n'a aucune idée. On devrait réfléchir pourtant à quels risques on s'expose en tenant la campagne pendant l'hiver, et se rappeler qu'en l'an 1503, ce fut l'hiver seul et non les Espagnols qui détruisit les Français sur le Garigliano. Et dans cette guerre, comme je vous l'ai déjà dit, c'est l'assaillant qui a le plus de désavantages et qui souffre le plus des injures du temps lorsqu'il a porté la guerre dans le pays ennemi. S'il veut tenir ses troupes réunies, il doit supporter toutes les rigueurs du froid et des pluies excessives ; ou s'il craint ces inconvénients, il sera forcé de séparer les différents corps de son armée. Mais, comme celui qui l'attend est maître de choisir son poste, qu'il peut réunir des troupes fraîches en un instant et fondre ainsi à l'improviste sur un corps isolé, il n'aura aucun moyen de résister à une pareille attaque. Telle fut la cause de la défaite des Français, et tel sera le sort de tous ceux qui attaqueront pendant l'hiver un ennemi qui ne manquera pas d'habileté. Que celui donc qui ne veut tirer aucun parti des forces, de la discipline, des manœuvres et du courage d'une armée fasse la guerre pendant l'hiver. Comme les Romains, au contraire, voulaient que tous ces avantages qu'ils mettaient tant de soins à acquérir ne leur fussent pas tout à fait inutiles, ils évitaient la guerre d'hiver, comme la guerre de montagnes et toute autre guerre

qui ne leur eût pas permis de déployer leurs talents militaires et toute leur valeur. Je n'ai plus rien à ajouter sur cette question et je vais vous entretenir de l'attaque ou de la défense des places fortes, des postes militaires, et vous développer mon système de fortification.

Livre septième

FABRIZIO. Vous savez que les villes et les forteresses doivent leur force à la nature ou à l'art. Elles doivent leur force à la nature quand elles sont entourées par un fleuve ou un marais, comme *Ferrare* et *Mantoue*, ou quand elles sont bâties sur un rocher ou une montagne très escarpée, comme *Monaco* et *San Leo*¹. Car les villes bâties sur des montagnes d'un facile accès sont les plus faibles de toutes, à cause des mines et de l'artillerie. Aussi préfère-t-on le plus souvent aujourd'hui de construire les places fortes dans les plaines et de se confier aux ressources de l'art.

Le premier soin d'un ingénieur est de bâtir les murs sur une *ligne brisée*, c'est-à-dire en y multipliant les angles saillants et les angles rentrants. Par ce moyen, on en éloigne l'ennemi qui peut être attaqué par le flanc, comme de front. Si les murs sont trop élevés, ils sont exposés davantage aux coups de l'artillerie ; s'ils sont trop bas, ils sont plus aisément escaladés. Si vous creusez des fossés devant vos murs pour rendre l'escalade plus difficile, l'ennemi cherchera à les combler, ce qui demande peu de temps avec une grande armée, et il sera bientôt maître de vos murailles. Je crois donc que, pour prévenir ce double inconvénient, il faut, si je ne me trompe, bâtir des murs d'une certaine hauteur et creuser les fossés derrière ces murs, et non pas en dehors ; voilà, ce me semble, le meilleur système de fortifications, puisqu'il vous garantit également de l'artillerie et de l'escalade, et ôte à l'ennemi les moyens de combler les fossés. Vous élèverez donc vos murs à une hauteur convenable, en ne leur donnant pas moins de trois brasses d'épaisseur, afin qu'il soit moins aisé de les faire écrouler ; vous y établirez des tours éloignées les unes des autres de deux cents brasses. Le fossé doit avoir au moins trente brasses de largeur et douze de profondeur. Vous en ferez jeter toute la terre du côté de la ville, en la faisant soutenir par un mur qui s'élèvera du fond de ce fossé au-dessus de cette jetée jusqu'à hauteur d'homme, ce qui augmentera d'autant plus la profondeur du fossé. C'est dans ce fond que

vous ferez bâtir des casemates, éloignées l'une de l'autre de deux cents brasses, et vous les garnirez d'artillerie pour arrêter quiconque tenterait d'y descendre.

Vous placerez votre grosse artillerie derrière le mur du fossé, car le premier mur en avant étant assez élevé ne permet de manœuvrer que les pièces de petit calibre. Si l'ennemi veut tenter l'escalade, la hauteur de ce premier mur est pour lui un obstacle difficile à vaincre ; mais si d'abord il emploie son artillerie, comme l'effet des batteries est de toujours faire tomber le mur du côté de l'attaque, les ruines, ne trouvant pas de creux pour les recevoir, ne font qu'augmenter la profondeur du fossé qui est pratiqué derrière ; et il est alors bien difficile à l'ennemi d'avancer, étant arrêté par ces ruines, par le fossé et par l'artillerie qui le foudroie en sûreté derrière le mur du fossé. Il n'a d'autre parti à prendre qu'à le combler ; mais quelles difficultés se présentent ! D'abord nous avons demandé qu'il fût large et profond ; la muraille étant remplie, comme je l'ai dit, d'angles saillants et rentrants, ne permet pas aisément d'en approcher ; enfin on ne peut qu'avec peine gravir ces ruines. Je soutiens donc que des fortifications ainsi dirigées rendent une ville presque inexpugnable.

BATTISTA. Si, outre le fossé qui est derrière la muraille, on en creusait encore un autre en dehors, la ville n'en serait-elle pas plus forte ?

FABR. Sans doute. Mais je ne raisonne que dans l'hypothèse où l'on ne voudrait faire qu'un fossé, et je dis qu'alors il vaut mieux le creuser en dedans qu'en dehors.

BAT. Préférez-vous les fossés remplis d'eau ou les fossés à sec ?

FABR. Les opinions sont partagées à cet égard. Les fossés remplis d'eau vous garantissent de la mine, mais les autres sont plus difficiles à combler. Pour moi, tout considéré, je les ferais à sec ; ils sont plus sûrs. On a vu souvent en effet les fossés se geler pendant l'hiver, et faciliter la prise d'une ville : c'est ce qui arriva à la Mirandole, quand elle était assiégée par le pape Jules II. Au reste, pour me protéger des mines, je ferais creuser les fossés à une telle profondeur que l'ennemi qui voudrait aller plus avant serait sûrement arrêté par l'eau.

Les murs et les fossés de mes forteresses seraient construits d'après le même système et offriraient les mêmes obstacles aux assaillants. Et ici je dois donner un avis : 1° à ceux qui sont chargés de défendre une ville, c'est de ne jamais élever de bastions détachés des murs et en dehors ; 2° à ceux qui construisent une forteresse, c'est de ne pas établir dans leur enceinte des fortifications qui servent de retraite aux troupes qui ont été repoussées des premiers retranchements. Voici le motif de mon premier avis : c'est qu'il faut toujours éviter de débiter par un mauvais succès, car alors vous inspirez de la défiance pour toutes vos autres dispositions, et vous remplissez de crainte tous ceux qui ont embrassé votre parti. Vous ne pourrez vous garantir de ce malheur en

établissant des bastions hors des murailles. Comme ils seront constamment exposés à la fureur de l'artillerie, et qu'aujourd'hui de semblables fortifications ne peuvent longtemps se défendre, vous finirez par les perdre, et vous aurez ainsi préparé la cause de votre ruine. Lorsque les Génois se révoltèrent contre le roi de France Louis XII, ils bâtirent ainsi quelques bastions sur les collines qui les environnent ; et la prise de ces bastions, qui furent emportés en quelques jours, entraîna la perte de la ville même².

Quant à ma seconde proposition, je soutiens qu'il n'y a pas de plus grand danger pour une forteresse que d'avoir d'arrière-fortifications où les troupes puissent se retirer en cas d'échec ; car, lorsque le soldat sait qu'il a une retraite assurée quand il aura abandonné le premier poste, il l'abandonne en effet et fait perdre ainsi la forteresse entière. Nous en avons un exemple bien récent par la prise de la forteresse de Forli, défendue par la comtesse Catherine³ contre César Borgia, fils du pape Alexandre VI, qui était venu l'attaquer avec l'armée du roi de France. Cette place était pleine de fortifications où l'on pouvait successivement trouver une retraite. Il y avait d'abord la citadelle séparée de la forteresse par un fossé qu'on passait sur un pont-levis, et cette forteresse était divisée en trois quartiers séparés les uns des autres par des fossés remplis d'eau et des ponts-levis. Borgia, ayant battu un de ces quartiers avec son artillerie, fit une brèche à la muraille que ne songea point à défendre Giovanni da Casale, commandant de Forli. Il crut pouvoir abandonner cette brèche pour se retirer dans les autres quartiers. Mais Borgia, une fois maître de cette partie de la forteresse, le fut bientôt de la forteresse tout entière, parce qu'il s'empara des ponts qui séparaient les différents quartiers. Ainsi fut prise cette place qu'on avait cru jusqu'alors inexpugnable, et qui dut sa perte à deux fautes principales de l'ingénieur qui l'avait construite. 1° Il y avait trop multiplié les fortifications ; 2° il n'avait pas laissé chaque quartier maître de ses ponts. Ces défauts de construction et le peu d'habileté du commandant rendirent ainsi inutile la magnanimité de la comtesse qui avait eu le courage de résister à une armée que n'avaient osé atteindre le roi de Naples ni le duc de Milan⁴. Mais, quoique ses efforts n'aient point eu le résultat qu'elle avait droit d'en attendre, elle n'en obtint pas moins toute la gloire que méritait son courage ; ce qui a été attesté dans ces derniers temps par le grand nombre de vers composés à sa louange.

Si j'avais donc à construire une forteresse, je l'entourerais de murs solides et de fossés profonds, selon les règles que j'ai déjà données, et, dans l'intérieur, je n'élèverais d'autres constructions que de petites maisons faibles et peu élevées et tellement disposées que, du milieu de la place, on pût découvrir tous les côtés des fortifications. Ainsi le commandant verrait aisément sur quel point il doit

porter des renforts, et chacun sentirait qu'à la défense des fossés et du retranchement est attaché le salut de la forteresse. Si je me déterminais à construire des fortifications dans l'intérieur, je disposerais les ponts-levis de façon que chaque quartier fût maître des siens, et j'aurais soin, pour cet effet, de faire tomber le pont sur des pilastres élevés au milieu du fossé.

BAT. Vous avez dit que les petites places ne peuvent guère aujourd'hui se défendre ; il me semble au contraire avoir entendu dire que plus les fortifications sont resserrées, plus elles offrent de résistance.

FABR. Vous ne m'avez pas bien compris ; car il est impossible aujourd'hui d'appeler une place forte tout lieu où les troupes qui le défendent ne peuvent se retirer derrière de nouveaux fossés et de nouveaux remparts. Telle est, en effet, la violence de l'artillerie que c'est tomber aujourd'hui dans une erreur funeste que de fonder son salut sur la force d'un seul mur ou d'un seul retranchement ; et, comme les bastions (à moins qu'ils ne passent la mesure ordinaire, et alors ils seraient des places fortes et de véritables châteaux) ne peuvent jamais offrir cette seconde défense dont je viens de parler, ils sont en peu de jours enlevés par l'ennemi. Il est donc prudent de renoncer à ces bastions et de se borner à fortifier l'entrée des places fortes, à couvrir les portes par des ravelins⁵ de manière qu'on ne puisse jamais entrer ou sortir en ligne droite, et établir enfin entre le ravelin et la porte un fossé et un pont-levis. On fortifie encore les portes des villes avec des *herse*s qui, lorsque la garnison a fait une sortie et a été repoussée par l'ennemi, empêchent que celui-ci n'entre pêle-mêle avec elle dans la ville. Ces *herse*s, que les Anciens appelaient *cataractes*, en s'abaissant, ferment le passage aux assiégeants, et sauvent ainsi les assiégés ; car, alors, la porte et le pont-levis ne sont d'aucune ressource, puisqu'ils sont l'un et l'autre occupés par la foule.

BAT. J'ai vu de ces *herse*s en Allemagne, faites avec des solives en forme de grille ; les nôtres au contraire sont construites de grosses planches toutes jointes ensemble. Je voudrais savoir d'où vient cette différence et laquelle de ces deux méthodes est la plus sûre.

FABR. Je vous répète que partout aujourd'hui les institutions militaires, comparées à celles des Anciens, sont vicieuses ; mais que c'est une science perdue tout à fait en Italie, et que, si nous avons quelque chose de supportable, nous le devons tout entier aux Ultramontains. Vous savez, et vos amis peuvent se le rappeler, quel était l'état de faiblesse de nos places fortes, avant l'invasion de Charles VIII en Italie, dans l'an 1494. Les créneaux n'avaient pas plus d'une demi-brasse d'épaisseur ; les embrasures des canons et des autres armes de trait étaient très étroites à l'embouchure et très larges en dedans ; il y avait enfin une foule d'autres vices de construction qu'il serait ennuyeux de détailler ici. Rien de plus aisé en effet que de faire sauter des créneaux aussi minces et d'ouvrir des

embrasures ainsi construites. Aujourd'hui nous avons appris des Français à faire le créneau large et solide ; nos embrasures de canon, larges d'abord en dedans, se resserrent à la moitié du mur, et s'élargissent ensuite de nouveau à l'embouchure ; et l'artillerie ne peut plus aussi aisément démonter les pièces. Les Français ont ainsi beaucoup d'autres usages qui, n'ayant point été sous les yeux de nos Italiens, n'ont jamais fixé leur attention. Telle est cette espèce de herse, faite en forme de grille, qui est de beaucoup supérieure à la nôtre. En effet, lorsqu'une porte est fermée par une herse d'une seule pièce comme chez nous, en la faisant tomber, on ne peut plus attaquer l'ennemi, qui peut la renverser en sûreté par la hache ou par le feu. Mais quand la herse est en forme de grille on peut, dès qu'elle est baissée, la défendre à travers les solives, avec la lance, l'arbalète et les autres armes.

BAT. J'ai remarqué en Italie un autre usage ultramontain ; c'est de courber vers les moyeux les rayons des roues des affûts de canon. Je voudrais savoir d'où vient cet usage ; il me semble que ces rayons seraient plus forts étant droits comme ceux de nos roues ordinaires.

FABR. Ne croyez jamais que les choses extraordinaires soient faites sans dessein, et ce serait une erreur de croire que les Français ont voulu seulement par là donner plus de beauté à leurs roues, car on ne s'inquiète pas de la beauté quand il s'agit de la solidité ; c'est qu'en effet ces roues sont plus solides et plus sûres, et en voici la raison. Quand l'affût est chargé, ou il porte également les deux côtés ou il penche de l'un ou de l'autre ; s'il porte également, chaque roue, soutenant le même poids, n'est pas excessivement chargée ; s'il vient à pencher, tout le poids de l'affût tombe sur une roue, et si les rayons de celle-ci sont droits, ils peuvent aisément se briser ; ils penchent en effet avec la roue, et en supportent plus le poids d'aplomb. Ainsi, c'est lorsque le char porte également, et qu'ils sont moins chargés, que ces rayons sont les plus forts ; et ils sont les plus faibles lorsque, l'affût étant penché, ils sont chargés davantage. C'est tout le contraire pour les rayons courbés des affûts français. Lorsque leurs affûts viennent à pencher et à s'appuyer sur une des roues, ces rayons, ordinairement courbés, deviennent alors droits et portent tout le poids d'aplomb ; et lorsque l'affût marche également et qu'ils sont courbés, ils ne portent alors que la moitié du poids. Mais revenons à nos villes et forteresses.

Afin de pouvoir, pendant un siège, mieux assurer les sorties et les retraites de leurs troupes, les Français, outre les moyens dont j'ai déjà parlé, ont inventé une autre espèce de fortification dont je n'ai pas vu encore d'exemple en Italie. Au bout du pont-levis, ils élèvent deux pilastres sur chacun desquels ils balancent une poutre, dont la moitié se trouve sur le pont, et l'autre en dehors. Ces deux poutres, en dehors, sont jointes ensemble par de petites solives disposées en

forme de grille et, aux deux bouts de la partie qui est en dedans du pont, ils attachent une chaîne. Quand ils veulent fermer le pont en dehors, ils laissent aller les chaînes, et font ainsi descendre toute la partie grillée des poutres qui se trouve alors fermer le pont ; quand ils veulent l'ouvrir, ils tirent les chaînes et les poutres se lèvent ; mais l'ouverture peut être proportionnée à la hauteur d'un fantassin et non d'un cavalier, ou bien seulement à la hauteur d'un cavalier, et elle peut aussitôt se refermer, puisque ces poutres s'élèvent et s'abaissent comme des vantaux de créneaux. Cette porte est plus sûre que la herse ; car il est difficile que l'ennemi puisse l'arrêter parce qu'elle ne tombe pas en ligne droite comme la herse qu'on peut aisément étançonner.

Telles sont les règles que doivent suivre ceux qui veulent élever des places fortes. Ils doivent en outre défendre de bâtir ou planter à un mille au moins des fortifications, de manière que tout ce terrain n'offre qu'une surface plane où il n'y ait ni arbres ni buissons, ni levée ni maison qui puissent arrêter la vue et couvrir l'ennemi qui vient assiéger la ville. Remarquez ici qu'une place n'est jamais plus faible que lorsqu'elle a ses fossés en dehors des fortifications, avec la jetée plus haute que le reste du terrain. Car cette jetée sert alors de rempart aux assiégeants : elle n'arrête en rien leurs attaques, puisqu'on peut aisément y pratiquer des ouvertures pour l'artillerie. Mais entrons dans la ville.

Il est inutile de vous recommander, outre les diverses dispositions dont je viens de parler, de faire de grandes provisions de munitions de guerre et de bouche. Ce sont des précautions dont tout le monde sent l'importance, puisque, sans elles, toutes les autres deviennent inutiles. A cet égard, il y a deux objets principaux qu'il ne faut pas perdre de vue ; vous devez d'abord vous approvisionner abondamment, et ensuite ôter à l'ennemi tout moyen d'employer les productions de votre pays. Il faut donc détruire tous les bestiaux, tout le fourrage et tout le blé que vous ne pouvez resserrer.

Le commandant d'une ville assiégée doit avoir soin que rien ne se fasse en tumulte et sans ordre, mais que chacun dans toutes les circonstances sache bien ce qu'il a à faire. Il faut pour cela que les femmes, les vieillards, les enfants et tous les gens hors de service se tiennent renfermés dans leur maison et laissent la place libre à tous les jeunes gens en état de porter les armes. Ceux-ci se partageront la défense de la ville ; les uns seront établis à la garde des murs et des portes, les autres aux principaux postes de l'intérieur, afin d'arrêter les désordres qui pourraient survenir. D'autres enfin n'auront aucun poste particulier, mais seront prêts à porter du renfort à tous ceux qui seraient menacés. Avec de telles dispositions, il est difficile qu'il s'élève dans la ville des mouvements qui y répandent le désordre.

A l'égard de l'attaque et de la défense des places, il ne faut pas oublier que rien ne donne plus l'espérance de s'en emparer que de savoir que les habitants n'ont jamais vu l'ennemi ; car souvent alors la frayeur seule leur fait ouvrir leurs portes sans avoir même été attaqués. Quand on assiège une telle ville, il faut, par les plus terribles démonstrations, tâcher de frapper tous les cœurs d'épouvante. D'un autre côté, le commandant de cette ville doit établir aux différents postes attaqués par l'ennemi des hommes intrépides que les armes seules, et non pas un vain bruit, peuvent intimider. Si, en effet, cette première attaque est sans succès, les assiégés redoublent de courage, et l'ennemi alors est contraint de recourir à sa vertu et non à sa réputation pour les vaincre.

Les instruments militaires employés par les Anciens pour défendre les villes étaient les *balistes*, les *onagres*, les *scorpions*⁶, les *acrobalistes*, les *frondes*, etc. Les instruments d'attaque n'étaient pas moins nombreux, c'étaient les *béliers*, les *tours*, les *mantelets*, les *faux*, les *tortues*⁷, etc. Aujourd'hui l'on n'emploie plus que l'artillerie, qui sert à la défense et à l'attaque, et sur laquelle je n'entrerai dans aucun détail.

Je reviens donc à mon sujet et vais vous entretenir des moyens particuliers d'attaque. Le double but des assiégés est de se garantir d'être subjugués par la faim ou vaincus par la force. Quant à la faim, j'ai averti de se munir abondamment de vivres avant le commencement d'un siège. Mais quand les vivres viennent enfin à manquer par les longueurs du siège, il faut recourir à un moyen extraordinaire pour en obtenir de vos amis du dehors, intéressés à votre salut. Ce moyen est plus facile lorsque la ville est traversée par un fleuve. C'est ainsi que, *Casilinum* étant assiégé par Annibal, les Romains, ne pouvant autrement secourir cette forteresse, jetèrent dans le Vulturno qui la traversait une grande quantité de noix qui suivirent le cours de cette rivière, sans qu'Annibal pût les arrêter, et nourrirent pendant quelque temps les assiégés. Souvent des assiégés, pour prouver à l'ennemi que le grain ne leur manquait pas et lui ôter l'espérance de les vaincre par la faim, ont jeté du pain par-dessus les murailles, ou fait manger du grain à un bœuf qu'ils ont laissé prendre, afin que l'ennemi, venant à le tuer et à le trouver rempli de blé, leur supposât une abondance de vivres qu'ils n'avaient pas.

D'un autre côté, des généraux illustres ont employé divers moyens pour épuiser les vivres de l'ennemi. Fabius laissa faire les semailles aux habitants de la Campanie, afin de les priver du grain, le grain qu'ils auraient semé. Denys⁸, étant campé devant *Reggium*, feignit de traiter avec eux et les détermina à lui fournir des vivres pendant les conférences. Lorsqu'il les eut ainsi épuisés, il les bloqua de nouveau, et finit par les affamer. Alexandre le Grand, voulant assiéger

Leucade, commença par attaquer toutes les forteresses environnantes, et laissa toutes ces garnisons se réfugier à Leucade, qui se trouva bientôt épuisée de vivres par ce surcroît d'habitants.

Quant aux attaques de vive force, j'ai déjà dit qu'il faut surtout se garantir du premier assaut ; c'est par ce moyen que les Romains s'emparèrent de beaucoup de places fortes en les attaquant à la fois de tous côtés ; ils appelaient ce genre d'attaque *aggredi urbem corona*. Scipion s'empara ainsi de Carthagène, en Espagne. Quand on parvient à soutenir ce premier choc, on n'a plus guère à craindre les autres assauts. Si, par hasard, l'ennemi ayant forcé les murailles a pénétré dans l'intérieur de la ville, les habitants ne sont pas encore sans ressource s'ils ne s'abandonnent pas eux-mêmes ; car on a vu souvent une armée qui avait déjà pénétré dans l'intérieur d'une ville, en être bientôt repoussée avec beaucoup de perte des siens. La seule ressource qui, dans une pareille circonstance, reste aux assiégés, c'est de se maintenir dans les postes élevés, et de combattre l'ennemi du haut des tours et des maisons. Il y a deux moyens pour les assiégeants de se garantir d'un pareil danger : l'un est de faire ouvrir les portes de la ville, de manière que les habitants puissent faire leur retraite sans crainte ; l'autre est de faire proclamer qu'on ne poursuivra que ceux qui auront les armes à la main et qu'il sera pardonné à tous les habitants qui viendront se soumettre. Cet expédient a beaucoup aidé à la conquête d'un grand nombre de places.

Un autre moyen de s'emparer sans peine d'une place forte, c'est de l'attaquer à l'improviste. Pour cet effet, vous vous en tiendrez éloigné à une certaine distance ; les habitants croiront ainsi que vous n'avez aucune vue sur eux, ou que vous ne pourriez rien entreprendre sans qu'ils fussent informés d'avance en raison de la distance des lieux ; et si alors vous venez les attaquer en secret et avec de grandes précautions, vous pouvez presque toujours compter sur un succès assuré. Je n'aime point raisonner sur les événements de mon temps ; parler de moi ou des miens serait sujet à des inconvénients ; parler des autres serait s'exposer à des erreurs. Je ne puis cependant passer ici sous silence l'exemple de César Borgia, nommé le duc de Valentinois, qui, se trouvant avec son armée à Nocera, feignit d'aller punir Camerino ; et, se tournant tout à coup vers l'État d'Urbin, s'en rendit maître en un seul jour sans aucune peine ; ce qu'un autre général n'eût pu jamais faire sans beaucoup de temps et de dépenses.

Les assiégés doivent surtout se garantir des pièges et des ruses de l'ennemi : s'ils voient les assiégeants faire constamment une même chose, qu'ils entrent en défiance, et croient qu'on leur tend un piège qui peut leur devenir funeste. Domitius Calvinus, assiégeant une place forte, avait pris pour habitude de faire tous les jours le tour des murailles avec une partie de son armée ; les habitants crurent à la fin que ce n'était là qu'un exercice militaire, ne se tinrent plus sur

leurs gardes avec la même vigilance, et aussitôt Domitius attaqua la place et s'en rendit maître. Quelques généraux, instruits qu'il devait arriver des renforts aux assiégés, ont fait revêtir à leurs soldats l'uniforme des ennemis ; et ceux-ci, reçus dans la ville par l'effet de ce déguisement, s'en sont emparés sans peine. Cimon d'Athènes ayant mis le feu, pendant la nuit, à un temple placé hors des murs d'une ville qu'il assiégeait, les habitants accoururent pour arrêter l'incendie, et lui livrèrent ainsi la ville. D'autres généraux enfin, ayant tué des fourrageurs d'une place assiégée, ont fait revêtir leurs habits à une partie de leurs soldats, qui ont pu, par cette ruse, leur en ouvrir les portes.

Les anciens généraux ont employé divers moyens pour éloigner les garnisons des villes qu'ils voulaient assiéger. Scipion, étant en Afrique, et voulant s'emparer de quelques places fortes gardées par les Carthaginois, feignit plusieurs fois de les vouloir attaquer, et de s'en éloigner ensuite par la crainte de ne pas réussir. Annibal, trompé par cette apparence, retira toutes les garnisons de ces places, pour lui opposer de plus grandes forces et le vaincre plus aisément ; mais Scipion, instruit de cette faute, envoya aussitôt Massinissa pour s'emparer de ces places abandonnées. Pyrrhus, attaquant la capitale de l'Illyrie, défendue par une nombreuse garnison, feignit de désespérer de la soumettre et se porta contre d'autres villes ; la capitale, pour leur envoyer des renforts, affaiblit sa garnison, et donna ainsi à Pyrrhus les moyens de s'en rendre maître.

Pour s'emparer d'une ville, on a souvent empoisonné les eaux et détourné le cours d'une rivière, mais c'est un moyen qui réussit rarement. On a quelquefois déterminé des assiégés à se rendre par la nouvelle d'une victoire, ou de nouveaux renforts qui arrivent contre eux. Les anciens généraux ont eu souvent recours à la trahison, et cherché à corrompre quelques habitants. Chacun, à cet égard, a employé des moyens différents. Souvent un faux transfuge a acquis chez les assiégés un crédit et un ascendant dont il s'est servi au profit du général qui l'avait envoyé : il peut faire connaître ainsi la disposition des différentes gardes, et donner le moyen de s'emparer plus aisément de la ville ; ou bien, sous différents prétextes, embarrasser la porte par un chariot ou des poutres, et faciliter par là l'entrée de l'ennemi. Annibal détermina un habitant à lui livrer une forteresse des Romains, en sortant la nuit comme pour aller à la chasse, sous prétexte que, pendant le jour, il avait peur de l'ennemi, et, revenant ensuite, ayant mêlé à son équipage de chasse quelques soldats qui tuèrent les gardes et ouvrirent les portes aux Carthaginois.

Il faut tâcher d'attirer les assiégés loin de leurs retranchements en feignant de fuir devant eux lorsqu'ils font des sorties. Dans un tel cas, plusieurs généraux, et entre autres Annibal, se sont laissé enlever leur camp même, afin de pouvoir couper la retraite aux assiégés et s'emparer de leur ville. C'est encore une

excellente ruse de feindre de lever le siège : c'est ainsi que l'Athénien Phormion, après avoir ravagé le pays de Chalcis, reçut ses ambassadeurs, leur fit les plus belles promesses, inspira aux habitants la plus grande sécurité, et, profitant de cette aveugle confiance, finit par se rendre maître de leur ville.

Les assiégés doivent veiller avec soin sur leurs gens suspects, mais souvent on s'en assure davantage par des bienfaits que par des châtiments. Marcellus savait que Lucius Brancius, de la ville de Nole, était porté d'inclination pour Annibal ; mais il le traita avec tant de bonté et de générosité que, changeant le cours de ses dispositions secrètes, il en fit le meilleur ami des Romains.

C'est plutôt lorsque l'ennemi s'éloigne que lorsqu'il est proche qu'il faut être le plus sur ses gardes, et c'est sur les postes que l'on croit les plus sûrs qu'il faut veiller davantage ; car un grand nombre de villes ont été prises du côté où l'ennemi était le moins attendu. Ces sortes de surprise ont deux causes : soit que les assiégés aient cru inaccessible le poste qui a été attaqué, soit que l'ennemi, ayant fait d'un côté une fausse attaque, se soit porté de l'autre en silence. Les assiégés doivent donc employer tous leurs soins pour prévenir ces deux dangers, tenir en tout temps et surtout la nuit de fortes gardes sur les murailles, et y établir non seulement des hommes, mais même des chiens féroces et actifs qui puissent de loin sentir l'ennemi et le faire découvrir par leurs aboiements. Ce ne sont pas seulement des chiens, mais aussi des oies qui ont quelquefois sauvé une ville, comme il arriva à Rome, quand les Gaulois assiégeaient le Capitole. Pendant le siège d'Athènes par les Lacédémoniens, Alcibiade, pour s'assurer de la vigilance des gardes, ordonna, sous des peines sévères, que chaque fois qu'il élèverait une lumière pendant la nuit, les gardes en élevassent une également. Iphicrate tua une sentinelle endormie, en disant « qu'il la laissait comme il l'avait trouvée ».

Les assiégés emploient divers moyens pour faire parvenir des avis à leurs amis ; pour ne pas confier leurs secrets à des messagers, ils les écrivent en chiffres, et les font passer par différentes voies. Les chiffres sont convenus entre les correspondants ; voici comme on peut les faire passer. On cachera la lettre, soit dans le fourreau d'une épée, soit dans de la pâte qu'on fera cuire en pain pour donner au porteur, soit dans les parties les plus secrètes du corps humain, soit dans le collier d'un chien qui accompagnera le messenger. On peut aussi mettre dans une lettre des choses insignifiantes, et écrire dans les interlignes avec de certaines eaux qui, lorsqu'on mouille ou qu'on échauffe le papier, font paraître les lettres. C'est une invention qui a eu, dans notre temps, les plus heureux effets. Quand on voulait faire parvenir quelques secrets à ses amis, retirés dans une place forte, et n'employer aucun intermédiaire, on faisait attacher à la porte des églises des lettres d'excommunication, écrites dans la forme ordinaire et interlignées comme je viens de dire ; et ceux à qui elles étaient adressées les

reconnaissant à quelque signe convenu, les détachaient et les lisaient à leur aise. Ce moyen est le plus sûr et est sans danger, puisque le porteur peut être trompé le premier.

Il y a une foule d'autres expédients de même genre, que chacun peut trouver de lui-même. Au reste, il est beaucoup plus aisé d'écrire à des assiégés, qu'il ne l'est à des assiégés d'écrire à ceux de dehors. Ils n'ont guère, en effet, d'autres moyens d'envoyer leurs lettres que par de faux transfuges ; mais ce moyen est douteux et plein de danger, surtout avec un ennemi vigilant et soupçonneux. Ceux au contraire qui écrivent du dehors peuvent, sous différents prétextes, faire entrer leur messenger dans le camp des assiégeants, et là, il aura plus d'une occasion favorable pour pénétrer dans la ville.

Je vais maintenant vous entretenir du système actuel de l'attaque des places. Êtes-vous attaqué dans une ville qui n'a point de fossés en dedans des murs ? Ainsi que je l'ai recommandé, il faut, pour empêcher l'ennemi de pénétrer par les brèches, car il est impossible de s'opposer à cet effet de l'artillerie, il faut, dis-je, dès le commencement de l'attaque creuser derrière le mur battu de l'artillerie un fossé large au moins de trente brasses et jeter toute la terre du fossé du côté de la ville, ce qui formera un retranchement, et augmentera la profondeur du fossé. Il faut entreprendre cet ouvrage assez à temps, pour qu'à la première brèche vous ayez déjà creusé cinq ou six brasses. Il est important, pendant qu'on creuse ce fossé, de le fermer de chaque côté avec une casemate ; quand le premier mur résiste assez pour vous donner le temps de faire ce fossé et ces casemates, la brèche alors devient la partie la plus forte de la ville, parce que ce retranchement que vous venez de construire tient lieu des fossés intérieurs que j'ai recommandés ; si, au contraire, le mur est faible et ne vous laisse pas achever votre ouvrage, il faut alors déployer toute votre valeur, et opposer à l'ennemi toutes vos troupes et toutes vos forces. Cette manière de se construire un nouveau retranchement a été pratiquée par les Pisans, quand vous allâtes assiéger leur ville. Ils n'y trouvèrent pas de grandes difficultés, parce que leurs murailles, étant fort solides, leur en donnèrent le temps, et qu'ils travaillaient sur une terre argileuse, tenace, et très propre à creuser des retranchements ; mais, sans ces deux avantages, ils étaient perdus. C'est donc une utile précaution d'entreprendre d'avance cet ouvrage et de creuser des fossés dans l'intérieur de la ville, tout autour des retranchements, selon la méthode que j'ai donnée, car alors on peut attendre l'ennemi en repos, et avec une pleine sécurité.

Les Anciens s'emparaient souvent des villes par le moyen des mines. Ils creusaient en secret des chemins souterrains qu'ils conduisaient jusque dans la ville, et qui leur en ouvraient l'entrée ; c'est ainsi que les Romains se rendirent maîtres de Véies ; ou bien ils minaient les murailles et les faisaient tomber en

ruine. Cette dernière méthode est plus en usage aujourd'hui. Voilà la cause de la faiblesse des villes placées sur des hauteurs ; en effet, elles sont beaucoup plus aisées à miner. Lorsque la mine est une fois remplie de poudre à canon, en y mettant le feu, non seulement le mur s'écroule, mais la montagne s'entrouvre, et toutes les fortifications se renversent de toutes parts. Le moyen de prévenir ce danger est de bâtir votre ville dans la plaine et de creuser le fossé qui environne la place à une telle profondeur que l'ennemi ne pourra creuser plus avant sans trouver l'eau, seul obstacle qu'on puisse opposer à ces mines. Si vous défendez une ville bâtie sur une hauteur, le meilleur moyen de vous garantir des mines de l'ennemi est de chercher à les éventer, en creusant dans la ville un grand nombre de puits très profonds. On peut encore faire des contre-mines, quand on connaît précisément le lieu miné par l'ennemi. Ce moyen est excellent, mais il est difficile de découvrir les mines lorsqu'on est attaqué par un ennemi qui ne manque pas d'habileté.

Les assiégés doivent veiller surtout à ne pas se laisser surprendre pendant les temps du repos, comme après un assaut, à la fin des gardes, c'est-à-dire le matin à la pointe du jour, et le soir au crépuscule, et principalement au moment des repas. C'est à de pareilles heures que la plupart des villes ont été prises, et que les assiégés ont souvent détruit l'armée des assiégeants. Il faut donc être toujours gardé de tous côtés, et tenir la plus grande partie de ses troupes toujours armée. Au reste, je dois observer ici que ce qui rend vraiment difficile la défense d'une ville ou d'un camp, c'est la nécessité où sont les assiégés de tenir toujours leurs troupes divisées ; l'ennemi pouvant en effet réunir les siennes pour attaquer un seul poste, quand il lui plaît, les assiégés doivent être constamment sur leurs gardes de tous côtés : ainsi celui-là peut attaquer avec toutes ses forces, tandis que ceux-ci ne se défendent jamais qu'avec une partie des leurs.

Les assiégés d'ailleurs peuvent être battus sans ressources, tandis que les assiégeants ne courent d'autre risque que d'être repoussés. Aussi a-t-on vu souvent des généraux, assiégés dans une ville ou dans un camp, en sortir avec toute leur armée, quoique inférieure en forces, combattre et vaincre l'ennemi. C'est le parti que prit Marcellus à Nole, et César dans les Gaules. Celui-ci, étant attaqué dans son camp par une immense multitude de Gaulois, sentit qu'en restant dans les retranchements, il serait forcé de diviser ses forces, et ne pourrait attaquer l'ennemi avec chaleur, et se défendre avec succès. Il abattit donc une partie du camp, et, s'y précipitant avec toutes ses forces, il repoussa l'ennemi avec tant d'impétuosité et d'intrépidité, qu'il le renversa et remporta une victoire complète⁹.

La fermeté et la patience des assiégés jettent souvent le désespoir et la crainte dans le cœur des assiégeants. Lorsque Pompée était en présence de César, en

Thessalie, l'armée de celui-ci souffrait singulièrement de la faim : on apporta à Pompée un des pains dont elle se nourrissait. Quand il le vit fait avec de l'herbe, il défendit qu'on le montrât à ses soldats, de peur qu'ils n'en prissent de l'épouvante, en voyant quels ennemis ils avaient à combattre. Rien n'honora plus les Romains, pendant la guerre contre Annibal, que leur inébranlable constance. Quelque critique que fût leur position, de quelques malheurs qu'ils fussent accablés, jamais ils ne demandèrent la paix, jamais ils ne donnèrent le moindre signe de frayeur. Lors même qu'Annibal était aux portes de Rome, le champ sur lequel il campait se vendit plus cher qu'on ne l'eût acheté dans des temps ordinaires : et telle était leur invincible opiniâtreté qu'assiégeant Capoue dans le temps même qu'Annibal assiégeait Rome, ils ne voulurent pas lever le siège de Capoue pour aller défendre leurs propres foyers.

En traitant au long avec vous de l'art militaire, je sais que j'ai pu entrer dans des détails que vous pouviez savoir aussi bien que moi-même ; je n'ai pas cru cependant devoir les passer sous silence, parce qu'ils servent à mieux faire connaître tous les avantages des institutions que je vous ai proposées. Ils ne seront peut-être pas d'ailleurs inutiles à ceux qui n'ont pas eu les mêmes moyens que vous de s'en instruire. Il ne me reste plus, ce me semble, qu'à vous donner quelques maximes générales dont il est utile de se bien pénétrer.

1° Tout ce qui sert votre ennemi vous nuit ; tout ce qui lui nuit vous sert.

2° Celui-là aura le moins de dangers à courir et sera le plus fondé à espérer la victoire qui mettra le plus de soin à observer les desseins de l'ennemi et à exercer fréquemment son armée.

3° Ne menez jamais vos soldats au combat qu'après les avoir remplis de confiance, qu'après les avoir bien exercés et vous êtes assuré qu'ils sont sans crainte ; enfin, n'engagez jamais une action que lorsqu'ils ont l'espérance de vaincre.

4° Il vaut mieux triompher de son ennemi par la faim que par le fer : le succès des armes dépend bien plus souvent de la fortune que du courage.

5° Les meilleures résolutions sont celles qu'on cache à l'ennemi, jusqu'au moment de les exécuter.

6° Un des plus grands avantages à la guerre est de connaître l'occasion et de savoir la saisir.

7° La nature fait peu de braves : on les doit le plus souvent à l'éducation et à l'exercice.

8° La discipline vaut mieux à la guerre que l'impétuosité.

9° Lorsque l'ennemi perd quelques-uns de ses partisans qui passent dans votre parti, c'est pour vous une grande conquête s'ils vous restent fidèles. Un homme

qui déserte affaiblit bien plus une armée qu'un homme tué, quoique ce nom de transfuge le rende autant suspect à ses nouveaux amis qu'à ceux qu'il a quittés.

10° Quand on range une armée en bataille, il vaut mieux réserver des renforts derrière la première ligne que d'éparpiller ses soldats afin d'étendre son front.

11° Il est difficile de vaincre celui qui connaît bien ses forces et celles de l'ennemi.

12° A la guerre, le courage vaut mieux que la multitude ; mais ce qui vaut mieux encore, ce sont des postes avantageux.

13° Les choses nouvelles et imprévues épouvantent une armée ; mais, avec le temps et l'habitude, elle cesse de les craindre : il faut donc, lorsqu'on a un ennemi nouveau, y accoutumer ses troupes par de légères escarmouches avant d'engager une action générale.

14° Poursuivre en désordre un ennemi en déroute, c'est vouloir changer sa victoire contre une défaite.

15° Un général qui ne fait pas de grandes provisions de vivres sera vaincu sans coup férir.

16° Il faut choisir son champ de bataille selon qu'on a plus de confiance en sa cavalerie ou en son infanterie.

17° Voulez-vous découvrir s'il y a quelque espion dans le camp ? Ordonnez à chaque soldat de se retirer à son quartier.

18° Changez subitement de dispositions quand vous apercevrez que l'ennemi vous a pénétré.

19° Interrogez beaucoup de gens sur le parti que vous avez à prendre ; ne confiez qu'à très peu d'amis le parti que vous avez pris.

20° Que pendant la paix, la crainte et le châtement soient le mobile du soldat ; pendant la guerre, que ce soit l'espérance et les récompenses.

21° Jamais un bon général ne risque une bataille si la nécessité ne l'y force, ou si l'occasion ne l'appelle.

22° Que l'ennemi ne sache jamais vos dispositions le jour du combat ; mais quelles qu'elles soient, que la première ligne puisse toujours rentrer dans la seconde et la troisième.

23° Pendant le combat, si vous ne voulez pas jeter le désordre dans votre armée, ne donnez jamais à un bataillon un autre emploi que celui qui lui était d'abord destiné.

24° Contre les accidents imprévus, le remède est malaisé ; contre les accidents prévus, il est facile.

25° Des soldats, du fer, de l'argent et du pain ; voilà le nerf de la guerre : de ces quatre objets, les deux premiers sont les plus nécessaires, puisque avec des

soldats et du fer on trouve du pain et de l'argent, tandis qu'avec de l'argent et du pain on ne trouve ni fer ni soldats.

26° Le riche désarmé est la récompense du soldat pauvre.

27° Accoutumez vos soldats à mépriser une nourriture délicate et de riches habits.

Voilà en général ce que j'ai cru important de vous exposer sur l'art de la guerre. J'aurais pu entrer dans de plus grands développements et vous entretenir de l'organisation des différents corps de troupes chez les Anciens, de leur habillement et de leurs exercices ; mais ces détails ne m'ont pas paru nécessaires, parce que vous avez pu vous en instruire par vous-même, et que d'ailleurs mon intention n'est point de donner un traité de l'art militaire des Anciens, mais de présenter seulement les moyens de créer une armée meilleure et plus sûre que nos armées actuelles. Je n'ai donc voulu parler des institutions anciennes qu'autant qu'elles serviraient à expliquer celles que je propose.

Vous auriez peut-être désiré que je me fusse étendu un peu plus au long sur la cavalerie et que je vous eusse parlé de la guerre maritime, car la puissance militaire comprend en général l'armée de mer comme celle de terre ; la cavalerie comme l'infanterie. Je ne vous ai point parlé de la guerre maritime parce que je n'en ai aucune connaissance : je laisse ce soin aux Génois et aux Vénitiens qui, par leur constante application à accroître leur puissance navale, ont su opérer de si grandes choses. Quant à la cavalerie, je me borne à ce que je vous en ai déjà dit, parce que cette partie de nos troupes est moins corrompue que le reste. D'ailleurs, avec une bonne infanterie qui est le nerf d'une armée, on a presque toujours nécessairement une bonne cavalerie. Je recommanderai seulement au souverain qui veut créer une armée deux moyens propres à multiplier les chevaux dans ses États : c'est de répandre dans le pays des chevaux de bonne race, et d'exciter les citoyens à faire le commerce de poulains comme on fait celui de veaux et de mulets et, afin que ceux-ci trouvent des acquéreurs, il faut ordonner que personne n'ait un mulet sans avoir un cheval ; que celui qui n'aurait qu'une monture soit forcé de prendre un cheval, et qu'enfin on ne puisse porter des étoffes de soie sans avoir de chevaux. J'apprends qu'un pareil règlement a été établi par un prince de notre siècle, et qu'en peu de temps il a formé par ce moyen une excellente cavalerie dans ses États. Quant aux autres règlements sur la cavalerie, je vous renvoie à ce que j'ai déjà dit à cet égard et à ce qui se pratique aujourd'hui parmi nous.

Vous désirez peut-être aussi que je vous entretienne des qualités nécessaires à un grand général. Je puis vous satisfaire en peu de mots. Je voudrais que mon général fût instruit à fond de tout ce qui a fait aujourd'hui l'objet de notre entretien, et cela encore ne me suffirait pas s'il n'était pas en état de trouver par

lui-même toutes les règles dont il a besoin. Sans l'esprit d'invention, personne n'a jamais excellé en rien ; et si cet esprit mène à la considération dans tous les autres arts, c'est à la guerre qu'il donne le plus de gloire. Les plus petites inventions dans ce genre sont célébrées dans l'histoire. Ainsi on a loué Alexandre le Grand lorsque, voulant décamper à l'insu de l'ennemi, il donnait le signal à l'aide d'un casque placé sur une lance au lieu de faire sonner la trompette. Une autre fois, au moment d'engager le combat, il ordonna à ses soldats de mettre le genou gauche en terre devant l'ennemi, afin de soutenir plus sûrement son premier effort. Ce moyen lui ayant donné la victoire, lui acquit tant de gloire que dans toutes les statues qu'on élevait en son honneur, il était représenté dans cette position.

Mais il est temps de finir et de revenir au point d'où j'étais parti ; j'éviterai ainsi la peine qu'on impose chez vous à ceux qui quittent le pays sans y retourner. Vous me disiez, Cosimo, et vous devez vous le rappeler sans doute, que vous ne conceviez pas comment, moi, si grand admirateur des Anciens, et blâmant si vivement ceux qui ne les prennent pas pour modèles dans les choses importantes de la vie, je n'avais pas cherché à les imiter dans tout ce qui concerne l'art de la guerre qui a toujours été ma principale occupation. Je vous ai répondu que tout homme qui médite quelque dessein doit s'y préparer d'avance pour être en état de l'exécuter s'il en trouve l'occasion. Je viens de vous entretenir au long de l'art militaire, c'est à vous à décider maintenant si je suis capable ou non de ramener une armée aux institutions des Anciens ; vous pouvez juger, ce me semble, combien j'ai employé de temps à cet unique objet de mes méditations, et combien je serais heureux de pouvoir les mettre à exécution. Il vous est facile de voir si j'en ai eu les moyens et l'occasion. Mais afin de ne vous laisser aucun doute, et pour ma plus grande justification, je vais vous exposer quelles sont ces occasions ; j'acquitterai ainsi toute ma promesse en vous montrant les moyens et les obstacles d'une telle imitation.

De toutes les institutions humaines, les plus aisées à ramener aux règles des Anciens sont les institutions militaires ; mais cette révolution n'est aisée que pour un prince dont les États peuvent mettre sur pied quinze à vingt mille jeunes gens ; car rien n'est plus difficile pour ceux qui sont privés d'un tel avantage. Et pour mieux me faire entendre, je dois d'abord rappeler que les généraux arrivent à la célébrité par deux moyens différents. Les uns ont opéré de grandes choses avec des troupes déjà bien réglées et bien disciplinées. Tels sont la plupart des généraux romains et tous les généraux qui n'ont eu d'autre soin à prendre que d'y maintenir l'ordre, la discipline, et de la gouverner avec sagesse. Les autres ont eu non seulement à vaincre l'ennemi, mais, avant de hasarder le combat, ils ont dû former leur armée, l'exercer et la discipliner ; et ils méritent, sans contredit, plus

de gloire que ceux qui ont fait de grandes actions avec des armées déjà toutes formées. Parmi les généraux qui ont vaincu de tels obstacles, on peut citer Pélopidas et Epaminondas, Tullus Hostilius, Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre, Cyrus, roi des Perses, et enfin Sempronius Gracchus. Tous, avant de combattre, furent obligés de former leur armée ; mais ils ne réussirent dans cette grande entreprise que parce qu'ils avaient, outre des qualités supérieures, un nombre d'hommes suffisant pour exécuter leurs desseins. Quels que fussent leurs talents et leur habileté, ils n'eussent pu jamais obtenir le moindre succès dans un pays étranger, peuplé d'hommes souverainement corrompus, et ennemis de tout sentiment d'honneur et de subordination.

Il ne suffit donc pas aujourd'hui, en Italie, de savoir commander une armée toute formée, il faut être en état de la créer avant d'entreprendre de la conduire. Mais ce succès n'est possible qu'aux souverains qui ont un État étendu et des sujets nombreux, et non pas à moi qui n'ai jamais commandé d'armée, et qui ne puis jamais avoir sous mes ordres que des soldats soumis à une puissance étrangère et indépendants de ma volonté. Et je vous laisse à penser si c'est parmi de pareils hommes qu'on peut introduire une discipline telle que je vous l'ai proposée. Où sont les soldats qui consentiraient aujourd'hui à porter d'autres armes que leurs armes ordinaires et, outre leurs armes, des vivres pour deux ou trois jours, et des instruments de pionniers ? Où sont ceux qui manieraient la pioche et resteraient tous les jours deux ou trois heures sous les armes, occupés de tous les exercices qui doivent les mettre en état de soutenir l'attaque de l'ennemi ? Qui pourrait les désaccoutumer de leurs débauches, de leurs jeux, de leurs blasphèmes et de leur insolence ? Qui pourrait les assujettir à une telle discipline, et faire naître en eux un tel sentiment de respect et d'obéissance, qu'un arbre chargé de fruits serait conservé intact au milieu du camp, ainsi qu'on l'a vu plusieurs fois dans les armées anciennes ? Comment parviendrai-je à m'en faire respecter, aimer, ou craindre, lorsque, après la guerre, ils ne doivent plus avoir avec moi le moindre rapport ? De quoi leur ferais-je honte, lorsqu'ils sont nés et élevés sans aucune idée d'honneur ? Pourquoi me respecteraient-ils, puisqu'ils ne me connaissent pas ? Par quel Dieu ou par quel saint les ferais-je jurer ? est-ce par ceux qu'ils adorent ou par ceux qu'ils blasphèment ? J'ignore s'il y en a quelques-uns qu'ils adorent, mais je sais bien qu'ils les blasphèment tous. Comment voulez-vous que je compte sur des promesses dont ils ont pris à témoin des êtres qu'ils méprisent ? Et lorsque, enfin, ils méprisent Dieu même, respecteront-ils les hommes ? Quelles institutions salutaires pouvez-vous donc espérer dans un pareil état de choses ? Vous m'observerez peut-être que les Suisses et les Espagnols sont cependant de bonnes troupes, j'avouerai qu'ils valent beaucoup mieux, sans aucune comparaison, que les Italiens ; mais si vous

avez bien suivi cette discussion, et réfléchi sur le système militaire de ces deux peuples, vous verrez qu'ils ont encore beaucoup à faire pour arriver à la perfection des Anciens. Les Suisses sont devenus naturellement de bonnes troupes, par la raison que je vous en ai donnée au commencement de cet entretien. Quant aux Espagnols, ils ont été formés par la nécessité : faisant la guerre dans un pays étranger, et forcés de vaincre ou de mourir, ne croyant avoir aucune retraite, ils ont dû déployer toute leur valeur. Mais la supériorité de ces deux peuples est bien loin de la perfection, puisqu'ils ne sont vraiment recommandables que pour s'être accoutumés à attendre l'ennemi à la pointe de la pique ou de l'épée. Et il n'y a personne qui ait le moyen de leur apprendre ce qui leur manque, et encore moins celui qui ignore leur langue. Mais revenons à ces Italiens qui, gouvernés par des princes sans lumières, n'ont su adopter aucune bonne institution militaire, et n'ayant point été, comme les Espagnols, pressés par la nécessité, n'ont pu se former eux-mêmes, et sont ainsi restés la honte des nations.

Au reste, ce ne sont pas les peuples d'Italie qu'il faut ici accuser, mais seulement leurs souverains qui, d'ailleurs, en ont été sévèrement châtiés, et ont porté la juste peine de leur ignorance en perdant ignominieusement leurs États sans avoir donné la plus faible marque de vertu. Voulez-vous vous assurer de la vérité de tout ce que j'avance ? Repassez dans votre esprit toutes les guerres qui ont eu lieu en Italie, depuis l'invasion de Charles VIII jusqu'à nos jours. La guerre, ordinairement, rend les peuples plus braves et plus recommandables ; mais chez nous, plus elle a été active et sanglante, plus elle a fait mépriser nos troupes et nos généraux. Quelle est la cause de ces désastres ? c'est que nos institutions militaires étaient et sont encore détestables, et que personne n'a su adopter celles récemment établies chez d'autres peuples. Jamais on ne rendra quelque lustre aux armes italiennes que par les moyens que j'ai proposés, et par la volonté des principaux souverains d'Italie ; car pour établir une pareille discipline, il faut avoir des hommes simples, grossiers et soumis à vos lois, et non pas des débauchés, des vagabonds et des étrangers. Jamais un bon sculpteur n'essaiera de faire une belle statue d'une mauvaise ébauche, il lui faut un marbre brut.

Nos souverains d'Italie, avant qu'ils eussent senti les effets des guerres ultramontaines, s'imaginaient qu'il suffisait à un prince de savoir écrire une belle lettre, arranger une réponse artificieuse, montrer dans ses discours de la subtilité et de la pénétration, et préparer habilement une perfidie ; couverts d'or et de pierreries, ils voulaient surpasser tous les mortels par le luxe de leur table et de leur lit ; environnés de débauches, au sein d'une honteuse oisiveté, gouvernant leurs sujets avec orgueil et avarice, ils n'accordaient qu'à la faveur les grades de

l'armée, dédaignaient tout homme qui aurait osé leur donner un conseil salutaire, et prétendaient que leurs moindres paroles fussent regardées comme des oracles. Ils ne sentaient pas, les malheureux, qu'ils ne faisaient que se préparer à devenir la proie du premier assaillant. De là vinrent, en 1494, les terreurs subites, les fuites précipitées, et les plus miraculeuses défaites.

C'est ainsi que les trois plus puissants États d'Italie ont été plusieurs fois saccagés et livrés au pillage. Mais ce qu'il y a de plus déplorable c'est que nos princes actuels vivent dans les mêmes désordres et persistent dans les mêmes erreurs. Ils ne songent pas que chez les Anciens, tout prince, jaloux de maintenir son autorité, pratiquait avec soin toutes les règles que je viens de prescrire et se montrait constamment appliqué à endurcir son corps contre les fatigues, et fortifier son âme contre les dangers. Alexandre, César et tous les grands hommes de ces temps-là combattaient toujours aux premiers rangs, marchaient à pied, chargés de leurs armes, et n'abandonnaient leur empire qu'avec la vie, voulant également vivre et mourir avec honneur. On pouvait peut-être réprocher en quelques-uns d'eux une trop grande ardeur de dominer, mais jamais on ne leur reprocha nulle mollesse, ni rien de ce qui énerve et dégrade l'humanité. Si nos princes pouvaient s'instruire et se pénétrer de pareils exemples, ils prendraient, sans aucun doute, une autre manière de vivre, et changeraient certainement ainsi la fortune de leurs États.

Vous vous êtes plaint de votre milice au commencement de cet entretien ; si elle a été organisée d'après les règles que j'ai prescrites, et que vous n'avez point eu lieu d'en être satisfait, vous avez raison de vous en plaindre, mais si on a suivi à cet égard un système tout différent de ce que j'ai proposé, c'est votre milice même qui a droit de se plaindre de vous qui n'avez fait qu'une ébauche manquée, au lieu d'une figure parfaite. Les Vénitiens et le duc de Ferrare ont commencé cette réforme et ne l'ont pas poursuivie, mais il ne faut en accuser qu'eux seuls et non pas leur armée. Au reste, je soutiens que celui de nos souverains qui, le premier, adoptera le système que je propose, fera incontestablement la loi à l'Italie. Il en sera de sa puissance comme de celle des Macédoniens sous Philippe. Ce prince avait appris d'Épaminondas à former et discipliner une armée ; et tandis que le reste de la Grèce languissait dans l'oisiveté, occupé uniquement à entendre réciter des comédies, il devint si puissant, grâce à ses institutions militaires, qu'il fut en état d'asservir la Grèce tout entière, et de laisser à son fils les moyens de conquérir le monde. Quiconque dédaigne de semblables institutions est donc indifférent pour son autorité, s'il est monarque ; et pour sa patrie, s'il est citoyen.

Quant à moi, je me plains du destin qui devait me refuser la connaissance de ces importantes maximes, ou me donner les moyens de les pratiquer. Car à

présent que me voilà arrivé à la vieillesse, puis-je espérer d'avoir jamais l'occasion d'exécuter cette grande entreprise ? J'ai donc voulu vous communiquer toutes mes méditations, à vous qui êtes jeunes et d'un rang élevé, et qui, si elles vous paraissent de quelque utilité, pourrez un jour, dans des temps plus heureux, profiter de la faveur de vos souverains pour leur conseiller cette indispensable réforme, et en aider l'exécution. Que les difficultés ne vous inspirent ni crainte ni découragement ; notre patrie semble destinée à faire revivre l'Antiquité, comme l'ont prouvé nos poètes, nos sculpteurs et nos peintres. Je ne puis concevoir pour moi de semblables espérances, étant déjà sur le déclin des ans ; mais si la fortune m'avait accordé un État assez puissant pour entreprendre ce grand dessein, je crois qu'en bien peu de temps j'aurais montré au monde tout le prix des institutions des Anciens ; et, certes, j'aurais élevé mes États à un haut degré de splendeur, ou j'aurais du moins glorieusement succombé !

BIBLIOGRAPHIE

Sur *L'Art de la guerre*

- GILBERT, Felix. « Bernardo Rucellai and the Orti Oricellari : A Study on the Origin of Modern Political Thought. » In Felix Gilbert, *History : Choice and Commitment*. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1977.
- GILBERT, Felix. « Machiavelli : The Renaissance and the Art of War » in Peter Paret, ed., *Makers of Modern Strategy*, Princeton, N.J., Princeton University Press, 1986.
- GUILLEMAIN, Bernard. *Machiavel. L'Anthropologie politique*. Genève, Droz, 1977.
- HALE, J. R. *Renaissance War Studies*. London, Hambledon Press, 1983.
- HALE, J. R. *War and Society in Renaissance Europe 1450-1620*. New York, St. Martin's Press, 1985.
- PIERI, Piero. *Guerra e Politica negli scrittori italiani*. Milan, R. Ricciardi, 1954.
- PIERI, Piero. *Il Rinascimento e la crisi militare*. Turin, G. Einaudi, 1952.
- PITKIN, Hanna. *Fortune Is a Woman : Gender and Politics in the Thought of Niccolò Machiavelli*. Berkeley, Calif., University of California Press, 1984.
- RIDOLFI, Roberto. *Vita di Niccolò Machiavelli*. 7th ed. Florence, Sansoni, 1978.
- VILLARI, Pasquale. *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*. 3 vols. 3d ed. Milan, Hoepli, 1912.
- WOOD, Neal. « Introduction » to Niccolò Machiavelli, *The Art of War*. Indianapolis, Ind., Bobbs-Merrill, 1965.

Sur Machiavel

- CHABOD, Federico. *Scritti su Machiavelli*. Turin, G. Einaudi, 1964.
- GILBERT, Felix. *Machiavelli and Guicciardini : Politics and History in Sixteenth-Century Florence*. Princeton, N. J., Princeton University Press, 1965.
- HULLIUNG, Mark. *Citizen Machiavelli*. Princeton, N. J., Princeton University Press, 1983.
- LEFORT, Claude. *Le Travail de l'œuvre : Machiavel*. Paris, Gallimard, 1972.
- POCOCK, J. G. A. *The Machiavellian Moment*. Princeton, N. J., Princeton University Press, 1975.
- SKINNER, Quentin. *The Foundations of Modern Political Thought*. 2 vols. Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- STRAUSS, Leo. *Pensées sur Machiavel*. Traduit de l'anglais. Paris, Payot, 1982.

CHRONOLOGIE

1469 (3 mai) : Naissance de Nicolas Machiavel, fils de Bernard Machiavel, homme de loi.

(Octobre) : Ferdinand, héritier d'Aragon, épouse Isabelle, sœur et héritière du roi de Castille.

(3 décembre) : Mort de Pierre de Médicis, fils de Cosme. Ses fils Laurent (20 ans) et Julien (16 ans) lui succèdent.

1474 (décembre) : Isabelle devient reine de Castille.

1476 (6 mai) : Nicolas se rend pour la première fois à l'école. Il étudie le « donatello », c'est-à-dire l'édition abrégée de la grammaire de Donat, auteur latin du IV^e siècle.

1478 (26 avril) : Conspiration des Pazzi. Julien de Médicis est tué dans la cathédrale pendant l'office de Pâques. Laurent le Magnifique échappe aux conjurés, et demeure seul maître de Florence.

1479 (janvier) : Ferdinand roi d'Aragon.

1482 : Savonarole, moine dominicain né à Ferrare, vient au couvent de Saint-Marc (dont il deviendra prieur en 1491) et commence à prêcher à Florence.

1483 (30 août) : Mort de Louis XI. Charles VIII (13 ans) lui succède.

1491 (6 décembre) : Mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (14 ans). C'est plus ou moins l'achèvement en fait (sinon en droit) de l'unité française.

1492 (2 janvier) : Prise de Grenade par les rois catholiques. C'est l'achèvement en fait (sinon en droit) de l'unité espagnole.

(8 avril) : Mort de Laurent le Magnifique (43 ans). Son fils Pierre (21 ans) lui succède.

(11 août) : Rodrigo Borja, dit Borgia, est créé pape, et prend le nom d'Alexandre VI.

(26 août) : Le pape nomme son fils César (16 ans) archevêque de Valence (Innocent VIII l'avait fait évêque de Pampelune), puis cardinal.

1494 (2 septembre) : L'armée de Charles VIII franchit les Alpes, allant à la conquête du royaume de Naples.

(9 novembre) : Les Médicis sont chassés de Florence, où s'impose l'autorité de Savonarole. Charles VIII entre à Pise, dont les habitants lui demandent d'être délivrés de la domination florentine (instaurée en 1405).

1495 : Charles VIII abandonne le royaume de Naples, et rentre en France.

1496 : Florence tente (en vain) de reconquérir Pise.

1497 (12 mai) : Savonarole excommunié par Alexandre VI.

1498 (Février) : Machiavel est nommé second secrétaire de la Seigneurie.

(8 avril) : Mort de Charles VIII. Louis XII lui succède. Il demande aussitôt au pape d'annuler son mariage avec Jeanne, fille de Louis XI, afin d'épouser Anne (veuve de son prédécesseur), et de garder la Bretagne.

(23 mai) : A Florence, exécution de Savonarole.

(28 mai) : Machiavel est proposé pour être mis à la tête de la seconde chancellerie.

(19 juin) : Le Grand Conseil entérine la nomination de Machiavel.

(14 juillet) : Machiavel est nommé, en outre, secrétaire des Dix de Liberté et de Paix.

(13 août) : César Borgia est fait par Louis XII duc de Valentinois. Il résigne ses fonctions ecclésiastiques.

(17 décembre) : Annulation du mariage de Louis XII.

1499 (24 mars) : Première mission de Machiavel, convaincre un condottiere de se contenter du prix convenu.

(Mai) : Machiavel écrit le Discours sur les affaires de Pise.

(16-25 juillet) : Mission de Machiavel à Forli : Florence veut prendre à sa solde le fils de Catherine Sforza, laquelle est seigneur de Forli.

(Août-octobre) : L'armée de Louis XII entre en Italie. Conquête de Milan.

(28 septembre-1^{er} octobre) : Soupçonné d'avoir trahi au cours du siège de Pise, le condottiere Paolo Vitelli est conduit à Florence et exécuté. Son frère Vitellozzo s'échappe.

(Novembre-décembre) : Avec des troupes prêtées par Louis XII, César Borgia s'empare d'Imola et Forli.

1500 (5 février) : Ludovic le More (Sforza) reprend Milan.

(10 avril) : Ludovic fait prisonnier. Il mourra au château de Loches en 1508.

(Juin-juillet) : Machiavel au siège de Pise. Difficultés au sujet de la solde des mercenaires prêtée par le roi de France. Un commissaire florentin fait prisonnier par les Suisses.

(7 août-fin décembre) : Machiavel à la cour de France pour défendre la cause de Florence dans l'affaire des mercenaires et régler le problème de la solde pour le futur.

(Octobre) : Avec des troupes françaises, César Borgia conquiert Pesaro et Rimini.

(11 novembre) : Traité secret entre Ferdinand d'Aragon et Louis XII pour partager le royaume de Naples.

1501 (2 février) : Machiavel à Pistoia, ville sujette de Florence, il tente d'apaiser les dissensions entre deux factions rivales. Il y retournera en juillet, en octobre, et l'année suivante.

(25 avril) : César Borgia conquiert Faenza. Son père le fait duc de Romagne. Il a pris à sa solde Baglioni, Vitellozzo Vitelli, Paolo Orsini. Louis XII lui interdit d'attaquer Bologne.

(Mai) : César demande à Florence de le prendre à sa solde, et de rétablir Pierre de Médicis. Refus.

(8 juillet) : Les Français entrent dans le royaume de Naples. César les accompagne.

(18 août) : Machiavel envoyé à Sienne pour déjouer les intrigues de César avec Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne.

(3 septembre) : Les troupes de César conquièrent Piombino.

(?) : Machiavel épouse Marietta Corsini.

1502 (4 juin) : Vitellozzo Vitelli suscite une révolte à Arezzo, terre florentine, puis dans la Valdichiana. Florence sollicite l'aide de la France.

(Juin) : Commencement des hostilités entre Français et Espagnols dans le royaume de Naples, qu'ils se sont partagé.

(21 juin) : César s'empare d'Urbino.

(22 juin) : L'évêque Francesco Soderini et Machiavel envoyés à Urbino. Arrivent le 24. Dès le 26 Machiavel rentre en hâte à Florence faire connaître les menaces de César.

(Juillet) : Des troupes françaises libèrent Arezzo.

(15-19 août) : Machiavel se fait remettre les villes rebelles par un commandement français réticent. Il y retourne les 11 et 17 septembre.

(26 août) : Réforme du gouvernement de Florence. Le gonfalonier avait un mandat de deux mois. Il sera désormais nommé à vie.

(22 septembre) : Pierre Soderini nommé gonfalonier à vie.

(Septembre) : Les condottières de César complotent contre lui.

(5 octobre) : A la demande de César, Florence lui envoie un émissaire, ce sera Machiavel, qui suivra César jusqu'au 20 janvier 1503.

(9 octobre) : Diète de la Magione (près de Pérouse) qui rassemble les condottières conjurés : les Orsini, Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, Bentivoglio, Baglioni, et quelques autres. Ils provoquent un soulèvement dans le duché d'Urbino.

(17 octobre) : Les troupes restées avec César mises en déroute par celles des Orsini. César demande l'aide de la France.

(28 octobre) : Inquiets, les condottières font un accord avec César, fixent leurs conditions, et reprennent leur service.

(8 décembre) : Urbino rendu à César.

(26 décembre) : Les condottières conquièrent Sinigaglia.

(31 décembre) : César entre à Sinigaglia. Le soir même il se saisit par ruse de Vitellozzo et d'Oliverotto, qu'il fait étrangler, ainsi que de deux Orsini, qui seront exécutés le 18 janvier.

1503 (janvier) : César s'empare de Città di Castello, de Pérouse, de Sienne.

(?) : Machiavel écrit *Description de la façon dont s'y est pris le duc de Valentinois pour tuer Vitellozzo Vitelli, Oliverotto da Fermo, le seigneur Pagolo et le duc de Gravina Orsini* (publiée en 1532, à la suite du *Prince*).

(29 mars) : Louis XII fait rétablir Petrucci à Sienne.

(26 avril) : Machiavel à Sienne pour une négociation.

(Juillet ?) : Machiavel écrit *De la façon de traiter les peuples de la Valdichiana révoltés*.

(18 août) : Mort d'Alexandre VI.

(22 septembre) : Piccolomini créé pape (Pie III). Il meurt le 18 octobre.

(23 octobre-18 décembre) : Machiavel à Rome. En accord avec le roi de France, discute un contrat avec le condottière Baglioni. Dernières rencontres avec César Borgia.

(1^{er} novembre) : Julien de la Rovère créé pape (Jules II), avec l'appui de César Borgia, à qui il a promis qu'il demeurerait gonfalonier de l'Église. Après son élection, il contraint César à rendre à l'Église ses conquêtes.

(8 novembre) : Naissance de Bernard, premier fils de Machiavel (après une fille morte en bas âge).

(28 décembre) : Bataille du Garigliano. Vaincues par Gonzalve de Cordoue, les troupes françaises abandonnent le royaume de Naples. Pierre de Médicis se noie dans le Garigliano.

1504 (22 janvier) : Inquiète du départ des troupes françaises, la République envoie Machiavel à la cour de France.

(11 février) : Trêve entre la France et l'Espagne. Florence y est comprise comme amie de la France.

(Mars) : Machiavel rentre à Florence.

(2 avril) : Mission à Piombino, pour s'assurer de la fidélité de Iacopo d'Appiano.
(Octobre) : Machiavel écrit la première *Décennale*, récit en tercets des événements d'Italie depuis 1494.

(2 octobre) : Naissance de Lodovico, son second fils.

1505 : Après avoir combattu pour les Espagnols, le condottière Bartolomeo d'Alviano songe à attaquer Florence pour son propre compte. Les Florentins cherchent des troupes.

(9 avril) : Machiavel envoyé chez Baglioni pour le convaincre de se remettre au service de Florence. Refus.

(4 mai) : Machiavel envoyé chez le marquis de Mantoue pour le convaincre d'entrer au service de Florence. Refus.

(16-24 juillet) : Machiavel envoyé à Sienne pour sonder les intentions de Petrucci qui propose d'aider Florence. L'accord ne se fait pas.

(17 août) : Bentivoglio met en déroute les forces de Bartolomeo d'Alviano.

(8-12 septembre) : Encouragés, Bentivoglio et les Florentins veulent prendre Pise d'assaut. Échec.

A la fin de l'année, pour en finir avec les mercenaires, Machiavel commence à lever des troupes dans le domaine florentin.

1506 (janvier-février) : Machiavel poursuit le recrutement d'une infanterie.

(15 février) : Première revue d'infanterie à Florence. Publication de la première *Décennale*. Divers écrits de Machiavel sur l'organisation de la milice.

(25 août) : Machiavel envoyé auprès de Jules II, qui demande le concours de Florence pour reprendre la Romagne aux seigneurs locaux et aux Vénitiens.

(26 août) : Machiavel rencontre le pape sur le chemin de la Romagne, et le suit dans son expédition.

(13 septembre) : Jules II est entré dans Pérouse, qu'il vient reprendre à Baglioni. Il est parmi les troupes de son adversaire, les siennes étant à l'écart. Que va-t-il se passer ? Il ne se passe rien. « Ce sera, dit ironiquement Machiavel, à cause de sa bonne nature et de son humanité. » Entendez : à cause de sa lâcheté, Baglioni, parricide et incestueux, étant connu pour sa totale absence de scrupules.

(Octobre) : Machiavel est avec le pape à Imola.

(11 novembre) : Le pape entre à Bologne, d'où les troupes françaises ont chassé Bentivoglio.

(6 décembre) : Création des Neuf de l'Ordonnance et de la Milice (décret rédigé par Machiavel).

1507 (12 janvier) : Machiavel nommé chancelier des Neuf de la Milice (en plus de ses autres fonctions).

(Juin) : L'empereur Maximilien, qui prépare une expédition en Italie, demande de l'argent aux Florentins. Machiavel est désigné pour se rendre auprès de lui.

Une forte opposition contraint Soderini à envoyer Vettori.

(Décembre) : Soderini parvient à envoyer Machiavel rejoindre Vettori. Il ira à Bolzano, Trente, Innsbruck.

1508 (16 juin) : Machiavel de retour à Florence.

(17 juin) : Il écrit le *Rapport sur les choses d'Allemagne*.

(Octobre-décembre) : Il reprend sa campagne de recrutement.

(10 décembre) : Ligue de Cambrai (l'Empereur, la France, l'Espagne, etc.) contre les Vénitiens.

1509 (février) : Machiavel au siège de Pise.

(13 mars) : Louis XII et Ferdinand vendent à Florence le droit de conquérir Pise.

(25 mars) : Jules II se joint à la ligue de Cambrai.

(14 mai) : Bataille d'Agnadel (ou Vailà). Les Vénitiens perdent la plus grande part de leurs possessions de terre ferme.

(2 juin) : Capitulation de Pise. Le 8, Machiavel entre à Pise avec son infanterie.

(10 juin) : Machiavel part pour Mantoue, pour faire un second versement à Maximilien, et observer les opérations militaires.

1510 (2 janvier) : Machiavel de retour à Florence.

(24 février) : Jules II signe la paix avec les Vénitiens.

(14 mars) : Les Suisses alliés au pape.

(25 mai-3 juin) : Campagne de recrutement de Machiavel.

(24 juin) : Troisième mission de Machiavel en France. Florence craint le pape, et veut conserver l'alliance française.

(19 octobre) : Machiavel de retour à Florence. Peu après il écrit *Portrait des choses de France*.

(7 novembre) : Les Dix chargent Machiavel de recruter de la cavalerie (il le fera en novembre, puis en décembre).

(2 décembre) : Machiavel à Sienne pour dénoncer la trêve conclue avec Petrucci.

1511 (janvier) : Machiavel inspecte les forteresses de Pise et d'Arezzo.

(Mars) : Il recrute cent cavaliers dans la Valdichiana.

(1^{er} mars) : Le clergé de France demande la convocation d'un concile général contre Jules II (il y a guerre larvée entre le roi et le pape).

(1^{er} mai) : Machiavel à Sienne, pour signer un nouveau traité avec Petrucci.

(5 mai) : Machiavel en mission auprès de Grimaldi, seigneur de Monaco (et un peu pirate).

(Mai) : Le concile est prévu pour le 1^{er} septembre. L'armée du pape étant en déroute, Florence a accepté qu'il ait lieu à Pise.

(18 juillet) : Jules II convoque un concile à Latran pour le 19 avril 1512. Il menace de mettre Florence en interdit, et de saisir les biens de ses marchands.

(19 août) : Naissance de Guido, troisième fils de Machiavel.

(24 août-7 septembre) : Machiavel recrute des cavaliers en Valdarno, Valdichiana, Casentino.

(10 septembre) : Machiavel en mission auprès de quatre cardinaux prêts à venir à Pise. Ils acceptent de retarder leur arrivée.

(22 septembre) : Machiavel à la cour de France pour lui demander d'ajourner le concile.

(4 octobre) : Jules II s'allie à Ferdinand d'Aragon et Venise, c'est la Sainte Ligue, dirigée (tacitement) contre la France.

(1^{er} novembre) : Les cardinaux schismatiques à Pise.

(2 novembre) : Machiavel de retour de France.

(3 novembre) : Machiavel à Pise pour obtenir un transfert du concile.

(5-12 novembre) : Le concile tient trois sessions à Pise, puis va s'évanouir à Milan.

(22 novembre) : L'horizon est sombre (si la guerre survient, Florence est en position avancée par rapport à ses alliés français). Machiavel rédige son testament.

1512 (19 février) : Revue de cavalerie à Florence.

(30 mars) : Adoption du décret sur la milice à cheval.

(11 avril) : Bataille de Ravenne. Gaston de Foix tué. Victorieuse, mais ses arrières menacés par les Suisses, l'armée française se retire.

(Mai) : Machiavel dirige les préparatifs militaires à Pise.

(Juillet-août) : Machiavel recrute des fantassins dans le Mugello, et multiplie les préparatifs militaires.

(24 août) : Les Dix rappellent Machiavel à Florence, dont les Espagnols approchent.

(28 août) : Gardée par trois mille hommes, Prato est prise sans grande résistance par les Espagnols, qui pillent, violent et tuent.

(31 août) : Soderini accepte de quitter Florence.

(1^{er} septembre) : Julien de Médicis rentre à Florence à titre privé.

(6 septembre) : Le mandat du gonfalonier réduit à quatorze mois.

(8 septembre) : Ridolfi élu gonfalonier.

(14 septembre) : Le cardinal Jean de Médicis, légat du pape, fait son entrée à Florence.

(16 septembre) : Les partisans des Médicis envahissent le palais de la Seigneurie. Le mandat du gonfalonier est réduit à deux mois, la constitution républicaine abolie.

(19 septembre) : La milice de Machiavel est supprimée.

(7 novembre) : La nouvelle seigneurie casse Machiavel et l'exclut de toutes fonctions.

1513 (19 février) : Soupçonné de complot, Machiavel est arrêté, emprisonné, torturé.

(21 février) : Mort de Jules II.

(11 mars) : Jean de Médicis créé pape (Léon X).

(13 mars) : Machiavel libéré. Il se réfugie dans sa maison de campagne de Sant'Andrea in Percussina. Il commence aussitôt une correspondance avec son ami Vettori, ambassadeur de Florence auprès du pape, d'abord pour lui demander un service, bientôt pour discuter de politique, voire conseiller indirectement le pape. Il commence aussi les *Discours sur la première décade de Tite Live*, s'interrompt pour écrire *Le Prince*.

(23 septembre) : Cousin germain du pape, Jules de Médicis est fait cardinal.

(10 décembre) : Machiavel écrit à Vettori qu'il vient de terminer un opuscule *De Principatibus* (Le Prince). Il se demande s'il doit le présenter à Julien pour obtenir de lui sa réintégration dans l'administration florentine.

1514 : Continuation de la correspondance avec Vettori.

(19 mai) : Ordonnance pour l'infanterie de la milice nationale.

(4 septembre) : Naissance de Piero, quatrième fils de Machiavel (avant une Baccina non datée).

1515 (1^{er} janvier) : Mort de Louis XII. Avènement de François I^{er}. Machiavel consulté sur l'organisation de la milice (qui sera dissoute quelques années plus tard, dit Ridolfi). Julien songe d'ailleurs à utiliser Machiavel : veto formel du pape.

(13 septembre) : Bataille de Marignan.

1516 (23 janvier) : Mort de Ferdinand d'Aragon. Charles Quint lui succède.

(17 mars) : Mort de Julien de Médicis. Son neveu – et neveu du pape – Laurent devient capitaine-général de Florence.

(Mai) : Laurent s'empare du duché d'Urbino. Machiavel dédie *Le Prince* à Laurent.

(8 octobre) : Le pape fait Laurent duc d'Urbino.

1517 : Machiavel écrit *L'Âne d'or*, poème politique inachevé.

Il fréquente les jardins Oricellari, propriété de Cosimo Rucellai. Devant une assemblée choisie, il y lit les chapitres des *Discours sur Tite Live*, qu'il dédiera à Rucellai et Buondelmonti.

1518 : Machiavel écrit *La Mandragore* (?).

(Mars-avril) : Machiavel en mission à Gênes pour le compte de marchands florentins.

1519 : (12 janvier) : Mort de l'empereur Maximilien.

(13 avril) : Naissance de Catherine de Médicis, future reine de France.

(28 avril) : Mort de sa mère, Madeleine de La Tour d'Auvergne, femme de Laurent de Médicis.

(4 mai) : Mort de Laurent de Médicis. Le cardinal Jules de Médicis prend en main le gouvernement de Florence.

(17 juin) : Charles Quint élu empereur d'Allemagne.

Machiavel commence à écrire *L'Art de la guerre*.

1520 (juillet-septembre) : Machiavel à Lucques pour défendre les intérêts de marchands florentins. Il écrit *La Vie de Castruccio Castracani* (Lucquois du XIV^e siècle). A la demande du cardinal, il écrit le *Discours sur la réforme du gouvernement de Florence*.

(8 novembre) : Le cardinal commande à Machiavel une *Histoire de France* qui va l'occuper cinq ans.

1521 (mai) : Machiavel à Carpi pour résoudre un problème concernant les franciscains de Florence, et pour trouver un prêcheur de carême. Entretient avec Guichardin une correspondance plaisante.

(8 mai) : Alliance de Léon X avec Charles Quint. Opérations dans le Milanais.

(16 août) : Publication de *L'Art de la guerre*.

(1^{er} décembre) : Mort de Léon X.

1522 (9 janvier) : Élection du pape Adrien VI, né à Utrecht. (Mai-juin) : Découverte d'un complot contre Jules de Médicis. Deux des anciens auditeurs des jardins Oricellari sont pris et exécutés, des autres s'enfuient (dont l'un des dédicataires des *Discours*).

1523 : Les troupes françaises perdent Gênes et une grande partie du Milanais.

(14 septembre) : Mort d'Adrien VI.

(18 novembre) : Créé pape, Jules de Médicis prend le nom de Clément VII.

1525 (24 février) : Bataille de Pavie. François I^{er} prisonnier de Charles Quint.

(1^{er} avril) : Le pape signe avec le vice-roi de Naples un accord que doit ratifier Charles Quint. Il est question d'envoyer à Madrid le cardinal Salviati accompagné de Machiavel. Le pape refuse ce dernier.

(Mai) : Machiavel à Rome. Il présente à Clément VII l'*Histoire de Florence*. Au pape inquiet d'être à la merci de Charles Quint il propose de mettre sur pied une armée nationale.

(Juin) : Clément VII l'envoie à Faenza discuter le projet avec Guichardin, président de la Romagne. Guichardin écrit au pape, indique ses objections, et attend sa décision.

(26 juillet) : Las d'attendre la réponse du pape indécis, Machiavel retourne à Florence.

(19 août-16 septembre) : Machiavel défend à Venise les intérêts de marchands florentins.

1526 (14 janvier) : Traité de Madrid, Charles Quint rendra la liberté à François I^{er}, qui s'engage (entre autres clauses) à lui céder la Bourgogne.

(15 mars) : Machiavel écrit à Guichardin (à l'intention du pape) pour conseiller de donner à Jean de Médicis (Jean-des-Bandes-Noires), jeune et vaillant capitaine, les moyens de former une troupe importante. Le pape refuse.

(18 mars) : Libéré, François I^{er} rentre en France (et garde la Bourgogne).

(Avril) : Machiavel convainc le pape de mettre en état de défense les fortifications de Florence.

(9 mai) : Création d'une commission des fortifications, dont Machiavel est chancelier.

(17 mai) : Traité de Cognac entre François I^{er}, le pape, Florence et les Vénitiens.

(Juin ou juillet) : Machiavel rejoint les armées de la Ligue et le lieutenant-général Guichardin en Lombardie.

(Septembre) : A Rome, Clément VII signe une trêve avec les Colonna et les Espagnols de Naples. Puis il licencie les troupes qu'il a sur place. Le 19 septembre, les Espagnols l'attaquent, pillent son palais, et le font prisonnier. Ils exigent le retrait des armées de Lombardie.

(23 septembre) : Capitulation de Milan, que l'armée de la Ligue doit aussitôt abandonner à cause des événements de Rome. Guichardin ramène ses troupes à Plaisance. Machiavel rentre à Florence.

(25 novembre) : Jean de Médicis blessé alors qu'il tente d'empêcher les lansquenets de Frundsberg de franchir le Pô. Il meurt le 30.

(30 novembre) : Machiavel envoyé à Modène auprès de Guichardin. Arrive le 2 décembre, confère avec Guichardin, rentre le 5.

1527 (3 février) : Machiavel en mission auprès de Guichardin à Parme.

(Février-mars) : Machiavel et Guichardin à Bologne. Frundsberg frappé d'apoplexie, le commandement des Impériaux et des Espagnols passe au connétable de Bourbon.

(22 avril) : Machiavel de retour à Florence.

Le connétable évite Florence, et marche sur Rome, suivi plutôt que poursuivi par les troupes de l'Église et de ses alliés. Machiavel est avec elles.

(4 mai) : Le connétable arrive devant les murs de Rome.

(6 mai) : Il donne l'assaut, et est tué d'une arquebusade. Rome est conquise et mise à sac.

(11 mai) : La nouvelle de la prise de Rome arrive à Florence.

(16 mai) : Le Grand Conseil institué par Savonarole est rétabli.

(19 mai) : Machiavel apprend la révolution de Florence et demande à Guichardin son congé.

(22 mai) : Machiavel confère à Civitavecchia avec l'amiral Doria et envoie un dernier rapport à Guichardin. Puis s'embarque pour Livourne, d'où il regagnera Florence.

(10 juin) : La République confirme Tarugi dans les fonctions de secrétaire que lui ont, deux ans auparavant, confiées les autorités médicéennes.

(20 juin) : Machiavel se sent malade et prend un remède coutumier.

(21 juin) : Mort de Machiavel.

(22 juin) : Il est enterré à Santa Croce.

1531 : Première édition des *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio* (chez Blado, à Rome, avec privilège pontifical du 23 août 1531).

1532 : Première édition d'*Il Principe* (chez Blado, à Rome, avec le même privilège, et un achevé d'imprimer du 4 janvier 1532).

TABLE

Introduction

L'art de la guerre

Livre premier

Livre second

Livre troisième

Livre quatrième

Livre cinquième

Livre sixième

Livre septième

Bibliographie

Chronologie



Flammarion

Notes

1. *Le Prince*, les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, les *Histoires florentines*, et *L'Art de la guerre* seront désignés respectivement par *P.*, *D.*, *HF.*, *AG.* Les citations extraites de *AG.* seront faites à partir de la présente édition.

[▲ Retour au texte](#)

2. Voir Gennaro Sasso, *Niccolò Machiavelli*, 2nd ed. (Bologna : il Mulino, 1980), pp. 581, 584 ; Neal Wood, Introduction to Machiavelli's *The Art of War* (Indianapolis, Ind. : Bobbs-Merrill, 1965), pp. 48, 59 ; Roberto Ridolfi, *Vita di Niccolò Machiavelli*, 7th ed. (Florence : Sansoni, 1978), p. 277 ; Felix Gilbert, « Machiavelli : The Renaissance of the Art of War », in Peter Paret, ed., *Makers of Modern Strategy* (Princeton, N.J. : Princeton University Press, 1986), p. 11.

[▲ Retour au texte](#)

3. *P.*, 1, 3, 4, 6, 7 ; *D.*, I, 5, 20 ; III, 12 ; *HF.*, III, 13 ; VI, 1. Voir *AG.*, VI, 215 et particulièrement le 33^e stratagème, VI, 228, évoqué plus bas.

[▲ Retour au texte](#)

4. Francesco Sforza est mentionné trois fois, *AG.*, I, 67, 81, et son œuvre politique est dite lui avoir permis « de vivre honorablement en temps de paix », c'est-à-dire ne pas avoir été le fruit de l'art de la guerre.

[▲ Retour au texte](#)

5. Voir Harvey C. Mansfield Jr., *Machiavelli's New Modes and Orders* (Ithaca, N.Y. : Cornell University Press, 1979), p. 375.

[▲ Retour au texte](#)

6. Le seul autre dialogue de Machiavel est le *Discours ou dialogue sur notre langue* dans lequel lui-même apparaît discutant avec Dante.

[▲ Retour au texte](#)

7. Felix Gilbert est une exception ; voir « Machiavelli : the Renaissance of the Art of War », p. 22.

[▲ Retour au texte](#)

8. Felix Gilbert, « Bernardo Rucellai and the Orti Oricellari : A Study on the Origin of Modern Political Thought », in Gilbert, *History, Choice and Commitment* (Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1977), pp. 229-38. Voir aussi Rudolf von Albertini, *Die Florentinische Staatsbewusstsein im Übergang von der Republik zum Prinzipat* (Bern : Francke, 1955), pp. 74-89.

[▲ Retour au texte](#)

9. Leur docilité ne doit cependant pas être exagérée comme dans Hanna Pitkin, *Fortune is a Woman* (Berkeley, Calif. : University of California Press, 1984), p. 69 ; et Wayne A. Rehorn, *Foxes and Lions ; Machiavelli's Confidence Men* (Ithaca, N. Y. : Cornell University Press, 1988), pp. 213-14.

[▲ Retour au texte](#)

10. Notez l'expression *sotto l'ombra* employée trois fois dans AG, I, 61-64.

[▲ Retour au texte](#)

11. Cf. d'autres interprétations du décor : Gennaro Sasso, *Machiavelli e gli antichi e altri saggi*, 3 vols. (Milan : R. Ricciardi, 1987), I, 505 ; Pitkin, *Fortune is a Woman*, p. 68 ; Rehorn, *Foxes and Lions*, p. 203.

[▲ Retour au texte](#)

12. Voir, en particulier, Hans Baron, *The Crisis of the Early Italian Renaissance*, rev. ed. (Princeton, N. J. : Princeton University Press, 1966), pp. 457-60.

[▲ Retour au texte](#)

13. Aristote, *Ethique à Nicomaque*, 1099a7, 1102a5, 1124b6.

[▲ Retour au texte](#)

14. Baron, *Crisis*, ch. 3.

[▲ Retour au texte](#)

15. En 1421 ou, selon C. C. Bayley, en 1422. Voir Bayley, *War and Society in Renaissance Florence* (Toronto : University of Toronto Press, 1961), pp. 3, 362 ; cf. Baron, *Crisis*, pp. 553, 560-61.

[▲ Retour au texte](#)

16. *L'Oraison funèbre de Nanni Strozzi* de Bruni fait de même en insistant sur le patriotisme exceptionnel de qui aime l'honneur ; Baron, *Crisis*, pp. 419-20.

[▲ Retour au texte](#)

17. Aristote, *Politique*, 1267b23-31 ; Bruni, *De Militia*, in Bayley, *War and Society*, pp. 371, 374.

[▲ Retour au texte](#)

18. Bayley, *War and Society*, pp. 316-36.

[▲ Retour au texte](#)

19. Contrairement à Baron, *Crisis*, pp. 428-31.

[▲ Retour au texte](#)

20. Bayley, *War and Society*, p. 385.

[▲ Retour au texte](#)

21. Le plus récent, Piero Pieri, *Guerra e Politica negli scrittori italiani* (Milan : R. Ricciardi, 1954) et J. R. Haie, *War and Society in Renaissance Europe 1450-1620* (New York : St. Martin's, 1985).

[▲ Retour au texte](#)

22. Karl von Clausewitz, *Strategie*, E. Kessel éd. (Hamburg : Hanseatische Verlaganstalt, 1937), p. 41 ; Peter Paret, *Clausewitz and the State*, rev. éd. (Princeton, N. J. : Princeton University Press, 1985), pp. 169-79 ; Raymond Aron, *Penser la guerre. Clausewitz*, 2 vol. (Paris : Gallimard, 1976), pp. 14-15, 20-25.

[▲ Retour au texte](#)

23. Clausewitz, *De la guerre*, II, 3.

[▲ Retour au texte](#)

24. Cité dans Paret, *Clausewitz and the State*, p. 176.

[▲ Retour au texte](#)

25. Dans *D.*, I, 11, Machiavel présente les arts de la guerre de Romulus et les arts de la paix de Numa comme des arts non seulement complémentaires mais aussi articulés l'un à l'autre. Tite-Live avait opposé les deux. Tite-Live, I, 21.5. Voir Mansfield, *Machiavelli's New Modes and Orders*, pp. 70-71.

[▲ Retour au texte](#)

26. L. Arthur Burd, « Le fonti letterarie de Machiavelli nell' *Arte della guerra* », *Atti della R. Accademia dei Lincei*, 5th ser., 1897, Cl. di scienze morali, storiche et filologiche, IV, pp. 187-261.

[▲ Retour au texte](#)

27. Platon, *République*, 374b4 ; cf. 397e8, 422c6, 456a1.

[▲ Retour au texte](#)

28. Xénophon, *Mémorables*, III, 1.

[▲ Retour au texte](#)

29. Xénophon, *Cyropédie*, VII, 5. 79.

[▲ Retour au texte](#)

30. Xénophon, *Mémorables*, III, 9 ; cf. *Cyropédie*, I, 6.27 ; III, 1. 20.

[▲ Retour au texte](#)

31. Sur l'importance des *cose piccole* dans l'œuvre de Machiavel, voir Mansfield, *Machiavelli's New Modes and Orders*, p. 10 ; et Leo Strauss, *Thoughts on Machiavelli* (Glencoe, Ill. : Free Press, 1958), ch. 1.

[▲ Retour au texte](#)

32. Piero Pieri, *Guerra e Politica*, pp. 56-62.

[▲ Retour au texte](#)

33. *D.*, I, 5, 55, 58 ; III, 20, 22 ; *P.*, 9 ; *HF.*, III, 13.

[▲ Retour au texte](#)

34. Machiavelli, *Arte della guerra*, S. Bertelli ed. (Milan : Feltrinelli, 1961), p. 310.

[▲ Retour au texte](#)

35. Le nombre d'interventions de Cosimo (trente-trois dans le livre I, seize dans le livre II et trois dans le livre III) donne une idée de l'importance de Cosimo dans le dialogue. Il est plus proche de Machiavel que ne l'est Fabrizio.

[▲ Retour au texte](#)

36. AG., I, 65 ; Voir Sasso, *Niccolò Machiavelli*, p. 586.

[▲ Retour au texte](#)

37. J. G. A. Pocock, *The Machiavellian Moment* (Princeton, N. J. : Princeton University Press, 1975), p. 199.

[▲ Retour au texte](#)

38. Piero Pieri, *Guerra et Politica*, pp. 11-18.

[▲ Retour au texte](#)

39. Sur le « moyen terme » qu'il faut, selon Machiavel, éviter (*D.*, II, 23), voir Leo Strauss, *Thoughts on Machiavelli*, pp. 156-57, 339 n. 152, 340 n. 159.

[▲ Retour au texte](#)

40. AG., I, 80, 84 ; cf. la référence impromptue de Fabrizio à « mon Etat » alors qu'il disserte sur l'entraînement de ses troupes (II, 108).

[▲ Retour au texte](#)

41. Voir l'explication de Machiavel dans *La Cagione dell'ordinanza* in Jean-Jacques Marchand, *Niccolò Machiavelli ; i primi scritti politici* (Padua : Antonore, 1975), pp. 120-43, 432-37. Voir aussi Sergio Bertelli, « Nota introduttive », in Machiavelli, *Arte della guerra* (Milan : Feltrinelli, 1961), pp. 79-89 ; Piero Pieri, *Il Rinascimento e la crisi militare italiana* (Turin : G. Einaudi, 1952), pp. 436-43 ; Sasso, *Niccolò Machiavelli*, pp. 157-80.

[▲ Retour au texte](#)

42. Et seulement quatorze autres fois dans le reste de l'œuvre.

[▲ Retour au texte](#)

43. A la fin de *P.*, 25, défier le hasard est aussi un caractère de la jeunesse.

[▲ Retour au texte](#)

44. Voir la discussion dans *D.*, II, 16 et le commentaire dans Mansfield, *Machiavelli's New Modes and Orders*, pp. 235-38.

[▲ Retour au texte](#)

45. C'est la treizième précaution et le cinquième des neuf discours du livre IV.

[▲ Retour au texte](#)

46. La manière de procéder de Fabrizio rappelle l'analyse d'Aristote sur la délibération et sa cause première. Mais, chez Aristote, le contexte fait intervenir le choix, non la nécessité. *Ethique à Nicomaque*, 1112b16-20.

[▲ Retour au texte](#)

47. Polybe, *Histoires*, VI, 42.

[▲ Retour au texte](#)

48. *AG.*, VI, 215-16 ; cf. *D.*, III, 22. Voir Maury D. Feld. « Machiavelli's Militia and Machiavelli's Mercenaries », in M. L. Martin and E. S. McCrate, eds., *The Military, Militarism and the Polity* (New York : Free Press, 1984), p. 85.

[▲ Retour au texte](#)

49. Burd, « Le fonti letterarie », pp. 247-49.

[▲ Retour au texte](#)

50. *D.*, I, 26 ; *P.*, 12, 13. Alexandre le Grand est cité huit fois dans *AG.*, une fois par erreur ; Philippe est cité trois fois.

[▲ Retour au texte](#)

51. Lorenzo di Filippo Strozzi était un puissant banquier, allié des Médicis.

[▲ Retour au texte](#)

1. Cosimo Rucellai (mort en 1519) appartenait à une riche famille florentine. Son grand-père, Bernardo (1448-1514), homme politique et humaniste, avait fondé dans ses jardins (Orti Oricellari) un cénacle littéraire.

[▲ Retour au texte](#)

2. Fabrice Colonna, principal interlocuteur de ces dialogues, était un capitaine fort expérimenté, aussi habile pour le conseil, et qui, comme la plupart de ces petits princes, chefs de troupes ou *condottieri*, se vendaient au plus offrant. Il avait d'abord suivi le parti des Français, et avait reçu de Charles VIII de grands biens dans le royaume de Naples ; mais quand il vit que les affaires des Français déclinaient en Italie, il s'attacha au parti des Espagnols. Il reçut de Charles Quint la charge de connétable de Naples et mourut en 1520.

[▲ Retour au texte](#)

3. Laurent de Médicis (1492-1519), père de Catherine de Médicis, reçut le duché d'Urbino en 1515. Il est le dédicataire du *Prince*.

[▲ Retour au texte](#)

4. Cf. note 1, page 59.

[▲ Retour au texte](#)

5. Diogène le Cynique ; voir Diogène Laërce, *Vies des philosophes*, VI 2.

[▲ Retour au texte](#)

6. Fabricius Luscinus, consul romain réputé pour sa simplicité et son désintéressement.

[▲ Retour au texte](#)

7. Voir aussi *P.*, 12, *D.*, III, 32. L'exemple est emprunté à Polybe, I 65-68.

[▲ Retour au texte](#)

8. Condottiere au service de Philippe Marie Visconti, après la mort de celui-ci, il s'empara du duché de Milan (1450). Cf. *P.*, 1, 7, 14.

[▲ Retour au texte](#)

9. Muzio Attendolo Sforza (1369-1424), condottiere. Cf. *H.F.* I, 33, 38, 39.

[▲ Retour au texte](#)

10. Andrea Braccio da Montone, dit Fortebracci (1368-1424), condottiere.

[▲ Retour au texte](#)

11. Jules II, pape de 1503 à 1513. Il fut l'instigateur de la ligue de Cambrai : pour lutter, aux côtés des Français et de Maximilien, contre Venise, puis de la Sainte Ligue pour chasser les Français d'Italie.

[▲ Retour au texte](#)

12. Voir *P.*, 13.

[▲ Retour au texte](#)

13. Lat. *delectus*, la levée des troupes, le choix, la sélection.

[▲ Retour au texte](#)

14. Machiavel, secrétaire de la chancellerie, avait réussi à convaincre le Conseil des Dix du danger que représentaient les armées mercenaires et à faire admettre l'idée d'une armée nationale. En 1506, il est chargé de la recruter dans les États de Florence, de la former, de l'exercer.

[▲ Retour au texte](#)

15. Jean-François Gonzague. Vicence fut soumise à Venise en 1404. Cf. *HF.*, V, 10.

[▲ Retour au texte](#)

16. La tribu était une division territoriale du peuple romain ; cf. Polybe, VI 20.

[▲ Retour au texte](#)

1. La brasse égalait environ 60 cm.

[▲ Retour au texte](#)

2. Ou javelot.

[▲ Retour au texte](#)

3. Tite-Live, IX 17, 19.

[▲ Retour au texte](#)

4. En 1494, Charles VIII voulait reprendre le royaume de Naples qu'il revendiquait comme héritier de la Maison d'Anjou.

[▲ Retour au texte](#)

5. Carmagnola (1380-1432) ; voir *D.*, II, 18.

[▲ Retour au texte](#)

6. Gonzalve de Cordoue (1453-1515), qui battit les Français à Cerignola en 1503.

[▲ Retour au texte](#)

7. Robert Stuart, comte d'Aubigny, maréchal de France.

[▲ Retour au texte](#)

8. En 1512 ; cf. *P.*, 26.

[▲ Retour au texte](#)

9. Plutarque, *Vie de Lucullus*, 26.

[▲ Retour au texte](#)

10. Cf. César, *La Guerre des Gaules*, I, 25.

[▲ Retour au texte](#)

11. M. dit *caterva*, nom donné par les Romains aux légions.

[▲ Retour au texte](#)

12. Sorte de hallebarde.

[▲ Retour au texte](#)

13. Bouclier rond.

[▲ Retour au texte](#)

14. Flavius Josèphe, *De bello judaico*, III 4-5.

[▲ Retour au texte](#)

15. Les serre-files.

[▲ Retour au texte](#)

16. Par les Français en 1499, lorsque Louis XII voulut reprendre le duché de Milan à Ludovic le More.

[▲ Retour au texte](#)

17. Capoue fut saccagée en 1501.

[▲ Retour au texte](#)

18. En 1512, par les Français.

[▲ Retour au texte](#)

19. Aussi en 1512.

[▲ Retour au texte](#)

20. Vétérans qui formaient la troisième ligne.

[▲ Retour au texte](#)

1. Luigi Alamanni (1495-1556), poète et ami de Machiavel.

[▲ Retour au texte](#)

2. Cf. César, *La Guerre des Gaules*, I 52.

[▲ Retour au texte](#)

3. Voir *D.*, II, 17.

[▲ Retour au texte](#)

4. Thucydide, V, 70.

[▲ Retour au texte](#)

1. Zanobi Buondelmonti.

[▲ Retour au texte](#)

2. Cf. César, *La Guerre des Gaules*, II 8-9 et VII 72.

[▲ Retour au texte](#)

3. Cf. Tite-Live, XXII 43.

[▲ Retour au texte](#)

4. Peuple germanique que Marius battit à Verceil en 101 av. J.-C.

[▲ Retour au texte](#)

5. En 1503.

[▲ Retour au texte](#)

6. En 255 av. J.-C. ; voir Polybe, I 32-35.

[▲ Retour au texte](#)

7. En 208-206 av. J.-C. ; voir Tite-Live, XXVIII 14-5.

[▲ Retour au texte](#)

8. La bataille de Zama, 202 av. J.-C. ; voir Tite-Live, XXX 32.

[▲ Retour au texte](#)

9. La bataille de Chéronée, 86 av. J.-C. ; voir Frontin, II 3-17.

[▲ Retour au texte](#)

10. Les Turcs conquièrent la Syrie en 1516-1517.

[▲ Retour au texte](#)

11. La bataille d'Orchomène eut lieu en 86 avant J.-C. ; cf. Frontin II, 8-12.

[▲ Retour au texte](#)

12. Cf. César, *La Guerre des Gaules*, I 12.

[▲ Retour au texte](#)

13. Cf. César, *La Guerre des Gaules*, VII 35.

[▲ Retour au texte](#)

14. Les troupes de Louis XII battirent les Vénitiens à Agnadel en 1509.

[▲ Retour au texte](#)

15. Roi de Sparte ; cf. Frontin, I 11-12.

[▲ Retour au texte](#)

1. L'Allier. Cf. César, *La Guerre des Gaules*, VII 35.

[▲ Retour au texte](#)

1. Battista della Palla.

[▲ Retour au texte](#)

2. Il s'était porté au secours d'autres légions romaines qui tentaient d'arrêter la descente d'Asdrubal, général carthaginois ; cf. Tite-Live, XXVII 39-50.

[▲ Retour au texte](#)

1. Petite ville du duché d'Urbino.

[▲ Retour au texte](#)

2. Gênes, qui s'était révoltée en 1505, fut reprise par les Français en 1507.

[▲ Retour au texte](#)

3. Catherine Sforza Riario ; cf. *P.* 3, 20 ; *H. F.*, VII, 22 ; VIII, 34 ; *D.*, III, 6.

[▲ Retour au texte](#)

4. Frédéric d'Aragon en 1501 et Ludovic le More en 1499.

[▲ Retour au texte](#)

5. Ouvrages de fortification semblables aux demi-lunes.

[▲ Retour au texte](#)

6. L'onagre était une sorte de baliste ; le scorpion une grande arbalète actionnée par un treuil.

[▲ Retour au texte](#)

7. Le bélier consistait en une poutre terminée par une tête en fer que l'on utilisait pour abattre les murs des villes assiégées ; par tour, on entendait un échafaudage mobile que l'on plaçait contre les remparts à franchir ; le mantelet et la tortue étaient des abris mobiles destinés à protéger les soldats et les machines de guerre.

[▲ Retour au texte](#)

8. Tyran de Syracuse.

[▲ Retour au texte](#)

9. Cf. César, *La Guerre des Gaules*, III 2-6.

[▲ Retour au texte](#)